

Axelle «Psychée» Bouet

Les
Chants de Loss

Livre 2
Mélisaren

 Éditions
Stellamaris

Axelle "Psychée" Bouet

Les Chants de Loss

Livre Deux

Mélisaren

Chapitres Un à Dix

1- Le départ

La Callianis s'éleva au-dessus des flots.

Mêlé aux clameurs du pont et aux exclamations des marins, s'éleva un vrombissement sourd, aux notes si graves qu'elles étaient aux limites de l'audible. Les moteurs à loss donnaient toute la poussée de leur répulsion, faisant trembler les structures du navire, dans le craquement du bois et des cordages. L'onde de gravité propulsait l'eau en vagues qui vinrent frapper, puis submerger les quais.

Et dans un puissant souffle jetant des sacs d'embruns mugissants sur la foule, le fin et rapide navire s'arracha aux eaux, pour s'élever dans les cieux. Aussi fière et orgueilleuse que l'était Jawaad le Marchand, l'homme qui l'avait fait bâtir, la Callianis se dressa à près de douze mètres au-dessus du quai, surplombant de toute sa beauté arrogante l'immense cité d'Armanth, comme si elle lui jetait à la face sa splendeur en défi.

Il y eut un cri de joie qui roula depuis le pont du navire jusque sur tout le port, poussé à l'unisson par cent gorges. C'était si fort et enthousiaste, que la clameur de victoire finit par couvrir le vacarme du navire et de ses moteurs. Theobos hurla en chœur des hourras avec ses hommes, qui avaient rendu ce moment si formidable possible.

Sur le pont arrière, à la barre, Jawaad, silencieux face aux clameurs de victoire, laissa échapper un franc sourire ; quelque chose que l'on voyait rarement sur le visage de cet homme constamment maussade. C'était un sourire de fierté, en écho à celle des ses hommes, ouvriers, charpentiers et ingénieurs qui avaient bâtis son vaisseau, et acclamaient sa première traversée.

Le départ avait été largement précipité. Si Jawaad avait bien prévu de reprendre la mer en direction de Mélisaren, où Armanth abritait un riche comptoir de la Guilde des Marchands dont il avait nombre de parts, et y retrouver un vieil ami, son nouveau vaisseau n'était pas prêt à

appareiller ; en théorie, il n'aurait pas du l'être avant deux semaines. Il avait donc fallu boucler l'équipement en moins d'un jour.

Jawaad crut même qu'Alterma en ferait une crise de nerfs.

— Quoi ? Heu, mais tout ça, pour ce soir ? Mais on ne va jamais y arriver, Jawaad !

La comptable fixait la liste qu'elle venait de noter, remplie des souhaits et des commandes du maître-marchand. Elle se mit à faire des yeux ronds derrière ses lunettes de travail, ramenant nerveusement en arrière une des boucles de ses cheveux châtain, éternellement indomptables. Ce qui fit sourire Jawaad, qui ne s'était jamais gêné d'admirer la jeune femme, au visage constellé de taches de rousseur, et fait rare, aux yeux d'un beau vert olive. Il ne l'avait pas engagé pour son apparence avenante, mais avant tout pour ses compétences, et son génie mathématique. Mais sa beauté constituait un trait supplémentaire particulièrement agréable.

Ce qu'elle vit, bien entendu et ce qui la fit râler, ce qu'attendait encore Jawaad, s'en amusant. Elle avait un caractère bien trempé, qu'il aimait à stimuler de temps en temps.

— Et arrêtez de me regarder comme ça. Oui, je m'affole, mais vous avez vu ce que vous demandez ? Je ne sais même pas comment on va emporter toute la bibliothèque, et je ne parle même pas des réserves de la cuisine, de votre mobilier de bord, et... de... de trente-cinq impulseurs et trente munitions pour chacun avec les recharge en loss ?! En un jour ?! Mais... je vais trouver ça comment, moi ?

Jawaad se redressa avec un sourire, passant dans le dos d'Alterma, pour poser une main sur l'épaule de la jeune femme et se pencher un peu au-dessus d'elle :

— Avec moi. En selle.

Il était rare que Jawaad prenne une monture pour circuler en ville. Le maître-marchand n'avait d'ailleurs jamais montré le moindre penchant pour les chevaux bien qu'il en possédât une demi-douzaine, des animaux de race et de prix, pas plus que pour les chiens, pourtant nombreux et eux aussi de toutes races dans son domaine. Mais vu les délais serrés pour aller acquérir et faire livrer le contenu de la liste, la monte s'avérerait ici une nécessité.

Avant le départ, il se pencha sur Azur qui l'avait suivi, et après des consignes pour que son esclave personnelle fasse les préparatifs et se tienne prête à son retour, ajouta, passant son pouce sur sa joue, pour l'attirer à lui et lui prendre un baiser :

— Fait sortir ma nouvelle esclave de la cage. Elle te suit quoi que tu fasses et où que tu ailles.

La jeune femme acquiesça avec un sourire tendre et ému par le baiser, en demandant :

— Dois-je lui donner des corvées à faire ?

Jawaad fit un léger non de la tête :

— Mais ne l'empêche pas d'en faire si elle essaye. Va.

Quelques commerçants et artisans manquèrent devenir fous à se faire tourner en bourrique ce jour-là.

Dans un galop soutenu, Jawaad fit avec Alterma le tour de tous les comptoirs et toutes les échoppes capables de lui fournir le nécessaire, forcément de la meilleure qualité possible. Il fut rapidement rejoint par Alteruis, le jeune et introverti assistant de sa comptable, puis par des marins et toute une troupe de dockers, avec carrioles et attelages, et plusieurs messagers courant d'un côté à l'autre de la ville-basse aux arsenaux, avec les listes des fournitures du difficile marchand.

Même pressé par le temps, Jawaad ne démordait pas de ses habitudes d'exigence pointue qui ne souffraient ni discussion, ni compromis. Ce fut une très longue journée pour tout le monde, et surtout pour Alterma. Elle dut plusieurs fois prendre congé des entrevues et négociations sur les achats, pour éviter d'éclater d'un rire aussi bien franc que nerveux, aux têtes que faisaient les interlocuteurs de Jawaad, qui tous essayaient vainement de tenter ce qui était systématiquement voué à l'échec : le faire changer d'avis.

La troupe qui se forma au final faisait une bonne trentaine d'hommes, conduisant une demi-douzaine de chariots bien remplis, dans un savant désordre, vers le Radia Granateo.

Chez Jawaad, c'était la même effervescence. Azur, qui la première mettait la main à la pâte -elle n'aurait laissé personne d'autre qu'elle préparer les affaires personnelles de son maître- donnait les ordres et les consignes aux filles de la maison, qui n'avait pas alors d'autre tâche importante à faire. A vrai dire, seule Janisse avait retenue Joran, pour surveiller les enfants du

domaine. Son mari avait rejoint la troupe de Jawaad, avec le couple des jardiniers et le maître-chien. En compagnie d'Abba qui, comme elle, n'était pas en état de bouger ou donner un coup de main, elle assistait donc au ballet des esclaves de la maisonnée courant de tout part, cachant mal son angoisse au départ précipité du maître des lieux, après tout ses événements. Même la présence imposante et les tentatives à la rassurer d'Abba semblaient de peu d'effet.

Derrière Azur, suivait Lisa, silencieuse et l'air perdue. Elle ne quittait pas Azur, qui le lui avait clairement ordonné. Aux cris, aux rires, aux cavalcades joyeuses des filles en train de remplir les malles et les sacs qui allaient être embarqués sur la Callianis, elle sursautait et paniquait, tremblant à faire croire qu'elle grelottait de froid. La psyké n'était pas dupe, et lisait sur le visage de sa nouvelle et peureuse consœur comme à un livre ouvert. Elle avait été intriguée du choix de son maître, de posséder une fille aux allures si fragiles, aussi bien physiquement, qu'émotionnellement. Jawaad aimait les âmes fortes, les caractères entiers, même s'il exigeait de ses esclaves confiance et obéissance aveugle. Mais elle avait vite commencé à comprendre une partie des motivations de son maître, bien qu'elle les garderait pour elle.

Elle eut un grand sourire quand, alors qu'elle pliait et entassait avec attention le linge de Jawaad dans une malle, elle vit deux mains frêles et hésitantes l'aider, et lui tendre les paquets de vêtements. Elle lâcha dans un sourire tendre :

— Tu n'a rien à craindre, tu sais ? Détends-toi un peu, tu tremble comme un petit chat.

Lisa fit une moue perdue, cherchant la signification de ce mot. Azur éclata de rire :

— Miaou... un chat ! Un petit chat. Tu sais, câlins, sauvages, peureux, avec de grands yeux et de fines griffes ?

— Il... il y a des... des chats, ici ?

Azur opina. L'idée d'apprendre à la jeune femme de nouveaux mots l'enjouait :

— Oui. Mais ils sont rares. Les toshs les mangent.

— Les... toshs?... qu'est-ce ?

— De la vermine. Ils se faufilent dans les greniers, les garde-manger, les réserves de grain, et ils dévorent tout. C'est pour cela que tout le monde a des chiens, ils les chassent. Mais toi, tu as tout d'un chaton qui aurait été perdu par sa mère.

Lisa ne rajouta rien, se renfermant timidement. Azur eut le temps de lire sur son visage sans grand mal, et réalisa que ses simples mots décrivaient en grande partie la vérité. Elle encouragea d'un sourire patient la jeune fille à continuer de l'aider, avant de reprendre, plus tard, tandis qu'elle allait chercher quelques paires de bottes, et les ceinturons du maître-marchand :

— Notre maître est un homme bon, et tu sera bien traitée. Mieux que là d'où tu viens. Je sais que tu penses à ta sœur. Chérit-la, sans l'oublier, mais si tu l'aime, souris, et remets-toi à vivre. Parce qu'ici, tu n'a rien à craindre, tant que tu obéis à tout ce que notre maître peut demander.

Lisa fit un timide oui de la tête, toujours sans un mot. Azur se pencha vers elle, et approcha son visage, posant un baiser sur son front. Elle la dépassait largement, et aurait soulevé la jeune fille sans grand mal :

— Je ne te demande pas de sourire. Pas encore. Mais quand tu pourras, vient m'en faire un. Pas besoin que tu parles, avec moi. Je comprendrais tout ce que tu voudras dire, et je saurais si c'est un vrai sourire.

Achevant de boucler la malle, Azur se redressa joyeusement :

— Et maintenant on va t'habiller !

La tête éberluée qu'afficha sa jeune consœur, resté nue depuis son arrivée dans ce monde dont elle se sentait si étrangère, la fit éclater d'un rire clair, tandis qu'elle l'entraînait vers le Jardin des esclaves.

Jawaad était revenu tard dans l'après-midi, avec Alterma, et quelques hommes, le temps que soient chargées dans le dernier convoi les affaires pour équiper son navire, et qu'il salue sommairement sa maisonnée avant le voyage. Et parmi ses bagages, il emmenait bien entendu Azur, mais aussi sa nouvelle esclave. Airain rivalisa presque de mauvaise tête avec Abba, bien que pas pour les mêmes raisons. Abba aurait voulu accompagner son ami au port et voir le départ de la Callianis, et Airain boudait déjà l'absence prolongée de son maître. Jawaad ne tarda pourtant

pas plus que le temps que ses affaires soient chargées, malgré les tentatives d'Airain de retenir son propriétaire. Ce qui finit par faire rire Abba, avant qu'il ne la rappelle à lui, autoritaire, surtout pour l'occuper et éviter qu'elle n'agace le maître-marchand.

Le retour vers le port se fit par la même route, en ayant laissé Alterma au domaine. Azur était à cheval, un plaisir pour elle, que Jawaad lui accordait souvent. Les Ar'hanthia passaient une bonne partie de leur vie en selle et d'aucun prétendaient que, comme les nomades des steppes de Cymiad, ils savaient monter avant de marcher. Mais il avait attrapé Lisa, pour l'installer d'autorité devant lui, et saisissant les rênes, il la retint contre lui le temps du voyage vers le Radia Granateo. La jeune fille, toujours fermée, et silencieuse, ne lui avoua pas qu'elle voyait un cheval de près pour la première fois de sa vie.

Lisa avait toujours peur, et Azur avait compris qu'il faudrait un peu de patience pour qu'elle commence à avoir confiance. Jawaad n'avait fait aucuns commentaires à la voir vêtue, d'une agréable et ample tunique courte de coton écru, aux manches mi-longues, rehaussé d'une élégante bordure de fil d'or. C'était aussi la première fois qu'elle pouvait être chaussée, de simples sandales de cuir.

La jeune terrienne découvrait, avec un mélange de fascination, et d'effroi, la cité d'Armanth, qu'elle n'avait qu'entrevue jusqu'ici. Ce soir, à cheval, dans l'étreinte des bras de cet homme à qui elle ne pouvait penser sans des bouffées de tendresse sensuelle, elle la traversait. La chevauchée prendrait presque une heure, et elle observait cette ville d'un autre temps et d'un autre monde.

Tout était différent. Il y avait bien des comparaisons, des similitudes, avec sa ville natale, à laquelle elle aurait pu se raccrocher.

Comme les dimensions.

Paris est une ville immense, et Armanth en avait en apparence la taille. Certaines façades lui faisaient penser aux rues et aux cours entre la Rue Vieille du Temple, et la Rue des Francs Bourgeois, et ses architectures du XVI^{ème} siècle. Certaines autres rues aux maisons de l'Île de la Cité. Tu encore aux Palacios italiens, bien qu'elle n'en avait vu que des photos. Mais Armanth lui donnait le sentiment d'une plongée dans un passé baroque de films d'époques, où elle n'aurait pas été étonnée d'y voir jaillir d'une ruelle un mousquetaire en tenue flamboyante.

Mais elle comprit vite qu'elle se serait alors lourdement trompée. La plupart des gens qu'elle apercevait avaient des traits moyen-orientaux, et aussi bien leur allure, que leurs atours, étaient une sorte de mélange entre les tenues d'une Renaissance méditerranéenne débraillée, et celles d'un monde arabe dont on aurait expurgé tout le faste des Contes des Mille et une Nuits. Il y avait tant de monde, dans les rues, de boutiques et d'échoppes pressées les unes aux autres. Des portiques ouverts sur de petites cours vomissant presque leurs ateliers sur la rue, où cachant mal des immondices servant de mangeoires à des porcs, des chiens, et d'autres animaux plus étranges, et qui lui étaient totalement inconnus. Tant de bruits, d'odeurs fortes, parfois aux limites du soutenable, et tant de chaos qu'elle en vivait des frissons de panique. Une masse immense de monde : et si peu d'ordre, de loi, et d'organisation qui semblait fonctionner sans elle-même savoir réellement quel miracle participait à l'harmonie invisible de son ordonnancement.

Elle ignorait qu'il y vivait un million et demi de personnes, mais quand Jawaad pris les rues en pentes barrées de volées de marches qu'ici, les Armanthiens nomment terrasses, vers la baie, elle pouvait presque embrasser toute la cité du regard, et en prendre conscience. Depuis le nord, contre les falaises, l'incroyable série de terrasses, jardins, murailles, temples et forteresses qu'était le Palais du Conseil des Pairs, le cœur de la ville, dominait de plus de cent mètres la cité s'étendant à perte de vue dans le delta de l'Argas, jusqu'à l'Est, qui n'était ainsi qu'un immense port fait de digues, de jetées et d'îles surpeuplées, où le moindre arpent de terre pris sur la mer était bâti et occupé. Dans la fin de journée, brumeuse et humide de la saison des pluies, c'était simplement surréaliste ; si étonnant, si surprenant, qu'elle en aurait été subjuguée, si la réalité sordide n'apparaissait pas inopinément dès que l'on observait un peu. Indigents, mendiants crasseux et enfants maigres comme des clous essayant d'attirer la pitié des passants ; hommes violentant un serviteur, ou une esclave, bruits de coups de fouet, et éclats de voix rudes et ou suppliants. Et puis, au milieu de ce grandiose paysage urbain, tandis que la petite troue descendait vers la mer, et les arsenaux, elle vit le Marché Aux Cages, la cité dans la cité.

Et à sa vue, et aux centaines d'enclos exigus, contenant sans doutes des milliers d'être réduits comme elle l'était, en esclavage, elle fondit en sanglots, à la surprise d'Azur qui se tenait juste derrière, à cheval. La main de Jawaad, d'autorité, se plaqua à son visage, l'aveuglant, tandis qu'elle pleurait. Mais si elle ne voyait plus rien, elle entendait cette rumeur lointaine qui montait depuis le Marché aux Cages : l'écho de milliers d'autres larmes de désespoir...

Le Radia Granateo, même alors que le soir tombait, n'était pas un lieu calme. Il fallait que la nuit ait totalement pris ses aises pour chasser les hommes qui y travaillent sur les chantiers marins, du début à la fin de la moindre lueur du jour, et encore. Certains artisans commençaient leur journée bien avant l'aube, et d'autres tardaient après le crépuscule, dans cette fourmilière humaine dédiée, comme les autres arsenaux, à la marine marchande de la cité. Mais ce soir, sur les quais, il y avait une foule particulièrement dense, et occupée. On chargeait la Callianis, pour être paré avant la nuit et ne pas rater la marée à venir, et plus de cent personnes se massaient autour du fier navire.

Jawaad souleva Lisa pour la poser au sol, avant de sauter de sa monture, accueilli par Damas et Theobos, qui comme à son habitude usait de ses cordes vocales pour hurler des ordres aux hommes qui assuraient le chargement, émaillés d'injures toujours plus originales.

Lisa tremblait, toujours perdue, et pleurnichait encore secouée d'avoir embrassé du regard aussi précisément l'horreur du Marché aux Cages d'où elle avait été extirpée trois mois plus tôt. Le maître-marchand lui donna une tape à l'arrière du crâne, en avançant vers les deux hommes. Le geste avait été fait sans aucune violence ; il était juste surtout surprenant. Lisa hoqueta, et ravala d'étonnement ses larmes. C'était bien le but de Jawaad, qui laissa Azur s'occuper d'elle.

Theobos devança la question de son patron. Il commençait à le connaître :

— Nous sommes fin prêts ! Il ne manquait plus que ton convoi et tes affaires, Jawaad ! Mais par le cul d'Eole, il y a quelque chose qui ne va vraiment pas !

Le maître-marchand leva un sourcil perplexe en regardant son maître d'œuvre. Et Damas, une expression amusé et un peu désabusé accentuant encore ses traits de baroudeur, expliqua :

— La Callianis n'a pas été baptisé. Theobos craint que tu ne t'attires la colère des dieux des océans, des vents, de tout ce que tu veux, parce qu'on ne laisse pas voguer un navire sans baptême.

Le contremaître insista :

— Jawaad, je ne peux pas laisser un bateau quitter mes chantiers sans qu'il ne soit baptisé. Surtout le tien ! Tu comprends, je sais que tu n'es pas des hommes qui craignent les dieux, mais mes ouvriers y tiennent.

Jawaad tira un sourire.

— Et toi aussi, non ?... Qu'est-ce qui empêche que la Callianis le soit ?

— Mais on a pas de sacrifice ! J'aurais bien été chercher un agneau, ou un veau ou quelque chose comme cela pour faire les rites, mais c'est l'armateur qui décide de quel sang baptiser son navire, et tu nous as mis dans une telle pagaille que rien n'a été fait pour ça. Mais on ne peut pas laisser la Callianis prendre la mer sans sacrifier aux dieux, enfin !

Azur avait rejoint son maître, discrète, tenant Lisa par la main. Elle salua humblement Damas et Theobos, s'inclinant bas, le regard baissé entraînant sa consœur à faire de même. Lisa suivit le mouvement, toujours perdue. Tout était trop nouveau, trop grand, trop étrange pour elle. Le maître-marchand tendit alors le bras en arrière pour attraper sa nouvelle esclave par le poignet, avant de la tirer à lui, et répondre :

— Tu dis qu'il ne manque en fait que du sang et que c'est à moi de choisir ?

— Hé bien, avec une prière pour les dieux et les esprits de la mer, on peut se contenter du rite minimale, oui.

Jawaad acquiesça, et jeta un regard entendu à Damas, avant de se diriger vers son navire, au milieu des hommes en train de finir le chargement, dans la pagaille des paquets à embarquer traînant encore sur les quais. Il tirait derrière lui Lisa, qui paniquait de plus belle sans oser résister. Azur suivit elle aussi, elle regardait Jawaad curieuse. Elle avait pu voir le regard échangé entre son maître et Damas et avait compris que Jawaad avait une idée en tête qui lui tenait de toute évidence à cœur.

Theobos lui aussi emboîta le pas du maître-marchand. Il n'était pas bien sûr que Jawaad ait compris l'importance de la chose et du rite sacré, et allait le lui faire remarquer, quand le maître-marchand coupa court avec un sourire énigmatique :

— Nous allons donc régler cela.

Les hommes en train de travailler s'arrêtèrent, en un lent mouvement qui se répandit sur le quai, s'approchant en cédant à leur curiosité, tandis que Jawaad entraînait Lisa de plus en plus apeurée vers la coque du navire, près des passerelles.

Le maître-marchand connaissait les coutumes du baptême, et de ces vieux rites païens dédiés aux dieux des cieux et des océans. Même sans prêtre de ces vieilles croyances -de toute manière ils étaient rares. Même à Armanth, les gens se méfiaient de ces hommes dont la foi

ancienne défiait les lois du Concile- on convoquait un homme initié aux rituels, et on sacrifiait un animal pour bénir le navire qui allait prendre la mer.

Et parfois, en lieu et place d'un animal, c'est un esclave qui était égorgé pour sanctifier un navire. Dans ces cas, rares, on préférerait d'ailleurs choisir une femme plutôt qu'un homme pour le sacrifice.

Quand Jawaad tira son poignard du fourreau attaché à son biceps, un grand silence saisit la foule entière. L'idée première des spectateurs était que le maître-marchand allait bel et bien offrir une esclave en sacrifice pour bénir son navire.

Ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

C'était quand même une chose rare, tout bonnement parce que la plupart du temps, une esclave vaut autrement plus cher qu'un agneau, un veau, ou tout autre animal habituellement usité pour ce genre de rituels. Seuls des hommes très superstitieux et assez riches pour se payer un si cruel caprice, en arrivaient donc à sacrifier une esclave.

Theobos ouvrit donc des yeux ronds, incrédule à l'idée que son patron, plutôt réputé se moquer largement des forces occultes, commette l'acte qu'il semblait pourtant clairement décidé à faire. Même Damas leva un sourcil brièvement étonné et notablement réprobateur ; il n'appréciait pas du tout l'idée de gâcher une vie humaine pour une superstition à des esprits qui n'existent guère que dans la tête des crédules. Azur déglutit, par réflexe, mais un regard vers Jawaad pour lire sur son visage la rassura immédiatement. Elle avait compris. Et la psyké ne se trompait pas.

Le maître-marchand tira sur le poignet de Lisa, et lui attrapa la main gauche. La jeune fille tira sur son bras en geignant de terreur, secouant la tête.

Il y eut un très grand silence. La seule personne qui à cet instant n'avait aucune appréhension, ni aucun doute, était Azur, qui regardait, souriante, le visage de son maître. Celui-ci tira un bref sourire à peine visible en jetant un regard sombre sur sa préférée. Elle comprenait mieux que personne le moindre signe de Jawaad. Mais elle se tint coite, immobile et impassible.

Et dans ce silence quasi-religieux, Lisa se mit à pleurer brutalement, fixant avec terreur le maître-marchand. Son esprit lui hurlait d'agir, de fuir, de tenter l'impossible aussi vain aurait-il été. Elle n'aurait en aucunes chances de s'échapper ; sans même insister, la poigne de Jawaad suffisait à la retenir aussi bien qu'une entrave. Et même si elle était parvenue à se dégager et semer hypothétiquement une foule de cent personnes, il n'y avait que les quais et plus loin les maisons

et les ateliers d'une ville immense et inconnue. Si Jawaad voulait vraiment la tuer, à cet instant et qu'elle parvenait à fuir, ce qui était presque impossible, ce serait seulement pour mourir juste un peu plus tard.

Dans son regard vert de jade aux contours tirés de cernes rouges, noyé de larmes, il n'y avait plus qu'un sentiment : une dernière supplique implorante et résignée, alors qu'elle allait mourir et qu'elle le savait bien.

Et y répondaient deux yeux d'un noir de charbon, insondables et durs. Jawaad la fixait impassiblement sans que nul sauf sa psyké, puisse avoir une chance de deviner quelles pouvaient à cet instant si dramatique ses pensées, tenant nonchalamment le poignard de sa main libre.

Azur devait lutter pour se tenir silencieuse devant la détresse immense de Lisa, qu'elle ne percevait que trop en détail, et qui était persuadée de l'imminence de son dernier souffle.

C'est en fait Damas qui rompit le silence. Lui n'était ni psyké, ni devin, la situation lui pesait et commençait même à l'agacer prodigieusement ; et il se demandait bien quelle idée démente traversait la tête de son ami, à aller sacrifier cette esclave qu'Abba et lui avaient mis tant de temps à trouver :

— Heu Jawaad tu es sûr que... ?

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Sans prévenir, Jawaad passa le fil du poignard à la paume de Lisa en l'entaillant largement. Elle cria, de surprise et de douleur, dans un nouvel accès de panique.

Il y eut une sorte de grand hoquet dans la foule. Tous venaient de comprendre.

Jawaad, imperturbable, guida de force la main blessée de Lisa ; et en la tenant, il vint maculer de son sang la coque de son navire, sur une large trainée. La jeune terrienne pleurait toujours de peur vive, et lâcha un second cri de douleur. Mais elle aussi venait de comprendre qu'elle n'allait pas mourir aujourd'hui, qu'il n'avait jamais eu l'intention de mettre fin à ses jours et se servir d'elle comme agneau de sacrifice. Qu'elle vivait et que la douleur à sa main était la preuve qu'elle vivait bel et bien. Ce qui ne fit que redoubler d'autres larmes, des flots de sanglots d'un pourtant amer soulagement. Pendant un court instant, elle avait accepté que cela finisse ainsi, de manière aussi absurde, finalement. Et elle en avait presque conçu du soulagement, que l'acte de Jawaad venait de contrarier.

Jawaad, sans lâcher la main de Lisa, contempla la longue marque pourpre et poisseuse sur la peinture blanche immaculée de la Callianis. Nul n'aurait vraiment su dire s'il était satisfait, il n'en montrait rien. Seule Azur comprit réellement le regard de son maître : il semblait déçu, ou tout du moins perplexe, comme s'il avait attendu quelque chose, qui aurait dû arriver et qui ne s'était pas produit. Il semblait en concevoir une réflexion, plus qu'une véritable frustration. Le désappointement ne dura donc qu'un bref instant. Jawaad tira un invisible sourire en se tournant sur Theobos :

— Et que dit-on, avec cela ?

Le contremaitre, encore un peu ébahi par la scène -il avait été bluffé comme tout le monde, et s'était vraiment attendu à assister à un sacrifice humain, ce qui aurait été une première pour lui- mis un instant à se reprendre avant de lever sa voix puissante, vers tous les hommes rassemblés sur les quais :

— Puissent les dieux de la mer et des cieux apprécier le sacrifice offert pour cette nef ! Elle voguera sur leurs flots, et sous leurs vents, et leur sera connu sous le nom de la Callianis ! Puisse-t-ils être cléments et se souvenir que les rites ont été honorés ! A la Callianis !

Cent gorges reprirent alors dans la même clameur: A la Callianis !

Damas ne fut pas le seul à ne pas crier avec les hommes du chantier, lui qui observait Jawaad et se demandait quelle était la véritable motivation qui avait conduit le maître-marchand à accepter de se soumettre à cette coutume ; parce que le jemmaï le savait, tout ça n'avait aucune valeur pour Jawaad. Et son patron ne faisait jamais, jamais rien sans une très bonne raison. L'autre personne qui ne criait pas était Azur. Elle regardait son maître en souriant, mais son expression trahissait sa curiosité. Ce qu'elle avait deviné sur la motivation de son maître la laissait pensive. Jawaad posa sur la psyké un regard sombre et impassible, avant de tirer un bref sourire, en lui ébouriffant les cheveux. Il avait attiré Lisa contre lui, qui pleurait de douleur et de la peur qu'elle venait de vivre. La soulevant par la taille, il vint prendre ses lèvres, dans un baiser auquel elle s'abandonna immédiatement sans résister, redoublant de larmes. Elle ne comprenait rien à ce qui venait de se passer, et se laissa emporter docilement, vaincue par la terreur qu'elle venait de vivre. Sa main lui faisait terriblement mal et le sang continuait à couler, se répandant sur les vêtements du maître-marchand, ce dont il n'avait cure.

Quand Jawaad la reposa au sol, elle s'agrippa à lui par réflexe, le teint pâle, comme s'il avait été le seul refuge à quoi se raccrocher dans la tempête émotionnelle dans laquelle ce qu'elle

vivait venait de la jeter. Elle sentait des vertiges poindre beaucoup trop vite et un goût léger de métal dans sa bouche sèche, tandis qu'elle continuait à perdre son sang. Le maître-marchand la laissa se retenir à lui, s'adressant à Azur :

— Soigne sa main. Il détacha Lisa de lui, presque avec tendresse, pour la pousser vers la psyké. Et se dirigea vers ses hommes, semblant totalement indifférent à ce qui venait de se passer, pour les aider à achever le départ.

Les moteurs au loss grondaient dans un vrombissement assourdissant, faisant vibrer le bois de la Callianis qui s'arrachait aux eaux de la rade. Jusque aux tréfonds de ses cales, sous les moteurs chargés de forcer les pôles de Loss à se rapprocher, et générer ainsi leur répulsion et l'orienter, le bruit couvrait tout, et les grincements de la coque venaient s'ajouter au vacarme.

Sonia esquissa un sourire, cachée dans les entrailles de la soute où s'entassaient les provisions du navire. Elle n'avait pas réellement eu de mal à grimper à bord au plus fort de la nuit. Le principal risque était la fouille de la cargaison, systématique, principalement pour vérifier que les navires n'embarquaient pas un nid de toshs, qui auraient tôt fait de ravager les réserves.

A vrai dire, sa seule réelle difficulté avait été d'attraper un beau tosh en vie et l'embarquer avec elle dans un sac, en se cachant dans une caisse qui, pour tout individu tout à fait normal, était de toute évidence si petite que nul humain n'aurait pu s'y cacher. Ce détail, et Sonia y comptait, ne l'avait pas arrêté. Le contorsionnisme faisait partie de ses compétences, mais elle se félicita malgré tout de n'avoir jamais cessé de s'entretenir. La caisse était réellement exigüe, et les heures qu'elle y passa furent longues et douloureuses.

Une fois chargée à bord, avec le reste des marchandises, elle s'était brièvement extirpé de sa cachette avec son passager clandestin, et avait lâché le tosh, après l'avoir copieusement secoué pour qu'il piaille rageusement, dans la cale. Sans aucun étonnement, elle avait regardé les marins lui courir après, oubliant où ils en étaient du compte de leur fouille. Et en quelques minutes, elle avait pu trouver une cachette entre des tonneaux, du côté des réserves déjà examinées.

La féline et redoutable esclave leva le regard, un réflexe quand elle entendit les clameurs venant des quais et du pont. C'était le signe du départ, et un instant après, le navire fut secoué d'un grand choc en revenant se poser sur les flots.

Elle avait réussi. Elle était exactement où elle le souhaitait. Encore une fois puante d'urine de chien, sale d'avoir du traverser les quais en nageant dans les eaux souillées de la rade, endolorie de ses heures pénibles repliée dans sa caisse, mais elle était parvenue à ses fins, conformément à ses plans.

Et en souriant, elle songea, sans même en douter, que Jawaad savait sans doute pertinemment qu'elle était à son bord.

- 2 Le Thé de Jawaad

La Callianis filait comme le vent.

Damas avait tenu la barre de nombre de navires jusqu'ici, avant et après être devenu ami et employé de Jawaad. En matière de marine, il était ardu de trouver quelqu'un qui s'y connaisse mieux que lui. Il avait été à la tête de l'équipage de plusieurs galions, de quelques goélettes et baggalas, et il avait même servi sur un béhémoth Apostat ; même si pour ce dernier cas, il n'en faisait pas étalage : personne ne l'aurait jamais cru, et si quelqu'un avait par hasard prêté foi à ses propos, il se serait attiré des ennuis particulièrement épicés.

Mais dans toute sa longue carrière, il n'avait encore jamais vu manœuvrer un navire de ce genre : après tout, c'était techniquement le premier clipper à venir voguer sur les flots des Mers de la Séparation. Et il avait beau ne pas être croyant pour un quadran, il se serait presque surpris à remercier les dieux d'avoir permis aux hommes d'inventer pareille merveille.

Le navire filait plein vent, et après trois vérifications, tant il était surpris par les chiffres que lui donnait l'anémomètre et le loch qu'il avait fait tirer à l'eau, il fut bien contraint de certifier que la Callianis fendait les vagues à presque dix-huit nœuds. C'était bien plus que les plus rapides navires qu'il avait jamais connu.

Rapidement, il donna cependant l'ordre d'amener les focs et la misaine, pour soulager la structure du navire de l'effort que lui imposait le vent. Il préférait jouer la prudence, et la Callianis n'avait pas besoin de tenter de battre un record de vitesse pour sa première traversée entre Armanth et Mélisaren. Sa précaution arracha un sourire à Jawaad, qui, sur le pont arrière, observait la manœuvre.

— Elle le battra.

Damas qui rejoignait son ami, torse nu comme lui, malgré la fine pluie mêlée aux embruns qui les fouettait depuis le petit matin, fut surpris de la remarque :

— Quoi?...

— Le record de traversée entre Armanth et Mélisaren...

— Ne me dit pas que c'est un truc qui t'attire, de battre des records, Jawaad ?

— Pourquoi pas ? Cela ne fera que gonfler un peu plus l'orgueil de Theobos.

Damas éclata de rire, et Jawaad tira un sourire en réponse, son regard noir s'illuminant même de ce qui semblait, fait rare, une véritable joie.

Damas répliqua :

— S'il gonfle encore, il va éclater ! Je pense qu'il aurait donné cher pour être de la première traversée.

— Sans doutes. Mais il a un autre chantier qui l'attend. Dans un an, la Callianis aura deux sœurs...

Damas s'appuya contre la rambarde, regardant l'équipage ramener les voiles. Rapidement, le voilier perdit de la vitesse, bien qu'à vue de nez, il devait encore dépasser les 13 nœuds. Mais le soulagement se lisait sur le visage des hommes ; avec moins de vitesse, il y avait moins de tensions, et d'efforts à fournir, alors que depuis l'aube, ils bataillaient tous pour gérer le navire dans sa course téméraire. Et Damas se doutait que pour beaucoup de ces marins, même tous compagnons fidèles et de longue date de Jawaad, la performance du vaisseau avait quelque chose de fantastique, donc d'un peu inquiétant.

Il se tourna à nouveau sur son patron:

— Tu lance une flotte entière ?

Jawaad acquiesça, appuyé contre la barre. Le navigateur, à deux pas, était installé paresseusement au dessus des marches du point arrière. Avec un tel temps, la vitesse réduite et le cap donné, il n'avait plus vraiment à se préoccuper de rester vigilant à son poste et écoutait donc la discussion de son patron, avec Damas.

— Ces bateaux sont l'avenir, reprit le maître-marchand. Même petits et peu armés, ils sont si rapides que les plus redoutables galions ne les rattrapent pas. Mais il fallait commencer par le premier...

— Je vois... pour tester ses qualités et faiblesses, et ainsi améliorer les suivants.

Jawaad tira un sourire, reculant de son appui, pour tendre le bras, et saisir la barre. Ses doigts couraient sur le bois, comme une caresse, alors qu'il fixait l'horizon proche, bouché par des gros volutes de nuages bleu-gris. Damas avait toujours été vif et intelligent. Et surtout, c'était un homme très cultivé, largement au delà de la moyenne armanthienne. Bien que de manière fort pragmatique, ne se concentrant que sur les sujets qui lui paraissaient utiles et d'intérêt, le jemmai aux talents aussi bien de sicaire, que de maître d'équipage faisait montre d'un intellect riche et curieux.

Damas vit le sourire, et le comprit de suite:

— Et tu compte sur moi pour découvrir ces qualités et faiblesses, hein ?

Jawaad ne répondit pas... il se contenta encore de lâcher un autre de ses brefs sourires, sous son regard illisible. Mais, bien entendu, le jemmai ne se trompait pas.

La cabine de Jawaad, située sous le pont arrière était spacieuse et lumineuse. Comparé à ses spartiates appartements dans son domaine de l'Alba Rupes, elle était même luxueusement aménagée. Une sensation accentuée par la quantité et la variété d'affaires qui s'y trouvaient entreposées, et dont la présence ou l'utilité à bord d'un voilier aurait rendu certains capitaines forts perplexes.

Lisa y avait pourtant reconnu avec surprise des choses familières : un gramophone doté de pièces et d'ornementations dont elle ne saisissait pas la raison d'être, un globe terrestre, ou ici, lossyan, plus exactement, tracé de latitudes et longitudes, mais dont la majeure partie n'était qu'esquissé et qui portait ici et là la mention terres inconnues. Elle avait aussi reconnu un petit poêle à charbon, surprenant d'une ingéniosité qui lui paraissait bien moderne pour cette civilisation à ses yeux arriérée et barbare, et d'autres instruments, plus discrets, posés sur le bureau : des compas, une loupe, une règle à calcul, un porte-mine -et ce qui ressemblait à du vrai papier presque blanc - ou encore un astrolabe. Et bien sûr, il y avait une lampe de chevet à ampoule à filament et dynamo de loss. Dans la plupart des cas, elle aurait été incapable de savoir se servir de tout cela. Il avait même été nécessaire qu'Azur lui montre comment allumer, et éteindre, les lanternes à alcool qui éclairaient la cabine la nuit venue.

La préférée de Jawaad se montrait d'une patience infinie avec la jeune barbare. Elle s'était occupée de sa main, et en avait encore changé le pansement et le bandage au matin même, désinfectant la plaie profonde de sa paume. Lisa n'avait rien dit, mais ses tressaillements et grimaces de douleur parlaient pour elle. De son avis et ses faibles connaissances médicales, il aurait fallu des points de suture, mais ça ne semblait pas inquiéter Azur outre mesure.

Les deux esclaves - les seules du navire - revenaient de la cuisine, où la psyké avait préparé le repas de son maître, aidée de sa consœur. La tambouille pour les marins était l'affaire du coq, à bord. Et Damas avait beau rang de maître d'équipage, il mangeait avec ses hommes, dans la journée. La traversée du pont, une chose si naturelle pour Azur, avait été une épreuve pour Lisa, aller, et retour. Elle avait une peur qui frisait la panique au côté des marins et leur expression de concupiscence évidente ; et elle constatait bien malgré elle qu'elle avait hérité de ces trois mois de maltraitance, puis de dressage dans les cages de Batsu puis les jardins de Prithan, de ce qui s'apparentait clairement à une peur viscérale des hommes, autant qu'à une évidence agoraphobie. La psyké ne s'en inquiétait pas. Celle-ci, en dix ans qu'elle était esclave de Jawaad n'avait que deux fois été offerte à la luxure de quelques membres d'équipage, des punitions dont elle avait cependant longtemps gardé la marque douloureuse aussi bien à l'esprit qu'au corps. Mais hormis ces deux événements qu'elle préférait garder enfouis, elle se savait en sécurité : aucun homme du bord n'aurait osé un geste trop déplacé envers elle, au risque d'attirer la colère de Jawaad. Au pire, certains passaient la main à son épaule ou sous ses reins, et sa seule réponse était un sourire en retour, sans s'attarder. Mais pour ceux qui eurent le même geste pour Lisa, ils déclenchèrent des réactions de panique ; la jeune barbare n'osait rien pour empêcher les hommes de la tripoter, mais cela la figeait de peur. Azur se contenta, toujours souriante et confiante, de tirer un peu plus sa consœur à sa suite, avec quelques mots polis pour les marins, histoire de leur faire comprendre avec gentillesse que la nouvelle esclave de Jawaad n'était pas encore accoutumée à ce genre d'attentions.

Quand les deux jeunes femmes rejoignirent la cabine, Lisa haletait de panique et avait les yeux noyés de larmes. Envahie par des sentiments mêlés d'horreur et d'angoisse profonde, elle mit un long moment à se calmer, réfugiée dans un coin de la cabine, sur les nattes épaisses et confortables où Azur et elles dormaient, tandis qu'Azur préparait la table du repas qu'elle garda au chaud sous une cloche de terre cuite.

En quelques coups d'œil sur sa consœur, Azur savait ce que Lisa vivait et le fil apeuré et chaotique de ses pensées. Mais elle dut refaire encore l'étrange constat, qu'elle avait remarqué depuis la veille, qu'elle avait du mal à lire en profondeur dans la psyché de la barbare. Un peu

comme si l'immense fossé culturel qui les séparait lui rendait le détail de ses pensées hermétique. Là où elle pouvait d'un regard et avec une aisance effrayante pour qui se retrouvait mis à nu par la psyké, tout comprendre des gens qu'elle côtoyait, et même de son maître, pourtant si insondable d'apparence, elle devait faire un effort particulier et prolongé pour lire en profondeur la jeune barbare. Sans, à sa grande surprise, être jamais totalement sûr de sa lecture, comme si elle avait du lire un livre écrit dans une variante archaïque et désuète de sa propre langue. Ou trop moderne, puisque, si Azur ne connaissait rien de la Terre, on murmurait parfois à ce sujet que c'était un monde qui avait des ères d'avance et de savoir sur celui de Loss. Bien qu'elle n'y crut guère.

Azur soupira. Il n'était pas aisé pour elle de s'occuper de la fille si traumatisée, si prompte à la panique, sans, en plus, pouvoir vraiment se servir de ses talents de psyké pour devancer ses émois. Et puis, elle ne comprenait pas forcément très bien les raisons fondamentales d'un tel abattement. Là encore, elle savait être handicapée par tout un fossé culturel qu'elle n'avait aucunes chances d'imaginer.

Elle tenta de la distraire :

— Tu as déjà vu une boîte à musique ? Elle simplifiait ses mots, pour que Lisa, dont elle savait l'athémaïs limité, puisse comprendre.

Joignant le geste à la parole, Azur posait le diamant du pavillon sur le cylindre de lecture, et fit tourner une petite manivelle, avant de lancer le mécanisme. La musique s'éleva en grésillant un peu.

Lisa fit une tête surprise. Et immédiatement fascinée, les yeux grands ouverts, encore larmoyants. Elle acquiesça : bien sûr qu'elle avait déjà vu cela, c'était un tourne-disque primitif, elle qui venait d'un monde où on pouvait écouter des heures de chansons sur un appareil tenant au creux de la main. Mais la mélodie ; violons, piano, rythmiques, et quelque chose qui lui faisait penser à une harpe, ressemblait à de la musique de chambre aux accents arabisants. Elle en éprouva une puissante bouffée de nostalgie, et murmura, émue :

— Cela existe chez moi.... c'est... c'est beau.

Et elle se mit à fredonner en suivant la mélodie, comme si elle avait été hypnotisée par les notes un peu éraillés et assourdies qu'égrenait le gramophone.

Ce fut au tour d'Azur d'être surprise, et d'en sourire. Lisa avait une voix magnifique, cristalline, et même en fredonnant maladroitement sur cet air qui lui était inconnu, sa voix pure la

touchait directement à l'âme, un plaisir, que la psyké assimila de suite à une brève délivrance qui avait le salutaire avantage de libérer un peu la jeune barbare de sa terreur et de sa prostration. Azur en oublia son environnement, pour se laisser emporter par la musique, et la voix de Lisa.

Aucunes des deux ne vit donc arriver Jawaad.

Les cylindres de ce type de gramophone ne permettaient pas de jouer plus de trois à quatre minutes de musique. C'était déjà un luxe que de pouvoir en enregistrer ainsi, et de s'offrir ce genre d'appareil rare et couteux. Le moment d'abandon ne dura guère, mais assez pour qu'Azur regarde Lisa chanter, émue, et soulagée d'avoir trouvé quelque chose qui pouvait distraire la petite terrienne, en oubliant elle-même un peu la vigilance dont elle aurait fait preuve autrement. Ce qui avait suffi pour que Jawaad s'installe dos aux boiseries de l'entrée de sa cabine, et écoute, aussi silencieux qu'un fauve, bras croisés, la musique accompagnée du fredonnement envoutant de son esclave. Il en avait fermé les yeux lui-même, et appréciait l'improvisation, malgré son côté maladroit.

Joueur, il ne brisa pas le silence quand la musique cessa, rouvrant les yeux pour observer les deux femmes.

— Tu chante très bien, reprit Azur à la fin du morceau. Tu devrais chanter pour notre maître, je suis sûr que cela lui plairait.

Dans le même temps, elle eu le réflexe de regarder vers la porte et tomba nez à nez avec Jawaad. Elle se figea, pour le coup, avant de laisser éclater un rire joyeux :

— Mon Maître ! Vous avez entendu, alors ?

Jawaad répondit un vague hochement de tête en fixant Lisa, qui hoqueta de peur, et baissa le regard immédiatement, tremblant presque. Il se redressa et, en passant, ébouriffa affectueusement la tignasse de la jeune barbare :

— J'ai faim.

Azur eu un sourire, et fila vers le bureau, pour soulever la cloche qui cachait le repas de son maître, tirant la chaise pour qu'il s'installe, restant juste à côté. Elle allait faire un signe pour faire venir sa consœur, qui était toujours plantée craintivement près du gramophone, mais se retint, et regarda Jawaad qui s'installait devant son assiette. Il aboya brièvement vers Lisa :

— Approche !

Encouragée par le sourire accueillant et rassurant d'Azur, la jeune rousse s'arrêta craintivement, debout près de la chaise de son maître. Que devait-elle faire ? La psyké de l'autre côté, qui savait, elle, attendait. Un regard clair, et confiant tenta de rassurer Lisa. Azur aurait été la première à dire qu'il fallait apprivoiser un peu le maître-marchand pour ne plus le craindre et être perturbé par son ton froid et ses manières rudes et sèches. Et qu'il était nécessaire de se focaliser sur le sens de ses gestes et de ses attentions, plus que sur son attitude, pour comprendre l'homme, et réaliser qu'il était en fin de compte très agréable de l'aimer et lui appartenir. Mais si elle avait bien l'intention de montrer tout cela à Lisa, elle considérait que le plus efficace resterait que la jeune femme le comprenne par elle-même.

Jawaad claqua des doigts, et montra le sol du regard. Lisa, qui tremblait toujours comme une feuille, obéit d'instinct : rien de surprenant après les semaines de conditionnement à ces ordres chez Priscius. Elle tomba à genoux sur le tapis, tête basse. Cambrée, mains croisés dans son dos, là encore, elle n'avait pas besoin de réfléchir à la posture qu'elle tenait : le dressage avait imprimé ses réflexes jusqu'à ses moindres muscles.

Pour Azur, ce moment était tout aussi naturel, mais totalement dénué des angoisses de sa consœur, et elle s'installa elle aussi à genoux, mais plus nonchalante, plus langoureuse aussi. Elle savait que Jawaad partageait son repas avec ses esclaves, et quand il était là, elle mangeait forcément ce qui était servi au maître-marchand, directement à sa main. C'était devenu pour elle un moment intime et agréable, qu'elle chérissait.

Jawaad n'avait pas besoin de s'intéresser à Azur pour savoir ce que pensait son esclave : il la connaissait par cœur. C'est donc sa nouvelle acquisition qu'il observait, toujours aussi impénétrablement. Et il commença son repas, selon un rituel bien établi. Il se servait avec les doigts, mordant dans les tranches de pain, ou les légumes en allumettes, et la viande émincée. Il laissait à chaque fois un bout de la nourriture dans laquelle il avait mordu. La première part fut pour Azur, qui vint saisir le morceau offert par le maître-marchand, des lèvres. C'était le rituel ; l'assiette était fort copieuse, et suffirait à nourrir trois personnes ; autant que possible, Jawaad alimentait toujours ses esclaves de sa main. Ce n'était d'ailleurs pas un simple caprice. De cette manière, il les imprégnait du lien qui les attachait à lui, d'une manière intimiste et répétée, rappelant ainsi sans efforts qu'il était la main nourricière, celle qui avait part sur elles : pouvoir et autorité.

La seconde portion fut donc pour Lisa, qui hésita brièvement. Et se retrouva avec un bout de viande à demi-croqué sous le nez, que Jawaad secouait en insistant. Etre nourrie ainsi ne l'enthousiasmait guère. Elle songea brièvement que ce n'était pas très hygiénique, mais surtout que cela ressemblait franchement à la manière dégradante dont on aurait donné à manger à un chien domestique. Mais elle avait trop peur pour contrarier le maître-marchand en refusant. Et il fallait bien qu'elle mange. Elle se décida et vint attraper le morceau de viande du bout des lèvres, même si elle n'avait aucun appétit. Jawaad l'observait toujours, et répéta le rituel. Il gardait le silence, tendant part après part à chacune de ses deux esclaves, l'assiette se vidant peu à peu.

Il finit par parler, à la fin de son repas :

— Elle a posé des questions, Azur ?

La psyké releva la tête pour fixer franchement, souriante et dévouée son maître :

— Un peu, au domaine, mais pas depuis que nous sommes sur le bateau, mon maître. Elle ne parle pas beaucoup.

Jawaad acquiesça pensivement, toujours aussi impassible. Il se tourna vers Lisa et attrapa son menton, pour la forcer à le fixer. Il observa son regard fuyant un moment, avant de gronder brièvement :

— Regarde-moi !

Selyenda leva immédiatement les yeux. Ses pupilles immenses, au vert de jade si profond palpitaient toujours de peur. Le maître-marchand n'en sembla nullement ému, posant sur elle son regard noir et insondable :

— Parle.

Azur ne disait rien, étudiant la terrienne. Elle était curieuse d'entendre quels seraient les premiers mots qu'oserait la jeune femme toujours terrifié. Lisa bafouilla, maladroitement, encore plus intimidée par le regard noir qui pesait lourdement sur elle :

— Je... je n'ose pas, m... mon maître. L'éducatrice... nous interdisait de... de parler sans qu'on nous demande.

— Là, je te demande de parler.

— De... de quoi, mon maître ?

Jawaad avança sa tête vers la jeune femme apeurée, son regard pesant un peu plus :

— Pose tes questions !

Azur se dressa un peu, pour attirer un bref instant le regard de sa consœur effrayée et la rassurer, d'un signe de tête avec encore une fois un sourire confiant. Il n'y avait aucune raison d'avoir peur et elle le savait. Mais elle comprenait aisément que dans l'immédiat, la jeune terrienne ne pouvait en prendre conscience. Il fallait juste l'encourager.

Jawaad qui gardait le regard rivé à la mine effrayée de Lisa, n'était pas dupe que sa préférée devait dans son dos faire quelque mimique pour encourager et rassurer sa nouvelle esclave. Il aurait été déçu du contraire. Celle-ci bafouilla enfin :

— Co... comment le... le bateau a flotté dans les airs, mon maître ?

C'était la première question qui venait en tête à Lisa, mais aussi la moins compromettante ; elle n'osait demander quel serait son sort, ni ce qu'elle était sensée savoir de son nouveau propriétaire. Et depuis le départ, la veille, elle avait tenté de comprendre, en vain, par quel miracle ce bateau avait pu léviter, et quelle en était la cause, et l'utilité. Jawaad plissa les yeux, et eut un sourire à peine visible, qui échappa d'ailleurs à la terrienne qui ne fixait que ce regard effrayant. Il appréciait la question, bien qu'il ait sans mal deviné qu'elle était aussi une esquive.

— Je vais te montrer comment. Débarrassez la table !

Un instant plus tard, Jawaad conduisait ses deux esclaves au pont des machines. Azur connaissait le chemin et suivait, souriante. Le maître-marchand avait attrapé le poignet de Lisa, et la guidait en la tirant sans véritablement d'égards. Situées sous le pont inférieur qui servait de logements aux hommes du bord, au niveau des cales, il y avait deux salles des machines sur la Callianis, abritant les quatre moteurs à répulsion. Jawaad descendit vers dans la salle avant, pour s'arrêter face aux deux énormes mécanismes qui contrôlaient les pôles de loss, et leur direction. Les machines occupaient pratiquement tout l'espace, ne laissant que des accès exigus, et Lisa et Azur devaient se serrer un peu contre Jawaad, qui s'avança entre les deux énormes appareillages, lâchant le poignet de la jeune terrienne. Il posa un regard où on aurait pu deviner de la fierté sur

les deux structures imposantes et complexes, faites de cuivre, de bois et de ciment de résine ; puis il détailla la jeune terrienne qui les voyait pour la première fois, avant d'héler sa préférée :

— Azur.

La psyké comprit de suite, en souriant, et montra à Lisa le mécanisme qui se trouvait au sommet et à la base de chaque appareil. Celle-ci reconnut, bien que sans assurance, des sortes de moteur électromécaniques, où dominaient des pièces mobiles de cuivre, et des câbles isolés de treillis de tissus épais.

— Ca, ce sont des dynamos à loss. Pour que le bateau lévite, il faut rapprocher les pôles opposés de loss, qui veulent naturellement se repousser. Les dynamos servent à ça. Plus les pôles sont rapprochés de force, plus leur répulsion devient forte ; et à un moment, ils finissent par se mettre à flotter. Mais comme les moteurs sont arrimés au bateau, ils le soulèvent avec lui, pour le faire léviter. Comme s'il ne pesait rien !

Jawaad hocha brièvement la tête et poursuivit lui-même, devant la tête fascinée et un peu perdu de Lisa, qui mettait en jeu toutes ses connaissances de physique pour expliquer le phénomène, et n'y trouvait aucun aide :

— Le navire n'est pas sans poids. L'effet de force de répulsion s'applique dans une direction, et peut donc être utilisé pour pousser la Callianis, et la faire léviter au dessus du sol. Tous les engrenages du mécanisme de la structure permettent de diriger cette répulsion, et de la canaliser.

Lisa bredouilla :

— Mais.... ce... c'est quoi le loss, mon maitre ?

— Un métal qui n'existe pas chez toi, mais ici, qui nous sert à produire de l'énergie, et à faire flotter nos vaisseaux.

Jawaad regarda Azur et hocha la tête pour la laisser continuer l'explication.

— Tu vois, les dynamos fonctionnent aussi avec du loss. Cela produit de l'électricité. Pour faire tourner les machines, et forcer les pôles des moteurs à se rapprocher. Mais les dynamos brûlent leur carburant ainsi, il faut alors en changer, et les réserves s'épuisent. Comme le loss est

rare, on ne peut pas forcément faire voler un navire longtemps, ou cela coûterait assez cher, tu comprends ?

Lisa comprenait très bien. Elle réalisait même, avec effarement, qu'ils étaient en train de lui expliquer, rien moins, que sur ce monde qu'elle traitait volontiers de barbare, cruel et arriéré, les hommes avaient vraisemblablement inventés des moteurs anti-gravité. Bien qu'elle ne saisisse pas du tout comment cela pouvait fonctionner car il était évident que ça ne semblait pas pouvoir être expliqué par ses maigres connaissances de physique terrienne, ni ce qu'ils étaient capables de faire avec, elle réalisait, après l'aiguillon électrique, la lampe de chevet et le gramophone, l'étendue de leur savoir technique et scientifique, qu'elle n'aurait pu soupçonner. Elle en resta bouche bée. Et fut encore plus ébahie par la réflexion de Jawaad à cet instant :

— Dans ton monde, des engins volent et peuvent franchir des milliers de lieux à des centaines de mètres de hauteur. Nous n'avons pas cela. Mais nous avons d'autres sciences, que tu apprendra à connaître.

La jeune femme fixa les machines silencieuses, comme au repos, l'air toujours fascinée en fait, réalisant que Jawaad en savait lui aussi plus sur la Terre qu'elle ne pouvait bien évidemment le deviner. Elle se demanda bien comment. Face à elle, les machines semblaient tenir plus de mécanismes de bois et de ferronneries sortis d'un atelier d'ingénieur de la Renaissance, que d'appareillage industriels modernes. Elles semblaient aussi fragiles qu'elles étaient massives.

Le ton sec de Jawaad la ramena immédiatement à sa réalité craintive :

— Maintenant, quand tu ne sais pas, tu demande ! Compris ?

Lisa hocha la tête, intimidée. Elle se prit une autre claque sans brutalité derrière la tête :

— Compris ?

Elle balbutia de suite :

— Ou...oui, mon maître.

Juste derrière la jeune terrienne, Azur souriait paisiblement. Tout irait bien, elle le savait, et lentement, sa nouvelle consœur s'habituerait au maître-marchand, et prendrait confiance.

— Je vais t'apprendre à faire le thé !

La voix était joyeuse, et enthousiaste. Azur fixait d'un air mutin, tendre et joueur, sa consœur perdue dans les cuisines du bord. Mais le thé était une affaire très sérieuse. Une esclave de Jawaad avait meilleur temps de savoir préparer sa boisson préférée à la perfection, avant même de savoir cuisiner ou servir. Du reste, Azur elle-même était bien forcé d'admettre qu'en dix ans, elle n'avait jamais satisfait parfaitement aux exigences de son maître dans ce domaine ; Jawaad préparait souvent son thé lui-même.

Lisa regardait donc faire Azur, s'affairant devant elle. Elle demeurait toujours nerveuse et tendue, appréhendant chaque haussement de voix et cri sur le navire qui filait toujours bon train. Sur un tel vaisseau, on ne pouvait jamais être seul, et il y avait toujours des clameurs, des appels, ou des chants, les marins allant et venant sans cesse. Ce qui replongeait Lisa dans ses angoisses, qu'elle n'arrivait pas à contrôler. Azur fit une pause dans ses préparatifs, et claqua des doigts sous le nez de la jeune rousse, pour attirer son attention :

— Ca passera. Mains maintenant, observe bien, car chaque étape est importante.

La jeune femme tressaillit un peu, et dans un soupir nerveux et étranglé se concentra pour fixer la cuisinière. La préférée de Jawaad avait sorti une théière de céramique, et une grande tasse, et mit sur le feu un petit chaudron rempli d'une eau déjà fort chaude. La cuisinière disposait d'un gros ballon isotherme : une chaudière de briques réfractaires qui chauffait l'eau et en préservait la température. Sans que Lisa ait vraiment idée de la conception détaillée de l'appareil, elle avait été étonnée de ce confort technique. Les Lossyans semblaient souvent avoir innovés bien plus qu'elle n'aurait su l'imaginer ces dernières semaines. Même les foyers de la cuisinière de fonte étaient notoirement complexes et d'une technologie ingénieuse, leur isolation et leurs ventilations conçus pour assurer un maximum de chaleur sur la durée en employant un minimum de charbon, en toute sécurité, qui plus est. Une prudence qui se justifiait sur une structure quasi entièrement fait de bois.

Azur se servit de l'eau bouillante pour y tremper la théière, et la tasse. Elle posa les deux ustensiles encore fumants sur un linge propre, et glissa dans la théière vide et brûlante un petit sac de tulle contenant la dose de thé qu'elle avait soigneusement prélevé d'une boîte ouvragée. Reversant l'eau bouillante dans la réserve -sur un navire, tout ce qui peut être recyclé l'est autant que possible- elle remit de l'eau à chauffer, à peu près l'équivalent du contenant de la théière elle-même.

— A Armanth, il y a trois ou quatre façons de préparer et servir le thé. Dans certaines maisons, c'est un art. commenta-t-elle. C'est le cas avec notre maître. Il peut payer une fortune pour les meilleurs thés, mais lui en aime la préparation la plus pure. Tu as bien regardé ce que je faisais ?

Lisa hocha la tête, toujours nerveuse, mais elle n'avait pas perdu une miette des moindres gestes de sa consœur. La psyké n'avait pas encore réalisé que la jeune terrienne avait une mémoire prodigieusement acérée.

Azur lâcha un rire joyeux :

— Tu sais, dire oui va pas te mordre ! Bien, alors tu respecte les étapes que je viens de faire. Pour le dosage, c'est toujours environ cinq pincées, pour une théière. Il faut ébouillanter le service, avant de s'en servir. Et tu laisse reposer le thé dans la théière, ainsi, dans la chaleur, il commence à s'ouvrir, et laisser naître son parfum.

Lisa répondit un oui faible, avant de regarder l'eau qui chauffait, puis sa consœur, approchant encore un peu :

— Tu... tu va faire encore bouillir l'eau ?

— Ho non, surtout pas ! Il faut que l'eau soit à une température idéale, elle doit seulement frémir. Tiens, regarde. Tu vois, au fond, on va voir apparaître des petites bulles toutes rondes, comme autant de petits yeux. C'est là que l'eau sera parfaitement chaude. Ni avant, ni après... voilà... exactement maintenant !

Azur attrapa la casserole, pour en verser le contenu dans la théière, avec attention.

— Et tu ne verse pas l'eau sur le thé. Ça le brûlerait, et son goût en serait gâché. Il ne faut pas remuer non plus, alors tu verse lentement, et tu laisse infuser.

— Et tu... tu laisse infuser combien de temps ?

La psyké eut un grand sourire à la question de la jeune femme. Qu'elle prenne cette timide initiative de demander et en savoir plus était un petit pas dans la bonne direction, et Azur l'encourageait de ses regards chaleureux et confiants :

— Cela dépend du thé, chaque type demande une infusion différente. Si tu hésite, tu peux aller prendre le sablier qui est posé sur le bureau de notre maitre. Il décompte trois minutes, et il est gradué. Moi, j'ai pris l'habitude de compter de tête, en fait, je me sers de chansons, dont je connais la durée. Il existe nombre de variété de thés, et il faudra que tu les reconnaises. Celui-ci est un thé vert mélangé, il contient environ une moitié de feuilles de thé noir, et de thé jaune. Comme il est un peu fort, on doit le laisser infuser seulement un peu plus de quatre minutes. Mais cela change pou chaque thé.

Azur prit le temps d'expliquer tous les autres thés, et l'art de les préparer. Et il y en avait beaucoup. Des thés jaunes, blancs, et noirs, des thés fumés, des thés aux feuilles broyées et brisées, des récoltes d'automne et de printemps qu'on ne faisait pas infuser de la même manière, des thés aromatisés qui demandaient encore eux-mêmes un traitement spécifique. Elle était, après dix ans au service de son maitre, une véritable encyclopédie de cet art, manie et pêché mignon de Jawaad. Elle expliquait d'ailleurs ce flot d'informations complexes avec une passion évidente, fruit de sa dévotion pour le taciturne maitre-marchand, qu'elle aimait de toute son âme. Bien sûr, elle ne s'attendait pas vraiment à ce que Lisa puisse tout retenir du premier coup.

Le thé avait largement eu le temps d'infuser, qu'elle n'avait toujours pas fini son explication, mais elle retira précautionneusement le sac de tulle de la théière, pour remplir la tasse destinée à Jawaad, tout en poursuivant son discours joyeux et passionné :

— Notre maitre aime boire son thé préparé tasse par tasse. Mais si lui sait le faire, je n'y arrive pas, je ne le réussis jamais ainsi. Alors je préfère me servir de la théière. Azur fixa sa consœur, et reprit : Tu as appris à servir ? La psyké ne se servait pas du nom qu'on avait donné à la jeune rousse. Même si en urgence, elle n'aurait pas hésité, mais Jawaad le lui avait retiré, et n'en avait pas encore choisi d'autre. Azur respectait craintivement ce genre de règles de la part du maitre-marchand.

— Heu... je... Lisa hésita, et réalisa qu'elle n'était même pas sûre de ce dont parlait son ainée. Non... je crois que.... je ne sais pas...

La psyké n'en fut pas très surprise, elle avait eu le temps de comprendre que Jawaad avait obtenu la jeune terrienne bien avant que son éducation ne soit achevée ; elle n'avait sans doute que les bases, ou pas grand chose de plus. Elle n'avait pas encore deviné que Lisa était une Languiren, et elle aurait admis elle-même qu'il lui aurait été difficile de le comprendre. Elle n'en avait jamais rencontré d'assez près, et assez longtemps, pour savoir les reconnaître, malgré sa capacité surnaturelle à déchiffrer ses interlocuteurs et lire sur leur visage.

— Ne t'en fais pas, c'est simple, et tu as appris ce qu'il faut. Quand tu sers un maître, si tu le peux, tu t'agenouilles, et tu lui tends le plat, ou la tasse, avec respect, en baissant le regard, ou la tête. Tu lui dis quelque chose, comme par exemple: Votre plat, maître, s'il vous plaît. Avec notre maître, c'est presque pareil. Mais si tu veux lui plaire, ne baisse pas la tête, juste les yeux, juste le temps de servir. Il aime que ses esclaves n'aient pas peur de le regarder. Et quand tu lui sers à boire, surtout le thé, tu ne lui tends pas la tasse, mais tu la loges contre tes seins. Et tu attends qu'il vienne la prendre. D'accord ?

Lisa retint une grimace craintive, presque amère ; mais elle acquiesça, silencieuse, en déglutissant. Azur traduisit immédiatement ce que la jeune femme cachait à cet instant. La peur, mais aussi la honte et l'humiliation à l'explication de sa consœur, même si cette dernière savait qu'elle avait compris et s'exécuterait parfaitement. Azur posa la tasse chaude, et vint attraper la jeune femme dans ses bras pour la serrer doucement, après un signe de tête respectueux vers un des hommes du bord qui venait de traverser la cuisine, jetant un regard distrait sur les deux esclaves. Lisa frémit instinctivement, docile et tendre, ce que la psyké nota de suite, la voyant soudain se calmer :

— Je sais ce que tu ressens, car je suis passé par là. Ce que je ne peux savoir, c'est ce que tu vois, quand tu observes notre monde, ses codes, ses manières et ses injustices. Je sais que pour toi, il est étrange. Il doit te paraître barbare et cruel ; et il l'a été avec toi. Il le sera encore sûrement, et te paraîtra longtemps injuste. Mais tu es en sécurité, désormais. Tu dois juste accepter ton sort, et apprendre à servir, et surtout servir notre maître. En échange, tu seras choyée, protégée et même appréciée, voire aimée. Oui, il y a des choses que tu devras faire qui te feront honte, et te feront mal, au début. Oui, si tu fais une erreur, il pourra te punir et tu le vivras mal. Mais notre maître ne frappe jamais ses esclaves, et il est rare qu'il use de châtiments corporels. Mais tu lui appartiens, et il a tout pouvoir sur nous. Je sais que l'on t'a enseigné tout cela de force. C'est ainsi que pratiquement toutes les esclaves sont éduquées. Mais tu sais, si les dressages sont si durs et impitoyables dans les Jardins des Esclaves, c'est pour qu'une fois vendue à un maître, une fille n'ait qu'une envie : tout faire pour plaire à son propriétaire, et réaliser

qu'elle peut avoir une vie douce. Ce n'est pas toujours le cas, tu sais ? Mais avec notre maître, si. Tu sais déjà intimement qu'il te possède, cela se voit et je le vois mieux que personne. Alors accepte ton sort, maintenant. Quand tu l'aura fait, tu sera heureuse.

Il se passa un long et doux moment. Azur songea brièvement que le thé refroidirait un peu, et que Jawaad n'hésiterait pas à le faire remarquer. Heureusement, Lisa du y penser aussi, et se décida à répondre, la voix nouée, blottie dans les bras protecteur de la psyké :

— Je... j'ai vécu tant de honte... tant d'humiliations ; de douleurs que... que je ne sais même pas comment on pourrait encore me faire encore pire. Il... il me fait peur, tu sais ? Tous les hommes me font peur, maintenant. Mais... je... je te promets d'essayer... je te le promets.

— Alors, fait-moi un sourire, d'accord ? Pour une fois que tu parles un peu et que tu ne pleures pas...

La jeune femme hocha la tête et la releva. L'effort fut difficile, et incertain. Mais elle y parvint, et offrit à Azur le premier sourire sincère qu'elle put dessiner sur ses lèvres, le tout premier de cette nouvelle vie qu'elle n'avait pas d'autres choix que d'accepter.

3- la Tempête

Le ciel s'assombrissait à l'horizon. Damas avait été le premier à le voir, mais le barreur avait rapidement ressenti la tension qui commençait à saisir la Callianis, aux premiers vents de travers, tandis que la houle prenait de l'ampleur. Damas pesta. Il fallait s'y attendre : on évitait de naviguer pendant la saison des pluies, justement pour le risque de ce genre de grains. Il lança ses ordres sur le pont :

— Réduisez les voiles !

Le navigateur tenait la barre sans trop de mal encore, mais il était devenu plus vigilant, un œil sur les flots, l'autre sur l'anémomètre :

— On va y avoir droit, là, même en contournant les nuages. J'en vois pas trop la fin.

— Prends dix degrés tribord. Si on peut esquiver cette masse, ce ne sera pas plus mal. A condition qu'elle ne nous suive pas.

— Puisse les dieux t'entendre, Damas.

Le *jemmaï* ne répondit pas, le regard sur la mer. Il ne croyait pas dans les dieux, lui, mais dans l'homme. Et l'homme allait être mis à l'épreuve si l'énorme masse sombre qui commençait à manger le ciel rougeoyant du crépuscule rattrapait la Callianis.

Lisa avait réussi à servir le thé sans impairs ; ou tout du moins sans autre impair que sa peur maladive, que Jawaad ne releva pas. Le navire se balançait un peu plus durement sur la houle qui avait grossi, et même Azur avait trahit assez vite un peu d'inquiétude. Elle n'aimait pas la mer,

et si elle s'était accoutumé à voyager ainsi avec son maître, dès que le temps devenait capricieux, elle perdait vite de son calme. Les *Ar'banthia* ne sont pas connus pour avoir le pied marin, et la jeune femme ne dérogeait pas à la règle. Elle commençait à avoir un peu la nausée, d'ailleurs. Mais réalisa vite que c'était la même chose pour la jeune terrienne.

Lisa n'avait pas plus voyagé en bateau de sa vie, qu'elle n'était montée sur un cheval. La houle faisait tanguer la *Callianis*, et il était très difficile de s'habituer à ce mouvement quand on n'y était pas acclimaté. Les va-et-vient du navire balloté sur les vagues commençaient à la rendre malade.

Jawaad claqua des doigts et désigna à la jeune terrienne dans un coin du bureau, une bassine métallique. Il n'était guère surpris que sa nouvelle acquisition fut sujette au mal de mer, le contraire l'eut même étonné. Et quand elle alla chercher l'ustensile, il claqua à nouveau des doigts, et montra ses pieds, où était déjà installé Azur, la tête sur sa cuisse, déglutissant un peu, nauséuse et pâle. Une fois la jeune femme à ses pieds elle aussi, Jawaad retourna aux documents qu'il rédigeait :

— Tu t'y feras.

Lisa répondit par un hoquet. Elle avait un teint déjà blafard, et la situation ne s'arrangeait pas. Jawaad attrapa le côté de sa tête d'une main, et plaqua la jeune femme contre sa jambe d'autorité :

— Inspire par le nez, respire fort. Et ne retient rien si tu dois vomir.

Il ne fallut pas bien longtemps pour qu'arrive l'inévitable. La nuit commençait à tomber, mais Jawaad eu juste le temps d'allumer la lampe au loss de son bureau, que Lisa se penchait sur la bassine prise de crampes, et vomissait brutalement. De l'autre côté du marchand, Azur, qui jusque là n'avait que quelques nausées, eu à son tour un haut-le-cœur au spectacle désolant.

Jawaad plissa les narines brièvement, mais n'en fut pas autrement perturbé. Il délaissa ses notes, et après un regard sur Azur et une caresse brève à sa joue, pour lui permettre de s'éloigner un peu, il attrapa sa tasse de thé qu'il n'avait pas fini, et la glissa sous le nez de Lisa, qui redressait piteusement la tête, l'estomac torturé :

— Boit !

La jeune femme attrapa maladroitement la tasse, qu'elle vida d'une traite. Il en restait près de la moitié. La nausée persistait et n'allait sûrement pas s'arrêter en si bon chemin. Mais le liquide suave et doux-amer eut le mérite de chasser le goût âcre et atroce de sa bouche.

— Dis-moi ce que tu sais sur le thé ?

La question était incongrue, alors que le tangage s'accroissait. Jawaad leva la tête, pensivement, un bref moment. Si Damas ne l'appelait pas sur le pont, c'est qu'il gérait parfaitement la situation, et le maître marchand retourna son regard noir sur Lisa, qui le fixait avec une tête surprise, et un peu défaite. Posant son regard sur la lampe au loup et sa lumière dorée, elle se demanda fugacement comment étaient fabriquées les ampoules à filament ici, quand, sur Terre, cela avait pris des années de perfectionnement pour Thomas Edison, leur inventeur. Comme elle n'en avait jamais vu que chez Jawaad, et uniquement pour son usage personnel, elle se doutait bien que cela restait des raretés. Elle déglutit, quelque peu pitoyable, et répéta tout ce qu'Azur lui avait expliqué et raconté sur le thé et son art. Elle n'omit rien, elle avait absolument tout retenu, même si elle avait du mal à être claire dans ses propos, nauséuse au possible. Son explication fut interrompue par un autre haut-le-cœur qui s'acheva dans la bassine, et quand elle se redressa encore, Jawaad lui tendait un verre d'eau. Il gardait Azur à l'œil, qui n'en menait pas bien large non plus. Mais cette dernière avait compris le but de son maître : distraire la jeune terrienne de son malaise en la forçant à se focaliser sur autre chose. Elle ne cacha pas cependant sa surprise ; elle pensait qu'elle aurait sans doute retenu l'essentiel de la préparation du thé, mais pas l'entièreté de son discours sur son art, et sur les différentes manières de le réussir. La jeune terrienne avait apparemment tout mémorisé du premier coup, au mot près.

— Alors, c'est toi qui préparera mon thé demain. Ce faisant, Jawaad fit un signe pour qu'Azur revienne vers lui, l'accueillant en attrapant doucement son menton : Va chercher des bananes dans la réserve. Le grain va durer un peu.

Azur hocha la tête et se releva, un peu hésitante sur ses pieds, même si le ballotement était encore modéré. Si elle était elle-même un peu malade, elle avait bien plus l'habitude de circuler sur un navire tanguant, que Lisa, qui n'aurait pas été bien loin dans son état.

Les bananes n'étaient pas tout à fait un luxe du côté d'Armanth. On en cultivait dans les plaines côtières, et elles participaient à la base alimentaire des villages de bord de mer de *l'Athémaïs*. Et en effet, c'était une des rares choses efficace pour non pas contrer le mal de mer,

mais éviter de devoir vomir sa bile l'estomac vide. Azur en avait fréquemment besoin, et celles à bord lui étaient quasi exclusivement destinées, même si tout le monde appréciait d'en déguster.

Sur le pont humide et glissant, les marins s'activaient vigoureusement. Ici, tout le monde allait pieds nus, ou presque. Les meilleures chaussures du monde n'auraient pas adhéré sur le bois détrempé. Il fallait ramener les voiles, et faire virer le navire pour contourner la tempête. La jeune femme en voyait parfaitement la masse noire découpée sur l'horizon couleur de feu, et déglutit nerveusement. Ca ne la rassurait pas du tout. Mais autour d'elle, les hommes ne semblaient pas s'en affoler. Ils étaient juste très occupés, et savaient tous quoi faire. Il n'y avait à leur avis aucunes raisons de s'inquiéter pour un grain à venir qui pouvait être esquivé en grande partie ; et la plupart avaient déjà connu bien pire.

Elle était presque arrivée aux cuisines, donnant sur les réserves sous le pont avant, quand elle entendit la vigie hurler :

— Voiles à l'horizon ! On dirait un galion d'Imareth !

Azur se glaça, et fila en courant dans les réserves. Comme pour elle, il y eu un moment bref de silence parmi les hommes sur le pont. Un galion d'Imareth dans les parages signifiait un pirate. S'ils avaient de la chance, il avait un butin ou des marchandises à écouler, et se désintéresserait de la Callianis. S'ils n'en avaient pas, le navire se cherchait une proie. Et venait de la trouver.

Damas pesta depuis la passerelle, près du gouvernail. La Callianis était bien armée, certes, et les hommes de bord n'étaient pas plus des bleus que des tendres. Mais le navire était relativement petit. Il n'affichait de loin pas la puissance de feu d'un navire de guerre, et en cas d'abordage, il serait dépassé en nombre. Le *jemmaï* leva la voix pour alpagner le mousse non loin :

— Va chercher Jawaad !

Puis il revint au pilote :

— Tiens la barre ; on va remettre de la voile, ça va secouer, il faut être sûr qu'il ne chasse pas, et pour ça, on va prendre du champ.

— A tes ordres. C'est toi le premier maître, Damas. Mais on va vite savoir si cette coque est aussi solide qu'elle est rapide.

— Je sais. C'est le moment de prier tes dieux, Clessar.

Damas planta là le barreur, et descendant sur le pont, criait et ordonnait la manœuvre. Les marins s'agitaient dans un chaos seulement apparent, ils connaissent tous leur affaire ; personne ne discutait les consignes. Ce n'était pas forcément prudent de déferler les voiles à nouveau avec une tempête à l'horizon, des vents de travers et une houle grandissante. Mais devant le risque d'un abordage, tous savaient que la plus sage décision possible était de semer le navire qui semblait vouloir intercepter leur route. Jusqu'à tout du moins que le grain ne leur arrive dessus.

Le mousse tapa violemment à la porte de la cabine du capitaine, pour se retrouver nez à nez avec Jawaad, le toisant d'un regard noir et froid comme une nuit insondable. Le jeune homme à peine sorti de l'adolescence, et qui faisait bien une tête de moins, déglutit un grand coup. Il dut faire un effort pour ne pas balbutier sur le coup devant le taciturne maître marchand, qui semblait l'observer comme on fixe une mouche dérangeante sur une table immaculée.

— Heu, capitaine, Damas vous demande sur le pont, on est...

— Je sais. Jawaad poussa d'un geste qui ne se discutait pas le jeune homme, et se dirigea sur le pont droit vers son second, qui aidait à la manœuvre dans l'agitation générale. Il y avait pratiquement tout l'équipage en branle-bas, et le maître-marchand, même en s'approchant, dut lever le ton, ce qu'il n'aimait guère devoir faire.

— Raconte !

Damas se tourna vers son ami, le temps de le rejoindre au milieu des marins qui allaient et venaient dans tous les sens. Le bateau commençait à chahuter nettement plus, en prenant de la vitesse, et le tangage s'accroissait :

— La vigie a confirmé : un galion, aux voiles de l'Imareth, à l'horizon. Il semble croiser notre cap. Alors soit on a de la chance, soit on en a pas.

— Mettons que nous n'en avons pas. Fait ouvrir l'arsenal, et déployer les focs. Branle-bas de combat. Nous allons le semer.

Damas acquiesça sans discuter, il avait vu le sourire assuré de son ami, et c'était le moment d'avoir confiance en lui. Il se tourna et hurla d'une voix surprenante de vigueur :

— Vous avez entendu le capitaine ?! Au taff, hissez-moi les focs, et bordez-moi tout ça ! Branle-bas de combat !

Le *jemmaï* se dirigeait déjà vers le pont inférieur pour aller ouvrir l'armurerie, mais beuglait encore parmi l'équipage :

— Et éclairez-nous !

Jawaad le regarda s'éloigner. Derrière lui, le mousse était toujours debout, l'air figé et un peu perdu, et tandis que Jawaad montait à la barre, il le fixa un bref instant, et l'interpella d'une voix sèche :

— Rejoins ton poste. Ce soir est l'heure des hommes.

Azur avait entendu les cris et les premiers ordres, en revenant empressée vers la cabine de son maître. Et immédiatement, un nœud était venu se serrer à son ventre, ce qui n'arrangeait pas du tout son mal de mer. A peine entrée dans la cabine, elle sentit que la *Callianis* commençait à tanguer de plus belle. Et ça n'allait pas s'améliorer.

Ca n'était d'ailleurs pas non plus du goût de Lisa. Elle était prostrée dans un coin de l'amoncellement de tapis, couvertures et coussins qui servaient de couche aux deux esclaves, au pied du lit du maître-marchand. Et penchée au dessus de la bassine, qu'elle avait vidée comme elle avait pu par les lucarnes de la cabine, elle tentait dans des haut-le-cœur pitoyables de vomir alors qu'elle avait l'estomac vide. Azur songea que la nuit serait longue. Mais que le mal de mer ne serait désormais plus la chose la plus à craindre pour les heures à venir.

La *psyké* se pencha sur la terrienne, passant son bras autour des épaules de la frêle jeune femme, et lui tendit une des bananes :

— Ne la mange pas de suite, mais tu ne dois pas rester l'estomac vide. Essaie aussi de boire, boire tout ce que tu peux.

La jeune rousse tourna vers Azur une tête défaite, et livide, aux traits tirés :

— Je ne savais pas.... qu'on pouvait être... aussi... malade.

La remarque fit rire Azur, qui elle-même devait lutter contre les nausées. Elle attrapa la cruche d'eau non loin, pour la porter elle-même aux lèvres de Lisa :

— Boit. Oui, on dit souvent que quand on commence à être malade, on craint d'en mourir... et au bout d'un moment, à force d'être malade, on craint de ne pas mourir.

La jeune femme se laissa faire et avala quelques gorgées d'eau, avant de reprendre son souffle. Dehors, les cris et l'agitation s'amplifiait encore. Elle essuya comme elle pouvait l'eau qui dégoulinait de son menton :

— J'ai déjà... tellement souhaité la mort depuis que... je suis sur votre monde. Ca... ça ne me troublerait pas beaucoup... de la souhaiter encore.

Azur tira un sourire, après avoir bu elle-même à la cruche.... et retenu plusieurs nausées, qui devenaient de plus en plus fortes. Elle aurait elle-aussi besoin d'une bassine dans pas longtemps. Elle attrapa la chétive terrienne, pour la serrer, dos contre son buste, sans trop appuyer :

— Je ne vais pas te dire ne dit pas ça. Je vais plutôt te dire trois choses. La première, c'est qu'à ta place, tout le monde aurait souhaité mourir, et cela est même arrivé. La seconde, c'est que tu vis, malgré tout, ce qui signifie que tu es bien plus forte que ça. Et tu veux vivre parce que ta sœur partage ton sort, et que tu veux vivre pour elle. La troisième, c'est que presque tout le monde guérit du mal de mer, et que d'ici demain, ça ira beaucoup mieux.

Lisa hocha la tête en déglutissant. Son estomac chavirait à nouveau, et elle n'eut pas le temps de poser la question qu'elle avait en tête, se penchant pour vomir à nouveau, ce qui fut de trop pour Azur, qui la lâcha brutalement pour courir chercher une autre bassine, et rejoindre sa consœur dans leur rude et solitaire moment.

— Mais je crois que ça va être dur ! commenta la *psyké*, toussant et crachant, en retournant piteusement vers la jeune femme.

Et il se passa, en cet instant d'épreuve difficile, alors que la Callianis était secouée par les flots et filait à vive allure dans les embruns, entre les voix et les cris, et les grincements du bois, quelque chose qui toucha Azur au cœur.

Lisa, contre toute attente, et devant la tête dépitée d'Azur, alors qu'elle-même était affreusement malade, se mit à rire. Un rire nerveux, ça oui, et épuisé. Mais un rire franc et sincère. Quand elle riait, on avait l'impression d'entendre le son du cristal, la même beauté musicale que quand elle avait fredonné, la veille.

Azur éclata de rire avec elle. Mais d'émotion, et de soulagement, elle en aurait presque pleuré.

Deux heures avaient passées. Jawaad se tenait sur le pont arrière, longue-vue passée à la ceinture, et aux embruns s'était mêlée la pluie, d'abord fine, mais maintenant battante. La seule lumière sur l'océan était celle, nébuleuse et fugace, d'*Ortensia*, qui éclairait à peine le ciel nocturne totalement bouché. L'immense masse nuageuse de la tempête dévorait la grande lune de Loss, qui disparaissait un peu plus à chaque minute. Le seul autre éclairage était celui des lampes du bord, indispensables pour avoir une chance pour les hommes de manœuvrer. Avec pour corolaire que leur poursuivant ne pouvait les manquer dans la nuit.

Mais l'autre corolaire était que le navire de *Imareth* avait besoin de lumière lui aussi. Le petit point brillant et fugace qui disparaissait par moment derrière les vagues se rapprochait, et suivait une trajectoire d'interception. Jawaad n'avait plus aucun doute sur les intentions de leur poursuivant. Il chassait sa proie.

Damas qui se tenait à ses côtés, et prenait le relais avec Clessar, le navigateur, pour tenir la barre, commenta, après un énième coup de bras pour dégager l'eau qui coulait de ses cheveux filasse sur son visage détrempe :

— On ne peut pas leur retirer ça, ils sont culottés ! Ils nous foncent droit dessus, et le vent est pour eux, mais à leur place, de nuit et avec un risque de gros grain, j'aurais fais profil bas.

Jawaad commenta la voix maussade et lourde :

— Ils ne savent pas ce qu'ils chassent. Ils ont vu un petit navire à plusieurs mâts et voilures carrées aux couleurs d'Armanth. Eux doivent aligner cinquante, ou soixante canons, et près du double de notre équipage. Leur capitaine est confiant, et les apparences lui donnent raison. De loin, nous sommes une petite proie idéale et faiblement armée, et il est sûr que nous voulons esquiver la tempête, pourquoi alors craindrait-il quelque chose ?

— Mais à ce cap, on ne pourra jamais les distancer. Je leur donne... disons une demi-douzaine d'heures, peut-être à peine plus, pour nous aborder.

Jawaad fixa Damas, et acquiesça, avec un léger sourire au coin des lèvres, son regard noir se posant avec intensité sur son ami :

— Et si nous changions un peu les règles du jeu ?

Damas comprit de suite. Et lâcha la barre, sifflant pour être relayé.

— On ne pourra pas les lâcher, mais emmenons-les en pleine colère, voir s'ils tiennent le grain comme la Callianis.

— Et puisqu'ils veulent en découdre, offrons-leur notre flanc... Jawaad esquissa encore un autre sourire satisfait et pensif. Damas avait anticipé l'idée, et compris le but de la manœuvre, sans même que le maître-marchand n'ait besoin de lui en donner le détail.

Damas hurla les ordres, et l'instant d'après, la Callianis virait de bord pour foncer apparemment au cœur de la tempête. Le navire racé se battait pratiquement à contrevent, mais remontait sur les nuages devenus presque invisibles tant l'encre de la nuit s'épaississait. Au loin, le vaisseau de *l'Imareth* devait lui aussi corriger sa trajectoire, décidé à ne pas lâcher sa proie.

Le temps de vérifier la manœuvre de leur poursuivant, à la jumelle, durant de longues minutes, tandis que la Callianis commençait à rouler sur les vagues de plus en plus fortes, et Jawaad eut l'information qui lui manquait. Le capitaine qui le traquait était désormais sûr de rattraper en moins d'une heure sa petite proie qui comme tout navire marchand ne pourrait pas résister à la puissance d'un galion armé jusqu'aux dents. Il l'aborderait bien avant la tempête, et était sans doute persuadé que le changement de cap de la Callianis était une erreur d'un capitaine maladroit, ou paniqué.

La ruse était presque grossière, mais fit sourire Jawaad. Il n'y avait souvent pas besoin de plus, pour tromper un homme peu cultivé, ou trop sûr de lui.

Sur le pont, tout le monde avait compris. Les marins fourbissaient déjà les pistolets-impulseurs, les canonniers étaient déjà à leur poste, et la silhouette du vaisseau pirate, visible à peine seulement à ses lumières, grandissait à toute vitesse. Son capitaine tentait de s'assurer de prendre la Callianis par le flanc, mais s'il voulait manœuvrer sans se faire distancer complètement, il était forcé de garder son cap. Jawaad descendit à son tour sur le pont, rejoignant Damas :

— Ancres dérivantes. Lancez les moteurs à lévitation !

Le *jemmaï* eut un temps d'arrêt, surpris, alors qu'il relayait les ordres de son patron :

— Quoi ?!

— Tu m'a bien entendu : que les moteurs soient prêts.

Même les hommes furent surpris quand Damas relayait l'ordre. Mais on ne discutait pas avec le capitaine, encore moins avec Jawaad. Il y eut un flottement, malgré tout, surtout auprès des mécaniciens connaissant bien la technologie de lévitation. On ne l'employait jamais sur mer, et pour cause. Les moteurs à loss poussaient le navire en créant une répulsion l'arrachant à la gravité terrestre, mais cela signifiait que le navire devenait alors aussi léger qu'un fétu de paille, soumis aux mouvements des vagues et aux bourrasques du vent de mer. A part -et beaucoup considéraient cela du domaine de la légende, après tout, qui pouvait prétendre en avoir vu ? - les béhémoths *Apostats*, rien de construit de main d'homme ne pouvait supporter de telles contraintes, sans se disloquer en une poignée de minutes.

Mais Jawaad avait une idée en tête, et sauf peut-être pour les plus novices membres de son bord, car même la Callianis avait deux ou trois mousses inexpérimentés, et qui n'avaient jamais servi sous les ordres du maître-marchand, tous les marins restaient confiants. Dubitatifs, certes, mais ils n'auraient pas remis en doute les choix tactiques de leur capitaine.

Il n'y avait que Damas à se demander ce que Jawaad pouvait mijoter. Il le saurait bien assez tôt, mais le *jemmaï* n'aimait guère ne pas deviner par avance ce que pouvait préparer son ami.

En moins de quinze minutes, tout le monde était sur le pied de guerre, et les ancres dérivantes lâchés freinaient encore la Callianis, qui semblait pourtant vouloir fondre sur la

tempête. Mais à la barre, Jawaad fixait la nuit à la longue-vue, et donnait des directives précises et sèches au navigateur. Il gardait un cap qui allait couper la route d'interception du navire pirate, mais visait surtout à prendre la tempête sur sa frange. Si son plan fonctionnait, il suffirait de décrocher dès la fin de l'assaut, l'ennemi neutralisé, et virer complètement au vent, pour esquiver le monstre. Si son plan échouait... hé bien, il n'avait plus qu'à espérer que la Callianis soit à la hauteur de ses attentes.

Il se pencha par dessus la rambarde du pont arrière :

— Extinction des feux !

En un instant, la Callianis fut pratiquement plongée dans le noir. L'heure de vérité approchait.

Azur et Lisa s'étaient endormies l'une contre l'autre, emmitouflées dans les couvertures chaudes de leur couche commune. La jeune terrienne avait encore vomé tout ce qu'elle pouvait, tandis que la houle grossissait, et Azur elle-même était terriblement malade. Et les bananes qu'elles s'étaient efforcées de manger n'étaient pas restées bien longtemps dans leur estomac. C'est à bout de force qu'elle s'était blotties dans les bras l'une de l'autre, Azur ayant renoncé à tenir le rôle qu'elle s'improvisait de grande sœur de substitution. Le bateau tanguait, et roulait maintenant sur les vagues, tandis que la tempête approchait, et les deux jeunes femmes se réveillaient régulièrement sous les secousses. Mais l'épuisement se chargeait de les terrasser à nouveau rapidement.

Azur se réveilla à peine quand Jawaad passa baisser la flamme de la lampe de sa cabine. Il posa sur elle un regard sombre et dur, et ressortit aussitôt. Elle avait eu le temps de lire sur ses traits ce qu'il n'avait pas eu besoin d'exprimer : que les événements allaient se précipiter. Le sommeil s'effaça brusquement, mais elle serra un peu plus contre elle sa jeune consœur, dans un

réflexe pour se rasséréner. Deux fois dans sa vie, elle avait été témoin d'un abordage, et avait même été blessée légèrement, la seconde fois. A chaque fois, elle avait surtout souvenir de sa terreur, et du chaos. Puis des gémissements des blessés, de l'odeur d'ozone laissée dans l'air par les impulseurs, mêlée à celle douceâtre du sang. Le mal de mer s'estompa, pour laisser place à une autre nausée, sa poitrine comprimée par l'angoisse. Finalement, elle envia un peu Lisa, qui dormait toujours, terrassée de fatigue. Et elle veilla à ce que cela dure, appréhendant la bataille à venir, et la terreur qui s'abattraient alors sur la terrienne.

Damas, appuyé au bastingage, le visage grave et concentré, fixait la mer démontée, fouettée par la pluie, qui avait pris une teinte d'un bleu pratiquement aussi noir que l'encre. La masse du navire pirate était parfaitement visible, à moins d'une demi-lieue, et à la lunette, il aurait pu voir s'activer son équipage qui devait se préparer au premier assaut.

Autour de lui, tous les hommes étaient prêts. La plupart armés de fusils et pistolets impulseurs, ils attendaient, dans une tension palpable. Ils étaient groupés par deux, ou trois, à la manœuvre des canons braqué sur leur cible qui grandissait à chaque minute. Autant que possible, l'un des servants gardait près de lui une haute plaque de blindage épais de la même facture que les couches de lins collés des *linotorvis* des gardes *Ordinatorii*. A courte portée, ces boucliers arrêtaient avec une efficacité certaine les balles des fusils.

Sur le pont arrière, Jawaad se tenait à coté du navigateur à la barre. Clessar n'en était pas à sa première manœuvre pour un abordage, et il servait depuis des années sous le commandement du maitre-marchand. Il tenait le gouvernail, et par là même la stabilité et le cap de la Callianis de main de maitre, et n'en était pas peu fier. Mais à cette heure-ci, il aurait cependant largement souhaité être ailleurs. Et se gardait bien de pester contre le calme nonchalant, presque lymphatique, qu'affichait son capitaine. Jawaad observait la mer lui aussi, se tenant d'une poigne solide au bastingage, mais semblait s'intéresser à la scène comme s'il s'était agit d'un spectacle qui ne l'aurait guère concerné, alors même que d'ici quelques minute, chaque vie sur ce navire serait mis en jeu.

Seule entorse à son détachement apparent et agaçant, il tenait dans sa main libre une paire de *sangtis* en titane, des armes défensives apparentées aux *saiï*, inventées par les artistes martiaux *Jemmaï*. Et impassiblement, fouetté par la pluie et les embruns, il fixait le navire de *l'Imareth* que les

lumières de son pont éclairaient assez pour en distinguer les nombreuses silhouettes de son équipage, prêt au combat.

La vigie hurla depuis son poste :

— Rooostre! Ils ont un rostre !

Damas tourna immédiatement la tête vers Jawaad, les deux hommes se fixant un instant, avant que le maître-marchand ne fasse un léger signe de tête assuré.

Le *jemmaï* comprit de suite, et hurla, son ordre relayé jusqu'aux salles des machines :

— Moteurs à lévitation, prêts à la pleine puissance !

Sur le navire ballotés par les flots et fouetté par la pluie que le vent rendait cinglante, tout le monde ne comprit pas de suite. Il y eu même des marins pour s'exclamer que c'était de la folie, que la mer et les Dieux allaient les dévorer sur place, si ce n'était le navire pirate qui s'en chargerait. Mais les plus cultivés, ou les plus expérimentés venaient de saisir le plan de leur capitaine, immédiatement après Damas.

Et pour une surprise, ce serait une surprise, qui les ragailardit d'un coup.

Azur ne pouvait plus dormir. Les cris et les appels sur le pont lui fournissaient un aperçu inquiétant et clair de la situation, ben qu'elle n'aurait su dire précisément ce qui se passait. Mais de toute manière, l'angoisse lui nouait les entrailles, et elle ne pouvait qu'attendre, serrant contre elle Lisa, qui s'était à peine réveillée, et n'avait apparemment pas pris conscience des événements, pour se rendormir aussitôt.

La *pyké* en conçut un soulagement, bien fugace, mais agréable. Au moins, la jeune terrienne ne partagerait pas son angoisse à l'attente qui durait depuis ce qui paraissait maintenant une éternité. Dans la pénombre, elle ne pouvait qu'écouter les ordres criés sur le pont, amplement étouffés par les grincements et les craquements de la coque de la Callianis secouée par le grain qui se faisait plus violent et plus rude, et par la pluie qui battait autour d'eux. Il ne manquait qu'entendre le grondement de la foudre, mais jusqu'ici, elle la guettait vainement, signe que son maître avait sans doute pu éviter la tempête.

Soudain, elle entendit d'autres cris, sans être sur de reconnaître la voix de Damas, noyés parmi les ordres des hommes du bord, et l'instant d'après, le vrombissement sourd des moteurs à loss, qui couvrit en un instant pratiquement tous les autres sons de la Callianis. Elle resta interdite.

Jamais on ne lançait la lévitation en pleine mer !

La seconde suivante, elle fut sûr d'entendre des détonations, ces grondements assourdis du tonnerre au loin, mais en saccade. Elle reconnut presque sans le réaliser le son d'une bordée de canons-impulseurs. Et le temps de comprendre, elle entendit les premiers sifflements déchirant l'air, sentit toute la Callianis trembler comme si elle eut été vivante, s'attendit au pire, appréhendant le bruit atroce des impacts sur le pont et la coque. Réalisa juste l'instant suivant, presque avec étonnement, qu'il n'y avait sans doute pas eu de coup au but.

La bataille commençait. Mais elle n'eut pas le temps d'en avoir peur.

Le navire sembla soulevé brutalement, comme si on l'arrachait des eaux. La gravité écrasa brutalement Azur contre le plancher, lui arrachant un cri strident. Lisa se réveilla brusquement en criant de surprise et de peur, comprimé au sol par le corps d'Azur qui la fixa, paniquée et complètement déboussolée, avant de l'attraper à nouveau dans ses bras. Le navire penchait de plus en plus, et tout ce qui n'était pas arrimé ou rangé dans le bureau commençait à tomber et dégringolait bruyamment l'inclinaison brutale de la coque. Azur se plaqua sur le plancher sans lâcher Lisa qui hurlait de peur, maintenant, sans rien comprendre de ce qui se passait :

— Accroche-toi !

Elle baissa la tête, tandis qu'elle évitait de peu la carafe qui filait vers elle avec les autres projectiles improvisés par le brutal mouvement imprimé à tout le vaisseau, protégeant sa jeune consœur de son corps.

La Callianis était en train de s'élever dans les airs et se mettait à léviter !

4- L'affrontement

— Bordée !

Le quartier-maitre qui venait de hurler eut le bon réflexe, se plaquant à l'abri du bastingage la seconde d'après son cri, comme pratiquement tous les hommes autour des canons-impulseurs. Sur le pont, figés de stupeur, ne restaient debout que les plus novices de l'équipage.

À la suite des éclairs bleus venus du navire-pirate, les sifflements stridents des boulets vinrent comme autant de hurlements pour semer la destruction sur la Callianis. Mais il n'en fut rien. Les canonniers avaient manqué leur coup : les impacts ne pulvérisèrent que quelques structures supérieures du gaillard d'avant, secouant la mâture sans réels dommages.

Damas releva la tête de son couvert, avant de se redresser. Le galion chargeait toutes voiles sur eux pour tenter un éperonnage ; si cet équipage était bon, il ne faudrait qu'un peu moins d'une minute pour que ses canons avant lancent la bordée suivante. Mais le navire-pirate se refusait clairement à laisser échapper sa proie par ce temps mauvais et incertain. Il comptait sur son rostre, pour s'en assurer.

C'était son erreur.

Jawaad, debout sur le château arrière, n'avait pas daigné s'abriter de la bordée. Il fit un signe de tête vers Damas pour confirmer son ordre. Celui-ci hurla alors :

— Lévation !

Le grondement sourd des machines brutalement sollicitées couvrit immédiatement tout autre son dans un bruit presque animal, qui aurait pu évoquer quelque chant bestial et primitif. Et la Callianis s'arracha brutalement aux flots agités, la lévitation pressant sur les eaux fougueuses qui se dérobaient sous la force de répulsion, pour l'élever vers le ciel, prenant une gîte qui jeta sa proue vers les cieux dans un tumulte effrayant. Même les mécaniciens furent surpris de l'inclinaison du vaisseau. Ce n'était pas véritablement anticipé : les vagues et la surface incertaine et instable de l'eau contraiaient la force de répulsion. Ce n'était pas pour rien qu'en mer, jamais on ne se servait de la lévitation pour soulever un navire dans les airs.

Damas dut se rattraper de toutes ses forces pour ne pas glisser sur le bois trempé de pluie et d'embruns avec les quelques hommes qui ne s'étaient pas solidement arrimés. La pente était de pratiquement quarante degrés. Mais les canonniers tenaient bon leur poste. Il hurla pour les machinistes :

— Poussée arrière, redressez, bordel !

Le maître de quart hurlait lui aussi. Les ordres fusaient d'un côté à l'autre du pont, relayés d'une voix à l'autre :

— Tenez vos postes ! Et accrochez-vous, bande de chiens !

— Prêt à la bordée !

— Tirailleurs parés au feu !

Dans le chaos, à l'instant du choc entre les deux navires, et des hurlements des hommes qui couvraient à peine la plainte mécanique des machines, et les craquements des structures durement sollicitées et secouées de toute part, le dernier ordre vint de la voix, surprenante de puissance, de Jawaad, à la seconde même où eu lieu l'impact entre les deux navires :

— Feu roulant !

L'enfer se déchaina.

Eumüs Kapistos, capitaine du galion pirate le Brise-Gueule, avait vu, et participé à plus de batailles et d'abordages qu'il n'eut su compter. C'était un vétéran et il se prétendait non sans raison maître de guerre. Et si la moitié de ses hommes étaient à peine mieux que des barbares indisciplinés et avides de fortune, qu'il considérait d'ailleurs comme corvéables et sacrificiables sans scrupule, il savait pourtant compter sur un équipage compétent et qui n'avait pas froid aux yeux.

Pourtant, à cette seconde précise, ses hommes, autant que lui-même, furent saisis d'effroi et d'incrédulité.

Eumüs avait vite compris qu'il poursuivait un modèle de navire très moderne, qu'il n'avait jamais rencontré de visu, mais seulement entendu parler par ouï-dire. La Callianis était un peu plus longue que le Brise-gueule, mais faisait aisément six mètres de moins à hauteur de pont, la

coque plus fine et étroite, sans les deux grands châteaux du galion de guerre. Pour tout dire, elle paraissait fragile et pitoyable face au colosse des mers qui filait droit sur elle, son énorme rostre prêt à harponner impitoyablement sa proie. Eumüs ne voyait là qu'un navire marchand, peut-être rapide, mais en mauvaise posture et mal commandé. Une cible alléchante qui avait commis une erreur de manœuvre, en lui faisant gagner une demi-journée pour l'intercepter.

À la seconde où sa proie quitta les flots pour s'élever de plus de huit mètres au-dessus des vagues furieuses, il réalisa qu'il avait été totalement berné.

Soulevée par ses moteurs à lévitation, la Callianis prit l'impact du nez du Brise-Gueule de plein fouet. Mais elle était déjà trop haut sur les flots ; le rostre qui aurait dû l'éperonner, et la mettre à sa merci glissa sous la coque du clipper sans aucun dommage.

L'impact broya bois et armatures, dans un craquement titanesque, secouant les deux équipages, dans des hurlements de surprise et de peur qui ne rajoutaient qu'à la clameur brutale du choc.

La Callianis, allégée par l'effet de gravité des ses moteurs pivota dans l'air, avec pour axe la proue du galion qui la poussait violemment. Elle se précipita vers son adversaire coque contre coque, pour un second choc violent. Mais elle surplombait le Brise-Gueule de plus d'un mètre, quand Jawaad hurla l'ordre de faire feu.

La canonnade s'abattit en un feu roulant sur le galion, à hauteur de ses mâts, et à bout portant.

Hébété par le choc et aveuglé par les éclairs bleutés des canons-impulseurs, l'équipage pirate subit la bordée avant même de pouvoir s'abriter.

Ce fut un massacre.

Damas avait failli passer par-dessus bord et finir écrasé entre les deux coques quand elles vinrent se heurter violemment. D'autres n'eurent pas eu sa chance, et finirent broyés entre les deux navires.

La seconde d'après, le feu roulant de la Callianis dévastait le pont du Brise-Gueule, dans des berges explosives de bois, de métal, et de corps déchiquetés. Le voilier de Jawaad n'avait que

douze canons à chaque bord, mais la manœuvre les avait mis à parfaite portée de ravager le galion adverse. Son grand mât fut d'être littéralement tranché d'un coup et s'effondra sur lui-même, augmentant encore le chaos et la destruction de la canonnade.

Si Damas avait été occupé à autre chose que tenter de sauver sa peau, continuant malgré tout à hurler des ordres à ses hommes, il aurait pu songer que la partie était d'ores et déjà gagnée. Mais il n'en était rien, encore. Allégée par ses moteurs à lévitation, la Callianis tangua dangereusement sous le feu de ses propres canons-impulseurs, avec de sinistres craquements, s'arrachant dans un sursaut brutal au contact de la coque du Brise-Gueule. Elle ne pourrait tenir longtemps ainsi avant de se disloquer.

Jawaad, sur le pont arrière, en était parfaitement conscient. Il cria ses consignes dans le tumulte, alors que les canonnières se préparaient tant bien que mal à une seconde bordée :

— Arrêt des moteurs ! Feu à volonté sur son flanc !

Il n'eut pas le temps de poursuivre ses ordres. Comme tous les hommes du pont, il assista stupéfait à la chute du grand mât du navire adverse, qui entraînait avec lui une partie de la mâture de la Callianis. Enchevêtrés par les vergues et leurs cordages, les deux navires se retrouvaient de facto étroitement liés l'un à l'autre.

Damas devança son patron pour le coup, hurlant en courant lui-même au-devant des débris et des énormes pièces de bois qui entraînaient les voiles de la Callianis en ravageant le gréement :

— Aux haches ! Sortez-nous de ce sac de nœuds ! Il faut absolument nous dégager de là !

Le *jemmaï* attaquait déjà les premiers câbles lui-même, environné des sifflements stridents des éclats projetés par les tirs sporadiques venus du Brise-Gueule. Il entendit alors, au milieu des détonations, des chocs et des hurlements, un cri lâché simultanément par nombre de gorges :

— A l'abordage !

Dans la cabine de Jawaad, sous le pont arrière, Azur vivait l'impression qu'elle aurait pu connaître enfermée dans une boîte qu'un géant facétieux aurait secouée vivement pour en faire bringuebaler le contenu. Les trois chocs consécutifs avaient transformé le bureau en un

capharnaüm menaçant où chaque meuble et objet était changé en autant de projectiles redoutables.

La *psyké* avait eu le réflexe d'entraîner Lisa sous le bureau, l'un des mobiliers arrimés de la pièce. Mais elle n'était parvenue qu'à s'abriter qu'elle-même. Au second choc, puis dans les énormes tangages qui avait suivi le feu roulant de la Callianis, la jeune terrienne hurlant de peur lui avait échappé, pour être emportée violemment jusqu'à la porte de la cabine.

Azur serra les dents au bruit mat et sourd du corps de sa consœur cognant violemment contre le bois. Elle voulut sortir de son abri, pour courir l'aider et la ramener en sécurité. Mais il était impossible de tenir debout alors que le navire semblait vouloir encore se renverser et chavirer, entraînant un autre mouvement de chute à tous les objets roulant dans la pièce. Lisa tentait quand à elle de s'agripper au plancher, ses ongles crissant sur le bois, et attraper quelque chose qui puisse servir de prise, alors que tout le navire gisait terriblement.

Azur hurla d'effroi quand la porte de la cabine céda. Lisa fut immédiatement engloutie. Sans avoir le temps d'agripper quoi que ce soit, elle roulait douloureusement sur le pont, sous la pluie battante, et au milieu des débris tombant de toute part.

Azur eut le réflexe de se redresser pour se lancer à sa suite et la rattraper. Elle n'en eut pas le temps. Une carafe de cristal épais, devenu projectile fou, la heurta sur le côté de la tête. Il n'y eut plus pour la *psyké* qu'un linceul noir, tandis qu'elle s'effondrait inconsciente, roulant dans la cabine jusqu'à en heurter le mur.

Le capitaine du Brise-gueule regarda avec effarement son grand-mât pratiquement sectionné au premier feu de son adversaire s'effondrer comme un géant défait, en entraînant dans sa chute une partie du gréement de la Callianis. Sur son pont gisaient près du tiers de ses hommes fauchés par la canonnade ; la plupart mortellement blessés agonisaient en hurlant et implorant.

La décision fut rapide. Les dommages qu'il venait de subir étaient terribles, et il n'était pas question de se replier la queue entre les pattes. Il hurla l'ordre :

— A l'abordage !

Celui-ci fut repris par des dizaines de voix, et dans la clameur de l'assaut, les grappins et les cordes fusaient sur la Callianis, qui retombait lourdement à cet instant sur les eaux. Si Eumüs

avait perdu le tiers de ses hommes, il savait qu'il en avait encore assez pour surpasser l'équipage de ce satané navire qui venait de l'humilier et le rosser.

Et ses hommes le savaient, eux aussi : jetant de leur mieux des planches d'un bord à l'autre, pistolets et sabres en main, près de cinquante pirates fondèrent sur le pont du skipper dans un déluge de feu, assoiffés de sang et de revanches.

Lisa dégringola sur le pont, roulant telle une balle mal lancée, jusqu'à percuter un des cabestans, se retrouvant au milieu des fumées, des explosions et des débris qui sifflaient dans l'air comme autant de projectiles mortels. Sonnée, elle tenta de relever la tête, voyant passer à une coudée au-dessus d'elle une tête de hache. Celle-ci vint trancher net un cordage dans un bruit sec qui aurait presque pu lui évoquer la rupture d'une corde de guitare.

À un pas, le marin qui tenait la hache s'activait frénétiquement, couvert par un de ses collègues qui pointait pistolet et large coutelas vers les premiers pirates grimpants sur le pont. Dans la cohue, Lisa se fit bousculer ; mais le marin avait d'autres chats à fouetter que de se soucier de ce que faisait là l'esclave de son capitaine et repartait déjà vers la mêlée. Lisa rampa sur le bois glissant de pluie pour trouver un abri sous le cabestan. Secouée par des hoquets de terreur, les yeux exorbités par le chaos qui se déroulait devant elle, incapable de réunir le courage qui lui aurait permis de courir vers la cabine pour s'y cacher, elle vit descendre du gaillard d'arrière Jawaad, qui tenait dans une main sa paire de *sangtis*, et de l'autre une solide hachette. Il venait prêter main-forte à ses hommes tentant de libérer la Callianis de l'étreinte de ses mâts mêlés à ceux du Brise-gueule.

De sa cachette, Lisa ne voyait plus que des jambes, courant en tout sens, au milieu des éclats de bois, des toiles déchirées, des volutes épaisses de fumée et de suie. Trempée par les embruns, elle était plongée au cœur de la bataille, avec tout ce que ce mot pouvait avoir d'horreur pour qui n'en avait jamais vu l'irréelle démente. L'essence de la guerre dans tout ce qu'elle réunissait de plus terrifiant et hors-norme. Elle entendait les hurlements de rage et de douleur, elle apercevait le sang emporté avec les embruns. Pendant un bref instant, son esprit vacilla vers les ténèbres où il semblait vouloir douillettement se noyer. Mais l'adrénaline et l'instinct de survie lui refusèrent cette possibilité. Si sa conscience chavirait, la part la plus animale de son être se battait de toutes ses forces pour la garder consciente, pour rester en vie dans ce tumulte meurtrier.

Jawaad abattit d'un coup sec sa hachette contre les attaches d'un gréement en lambeaux, qui lâcha aussitôt dans des bruits de déchirure presque organique. Mais le son ne changeait pas grand-chose au chaos environnant. Près de ceux des hommes d'équipage qui tentaient de prendre de vitesse l'abordage pour dégager la Callianis, il pouvait voir l'ensemble du pont, trempé d'un mélange d'eau salée, de pluie et de sang, où gisaient déjà à terre nombre de morts et blessés, par-dessus lesquels se battaient marins et pirates dans une mêlée infernale et meurtrière.

Au milieu d'eux, Damas, délesté de son sabre dès la première seconde de l'assaut, tourbillonnait dans une danse de mort, armé de deux poignards de jet. Il aurait été difficile de compter combien d'assaillants il venait de tuer. Chaque pirate qui l'approchait n'avait pas plus de trois secondes à vivre, tandis qu'il courrait le long du bastingage, lançant régulièrement un poignard, faisant mouche pratiquement à chaque fois, pour le remplacer si vite par un autre que l'œil humain n'aurait pas suivi le mouvement. C'était un tueur, un des plus redoutables qu'on eu pu croiser dans tout Armanth et au-delà. Même un vétéran parmi les légendaires *Sicaires* de l'Athémaïs aurait hésité au spectacle de ce chorégraphe parfait qui semait la mort autour de lui.

Et si Jawaad savait à quel point le *jemmaï* était redoutable, il n'en resta pas moins subjugué sur l'instant par l'incroyable carnage, qui épouvantait même les deux équipages en pleine lutte mortelle. Les marins de la Callianis se défendaient comme des fauves. Ce n'était pas simplement qu'ils étaient bien payés, ou qu'ils redoutaient leur taciturne capitaine. Chaque homme du bord avait été tôt ou tard testé par Jawaad, chacun d'eux avait dû prouver sa fidélité et sa confiance, et chacun d'entre eux avait pu voir, en retour, celle que leur accordait le maître-marchand. Ils ne se battaient ni pour la solde, ni pour la crainte du châtement, mais pour la vie de chacun d'entre eux, tous camarades unis par leur capitaine. Les hommes du Brise-gueule, pour la plupart pirates et tueurs sans vergogne, se battaient avec la même rage, ivres de colère, et pour prendre ce navire qui pouvait bien être leur seule échappatoire à un naufrage en pleine mer. Mais face à eux, il y avait d'autres vétérans, unis et solidaires, et non de simples hommes de marine marchande voulant sauver leur vie.

Jawaad lâcha sa hachette pour venir pousser contre une vergue fracassée, et la dégager de ses attaches. Un sifflement vif à ses oreilles, et il eut le temps de voir la moitié du visage de Clessar, son navigateur, qui soulevait la barre de bois avec lui, devenir une bouillie de sang, avant d'en être aspergé. Poussant de toute ses forces pour achever de faire chuter la vergue, il lâcha le tout et dans le même mouvement se jeta au sol au roulant, entrevoyant dans un rideau rougeâtre trois pirates prendre pied sur la Callianis depuis les gréements arrière. L'un d'entre eux venait de faire mortellement mouche.

Le premier des assaillants à poser pied sur le pont se fit charger par l'énorme masse de Sianos, un des hommes les plus solides de la Callianis. Le pirate s'envola littéralement sous l'impact pour aller s'écraser contre les escaliers du gaillard arrière. Mais Sianos n'eut pas le temps de l'achever : il était pris à partie par les deux autres pirates, et dans la mêlée, il était en mauvaise posture. Jawaad attrapa ses *sangtis*, et fonça lui prêter main-forte. Pratiquement tous les pistolets-impulseurs avaient tiré depuis le début de l'assaut, et vu le temps à en recharger un, la bataille allait désormais se régler au corps-à-corps.

Lisa s'agrippait de toutes ses forces au pied du cabestan devenu son unique et incertain refuge, les sens submergés par la panique, alors que sur le pont du navire, se livrait maintenant une mêlée mortelle. À moins de dix mètres de là, au travers du rideau de pluie, elle pouvait apercevoir Jawaad, qui venait de ferrer le sabre d'un pirate et entamait un corps-à-corps sans pitié, en prêtant assistance à Sianos qui venait de se faire taillader la jambe. Le maître-marchand maniait les *sangtis* avec un art expert, les armes jumelées assurant une défense imparable pour qui savait en user ; et il y était passé maître, retenant, parant et retournant les assauts des deux pirates face à lui, couvrant le colosse en même temps.

Terrifiée et subjuguée par la scène, Lisa aperçut le pirate assommé par la charge du colosse se redresser. Il tenait en main un second pistolet-impulseur, et chancelant, il visait Jawaad. À moins de trois mètres de lui, il ne pouvait manquer son coup. Selyenda cria en s'extirpant d'un bond de sa cachette pour foncer vers son maître. Elle ne réalisait pas ce qu'elle faisait, il n'y avait qu'une chose qui comptait : essayer de sauver Jawaad. Si on le lui avait demandé à cette seconde, elle n'aurait pas su dire pourquoi. Pas plus qu'elle ne réalisa qu'en fait, elle ne criait pas :

Elle *Chantait*.

Damas égorgeait d'un geste sec son dernier opposant quand il vit Jawaad, en mauvaise posture. À presque vingt mètres de lui, il aperçut le pirate qui mettait son patron et ami en joue. C'était une distance extrême pour lancer un poignard. S'ajoutait à la difficulté la pluie battante, la houle et le vent ; il savait que ses chances étaient minces, mais n'y réfléchit pas. Il arma son bras, quand il se passa quelque chose, que le *jemmaï* sentit bien avant qu'il puisse dire le voir.

Autour de Jawaad, dos à dos avec Sianos blessé à la cuisse, la réalité miroita soudainement : c'était comme si on avait jeté une pierre créant des vagues sur l'eau. L'air chatoyait et vibrait en déformant l'image.

Damas lança son poignard de toutes ses forces. Sa demi-seconde d'hésitation lui coûta une blessure de plus quand un pirate se jeta sur lui, et il se retrouva à nouveau pris dans la mêlée mortelle.

Le pirate sentit son arme vibrer brusquement dans sa main, mais tira, et l'éclair bleu de son pistolet-impulseur cracha la balle qui atteindrait Jawaad de plein fouet.

À cette seconde, le miroitement se métamorphosa en tempête.

Tout ce qui entourait Sianos et le maître-marchand fut brusquement repoussé avec la dévastation d'une tornade. En un clignement de paupières, une force invisible ravagea le lambris du pont comme s'il s'était agi de sable, arracha un pan du bastingage comme s'il avait été de balsa, emportant dans la bourrasque d'un réel devenu pure destruction les trois pirates, qui furent broyés par l'onde de choc, puis propulsés par-dessus bord comme des pantins désarticulés. La balle tirée sur le maître-marchand n'atteignit jamais sa cible, pas plus que le poignard lancé par Damas, transformés en ridicules fétus de paille projetés comme tout le reste dans l'arc de cercle dévastateur qui venait de naître.

Et devant la scène surréaliste, Lisa *Chantait*. Elle se dressait, en transe, bras écartés, découpée en ombre face à la brève scène de ravage qui venait de s'éteindre aussi vite qu'elle était apparue. Tout ce qui était métallique autour d'elle brillait encore d'une légère lueur bleutée et électrique, qui surlignait sa frêle silhouette.

Damas se débarrassa prestement de son adversaire, pour rester figé devant la scène. Il savait ce qu'il voyait. Il l'avait déjà vu : le *Chant de Loss*, ce rare, maudit, et terrifiant don, que son patron possédait et maîtrisait. Mais pas à cette puissance. Jamais Jawaad n'aurait pu causer autant de ravages en *Chantant*, il le savait fort bien.

L'esclave de Jawaad, la petite rousse chétive et peureuse, d'origine terrienne, celle qu'il avait pris tant d'années à chercher sans jamais rien expliquer à Damas, était une *Chanteuse de Loss*.

Jawaad n'eut pas le temps de réaliser immédiatement ce qui se passait. Il sut juste qu'il avait entendu la détonation d'un pistolet dans son dos, et qu'au même instant, une vague de force comme jamais il n'en avait expérimenté s'était déchainé autour de lui. Il comprit ce qu'il en retournait quand il posa son regard sur Lisa, debout, et hagarde, à quelques pas de lui, encore entourée de l'éclat bleu du loss vibrant avec elle à l'unisson, tandis que quelques rares derniers débris retombaient mollement ici et là, comme si la gravité avait souhaité prendre son temps.

À son cou, l'astrolabe qu'il portait en pendentif vibrait plus fort que jamais. Jawaad esquissa un sourire, incongru dans le chaos et la bataille qui faisait encore rage. Il ne s'était pas trompé ; bien au contraire. Il y avait juste un détail dont il n'aurait pu se douter d'emblée, et qui lui sautait maintenant aux yeux. Mais il n'eut pas le temps d'approfondir. D'énormes craquements secouaient le navire.

— On est dégagé, accrochez-vous !

Le cri venait de l'avant. Libérée des entraves qui la reliaient au Brise-gueule, la Callianis suivait le vent et s'arrachait au navire-pirate. Les assaillants qui tentaient encore d'aborder le clipper étaient entraînés dans le gouffre qui s'ouvrait entre les deux coques. Les grappins lâchaient prise, les cordes cédaient et les planches se dérobaient entre les ponts, plongeant les pirates surpris à la mer.

Dans le mouvement, une pluie de débris tombait dans un déluge mortel, alors que la mêlée se poursuivait. Jawaad ne vit pas la pièce de bois de trois cents kilos qui dévalait le gréement en arrachant tout sur son passage au-dessus de sa tête.

Tandis que Lisa courait vers lui à toutes jambes, Jawaad se sentit arraché du sol par Sianos, qui l'entraîna avec lui comme il le pouvait, en équilibre sur une jambe. Tentant de sauver son patron, il glissa pour s'étaler avec lui sur le mélange d'eau et de sang dégoulinant sur le pont.

L'impact de la pièce de vergue explosa le pont en y creusant un trou béant dans des gerbes de bois et de métal, avec un fracas épouvantable. L'instant d'après, le maître-marchand, sonné, sentit couler du sang sur son torse. Étrangement, il ne ressentait ni douleur, ni plaie, mais seulement un poids sur sa poitrine. Ouvrant les yeux, il vit une masse de cheveux roux feu épars, et le corps inerte de Lisa, affalé sur lui. Une écharde de bois de la taille d'un poignard était figée en travers de son épaule gauche, la traversant de part en part sous la clavicule.

— Esclave stupide !

Jawaad repoussa brusquement Lisa qui, inconsciente roula sur le pont trempé, tandis qu'il se redressait pour regarder l'état de son navire. Sianos était sonné lui aussi, au sol, et le maitre-marchand n'eut qu'un instant pour fixer la désolation qui l'entourait. Une autre bordée de canons tirés par l'équipage de la Callianis, lâcha dans d'aveuglants éclairs bleus sa mortelle dévastation. Le Brise-Gueule tenait bon ; il aurait fallu une tout autre puissance de feu pour abattre le puissant navire de guerre. Mais sans son grand-mât, il n'était plus une menace, si la Callianis parvenait cependant à prendre du champ.

À quelques pas du maitre-marchand, dans la mêlée, Damas avait repris le combat, après avoir été figé par la scène irréelle à laquelle il venait d'assister. D'autres l'avaient vu aussi, pareillement subjugués. Pour certains, leur effarement leur avait couté la vie. Il y avait encore près d'une vingtaine d'assaillants aux prises avec l'équipage, et ils n'avaient pas encore réalisé que, la Callianis désolidarisée du Brise-gueule, ils étaient désormais livrés à eux-mêmes.

Jawaad jeta un regard sombre vers son esclave blessée ; il ne pouvait rien faire pour elle, et il devait commencer par sauver son navire et son équipage. Il dégagea d'un geste les mèches de sa crinière noire trempée de pluie et d'embruns, l'eau évacuant de son visage en coulées rouges le sang et la chair de ce qui avait été la boîte crânienne de Clessar. Il enjamba Lisa, prostrée au sol, pour se joindre à la mêlée, en hurlant :

— Pas de survivants !

Sonia posa un pied sur le pont. Dès la mise en marche des moteurs à loss en pleine mer, elle avait compris ce qui se tramait, et qu'ainsi donc sa cachette cesserait rapidement d'être sûr. La gite prise par la Callianis en lévitant sur les eaux lui avait confirmé qu'elle avait vu juste. Une partie des amarres de la cargaison n'avaient pas tenu le choc, et la soute était devenue un chaos infernal où n'importe qui aurait fini écrasé par les caisses et les tonneaux valdinguant d'un côté à l'autre. C'est bien ce qui s'était passé, et si Sonia avait eu le temps d'atteindre l'échelle vers le pont inférieur, un vieux membre de l'équipage qui avait sans doute espoir d'assurer les amarres n'eut

pas cette chance : il finit broyé au pied des marches par un baril qui devait faire trois fois son poids.

Sonia songea brièvement que cela faisait un souci de moins à gérer. Il avait eu le temps de l'apercevoir, et d'en être surpris. Pour la dernière fois de sa vie.

La traversée du pont inférieur n'avait pas été plus aisée. Le temps des trois soubresauts et des fracas épouvantables qui indiquaient que l'assaut avait commencé, Sonia avait du s'agripper de toutes ses forces aux poutres du navire, en esquivant de son mieux tout ce qui, non arrimé, devenait missile dangereux sifflant tout autour d'elle. Le temps de parvenir laborieusement au pont, l'abordage avait commencé dans des détonations, des sifflements et des cris.

La féline créature resta figée au spectacle de la bataille qui faisait rage. L'ombre massive du Brise-gueule se découpait sur l'écran noir de la nuit, rendu flou par les flots d'embruns et la pluie cinglante. Et devant elle, les marins de la Callianis se battaient avec rage face aux pirates qui avaient pu aborder le pont. Personne ne se faisait de quartiers. Des pans de voile déchirés, des pièces de bois ravagées, gisaient de toute part et le sol n'était que mélange de suies, d'eau et de sang, au milieu de l'odeur d'ozone, de fumée et de chairs brûlées.

Au centre de la mêlée, alors qu'elle s'accroupissait à l'abri d'un mât, elle riva son regard sur Jawaad et Damas, pratiquement dos à dos, au milieu de leurs hommes, face aux pirates maintenant pris au piège. Le *jemmaï* avait épuisé toutes ses couteaux de jet, et maniait deux poignards courbes dans une danse mortelle. Et dans son dos, Jawaad veillait ses arrières, armé de ses *sangtis*, ferrant et brisant les lames acérées des assaillants qui se savaient sans doute maintenant perdus.

La Callianis s'éloignait du galion sévèrement touché, dans des craquements de cordages et de bois, sous le feu sporadique des canons-impulseurs. La partie était gagnée, et l'équipage du navire venait à bout des pirates qui disparaissaient un par un.

Une lutte acharnée se jouait désormais, dans le seul espoir de rester en vie, au milieu des corps et des hurlements d'agonie, et qui ne laissait aucun doute sur l'issue. Sonia en frémit d'une vague d'excitation et de tension, qui ne lui arrachait que plaisirs. L'éducatrice, fascinée, et presque transie par la fureur environnante aurait pu rester dans sa cachette et se délecter de tout son être du spectacle, pourtant si épouvantable. Mais son regard fut attiré par une masse de cheveux roux, et le corps chétif d'une jeune femme sur le pont, parmi les corps.

Sonia fronça les sourcils ; sa transe fut immédiatement gâchée quand elle reconnut qui gisait à quelques mètres d'elle.

En quelques agiles pas prudents pour s'abriter d'éventuels tirs et éclats, elle surplombait le corps de Lisa, et son commentaire murmuré semblât faire écho au cri colérique proféré plus tôt par Jawaad : *esclave stupide*.

Sonia n'était pas médecin, et aurait avoué avec une morgue certaine que ce n'est pas son travail. Mais elle avait souvent dans sa longue vie été la seule personne apte à pratiquer les premiers soins à des blessés. Et parmi l'immense somme de son savoir presque sans fin, elle pouvait se prétendre experte aux premiers secours. Se penchant sur la jeune terrienne, avec toujours un regard sur la lutte féroce qui se jouait non loin, elle eut le temps de constater les dégâts de la blessure. L'épaisse écharde de bois transperçait l'épaule de la jeune femme de part en part, et lui avait brisé la clavicule. Ouvrant la bouche de Lisa sans ménagement, elle s'assura que le poumon n'était pas touché. Mais au vu de l'hémorragie, elle grimaça. Il y avait un risque que l'artère subclavaire soit abimée. Si c'était bien le cas, elle ne donnait pas longtemps à vivre à sa protégée.

La chemise de mauvais lin d'un des pirates gisant au sol fut rapidement transformée en compresse improvisée, et Sonia s'appliqua à un garrot aussi solide que possible, sans tenter de retirer la pièce de bois figé dans l'épaule de Lisa. Sans un minimum de matériel, elle ne pouvait faire mieux, mais ainsi, elle avait possibilité de mettre la jeune femme à l'abri et la déplacer avec moins de risques.

Une troisième salve des canons de la Callianis tonna, de cinq pièces à la fois, aveuglant toute personne qui eut le malheur de garder les yeux ouverts devant les flashes électriques des détonations. Sonia en frissonna de plaisir, tandis qu'elle tirait Lisa à l'abri. À quelques mètres de là, les derniers pirates encore en vie, cernés, criaient leur reddition.

Et l'ordre froid et implacable de Jawaad en réponse arracha un sourire sinistre à la licenciée éducatrice.

— J'ai dit : pas de survivants !

Jawaad recula pour éviter d'avoir encore à marcher sur les corps des morts et des blessés, tandis que les trois derniers survivants des assaillants étaient poussés par-dessus bord sans aucune

pitié pour leurs supplices. Il se détourna de la scène sans que son regard exprime la moindre once de compassion ; seulement une sourde flamme de colère retenue, laissant couler la rage et la tension du combat. La pluie battante achevait de refroidir et apaiser la fureur guerrière qui l'avait saisi au même titre que tous ses hommes.

Jawaad détestait se battre, et avoir à user de violence. Non qu'il fut pacifiste -cette notion n'aurait même sans doute jamais été comprise par un lossyan, quel qu'il soit- mais simplement il détestait s'abaisser à devoir cogner sur son prochain. Et en ressentait en général par la suite une colère durable, suscitée par le sentiment que devoir en arriver au combat était l'aveu peu ou prou d'un échec de son intelligence.

Cette nuit, l'aveu se faisait plus intense encore, même s'il savait qu'il n'aurait pu éviter cette bataille. Tandis qu'il se dirigeait vers le gaillard d'arrière, il pouvait compter le nombre de corps grotesquement étalés sur le pont ; les morts et les agonisants qui auraient fort peu de chance de passer la nuit, et dont il ignorait les pitoyables appels. Il estima qu'il avait sans doute perdu vingt hommes. Sans compter les blessés qui ne pourraient manœuvrer le temps de leur convalescence, il était pratiquement certain que l'assaut lui avait coûté un sixième de l'équipage, ou peu s'en faut.

Mais il risquait d'avoir perdu bien plus que des marins et compagnons d'armes. Il accéléra encore le pas, au dernier endroit où il avait poussé son esclave blessée de côté. Et tomba nez à nez avec Sonia, qui entre les cabestans arrière, gardait contre elle la jeune femme inconsciente, à l'abri.

Jawaad leva un sourcil perplexe. Mais il ne sembla pas particulièrement plus surpris que cela devant l'éducatrice de Priscius, pourtant clandestinement à son bord. Son regard dériva sur sa propre esclave. Bien que blême, elle respirait toujours.

Il reporta son regard noir sur Sonia, l'effet accentué par son humeur tout aussi sombre, et son allure rendue encore plus sinistre et effrayante par la pluie qui le trempait, et le sang qui l'imbibait :

— Elle va vivre ?

Sonia ne fut ni surprise de l'accueil, ni de la question. Elle commençait à cerner le maître-marchand :

— C'est très prématuré. Pas sans un excellent chirurgien et un bon hospice, maître.

Damas rejoignait son patron, se tenant une épaule. Il n'était pas sorti indemne de la mêlée, et maintenant que l'adrénaline reflueait, il pouvait compter douloureusement les nombreuses plaies que la bataille lui avait laissée en souvenir. Il avait laissé ses hommes se charger des survivants, tous passés par-dessus bord, non sans avoir menti en promettant la vie sauve à qui lui donnerait le nom du navire et de son capitaine. La duperie ne lui posait pas véritablement de cas de conscience, et le malheureux survivant qui lui avait répondu avait fini comme les autres la gorge tranchée avant d'être jeté à la mer.

Il fixa Sonia avec surprise. Il n'était pas vraiment mieux loti que Jawaad, lui aussi couvert de sang, trempé, sale, ses longs cheveux filasses ébouriffés en paquets de nœuds inextricables :

— Mais qu'est-ce qu'elle fout là ?

Jawaad se tourna sur son second, en un mouvement brusque, son regard venait de durcir au point de paraître plus noir encore que la nuit d'orage qui les entourait. Sa voix était un aboiement sec et tranchant :

— Remonte les ancres flottantes, et fait donner toutes les voiles ! Que la Callianis file aussi vite qu'elle le peut ! Cap droit sur Mélisaren !

Damas fixa son ami interdit :

— Jawaad, on a des gros dégâts sur le pont et la voilure. Et des blessés ! Explique-moi !

Rarement, Damas avait demandé à comprendre. Mais là, la situation justifiait avec évidence sa demande. Encore plus rare, fut de voir Jawaad répondre :

— Mon esclave ne doit pas mourir. Tout ce que j'ai entrepris en dépend. Jusqu'à ce qu'elle soit sauvée, elle vaut plus cher que ce navire et mon équipage.

Damas eut un temps d'arrêt, fixant son patron. S'il y avait bien une chose quasi universelle à tous les Lossyans, c'était de considérer que la vie d'une esclave passait quoiqu'il arrive après celle des hommes libres. Et même si, et de loin, ce n'était pas le cas en privé, tant certains pouvaient s'attacher à leur esclave bien plus intimement qu'à tout lossyan libre, jamais personne n'aurait défendu publiquement ce point, qui pouvait aisément être considéré comme un aveu de faiblesse. Que Jawaad tienne ces propos prenait pour le *jemmaï* une portée véritablement dramatique : c'était

forcément grave et vital pour son patron. Jawaad n'avait jamais montré la moindre faiblesse directe envers ses esclaves, pas même Azur, sa préférée ; mais surtout, la réponse l'éclairait encore sur les secrets que son ami gardait pour lui depuis toujours.

— Soit, reprit-il, à tes ordres. Mais il va falloir contourner la tempête, malgré tout. Heu... au fait, et elle, là, elle fout quoi, ici ? finit-il en désignant Sonia, qui s'en amusait d'un sourire quasi pervers.

— Elle a compris ce que je lui avais dit.

— Et tu lui as dit quoi ?

— Qu'elle était invitée.

5- Anis

Azur rouvrit douloureusement les yeux pour se retrouver nez à nez avec Jawaad. Le temps que son esprit émerge des brumes et qu'elle le reconnaisse, elle eut un hoquet. Son maître n'avait à l'instant plus rien de l'orgueilleuse noblesse nonchalante qu'il affichait toujours. En fait, il aurait plutôt évoqué dans l'immédiat quelque image de cauchemar à base de sang et d'entrailles, odeurs incluses.

Jawaad retenait Azur sur ses genoux. Lui-même était affalé sur quelques coussins, dans un coin de son bureau entièrement ravagé, ce qui accentuait encore l'impression, pour la psyké, qu'elle vivait un mauvais rêve particulièrement réaliste et sanglant. Mais l'impression d'onirisme s'estompa un peu, tandis que le regard d'Azur redevint clair. Et inquiet.

— Calme-toi. La voix de Jawaad était paisible, bien que rauque. Entre les cris, et la fumée respirée pendant la bataille, il resterait enrouté pour un bon moment. Azur pouvait, la tête posée contre sa poitrine, entendre son cœur battre la chamade, et son souffle ronfler trop vite :

— Mon maître ?... Que s'est-il passé ? Vous allez bien ? Et ma petite sœur, elle va bien ? Où est-elle ?

Beaucoup de questions d'un coup ; elle savait que Jawaad n'aimait pas cela. Le maître-marchand décida pourtant de répondre dans l'ordre, aussi laconique qu'à son habitude :

— Nous voguons vers Mélisaren. Je vais bien, et ...

Jawaad tourna la tête pour montrer d'un signe sa couche, où gisait Lisa, veillée par Sonia. Il y eut instantanément un blanc. Azur ne put cacher sa moue de contrariété à voir l'éducatrice de Priscius, qui éveillait chez elle une hostilité évidente.

Sonia tourna la tête vers le maître-marchand et son esclave. Le regard de la psyké, même en lui tournant le dos, avait quelque chose de si perçant et hostile qu'elle l'avait senti immédiatement. Elle y répondit d'un sourire ambigu qui ne fit que nourrir encore l'inimitié d'Azur envers l'éducatrice.

Mais voyant Lisa blessée, Azur déglutit et riva son regard sur la jeune femme rousse, frissonnant à voire le bout de bois fiché à son épaule :

— Que s'est-il passé, mon maître ?

— Elle s'est exposée.

Jawaad resserra doucement Azur contre lui, s'allongeant un peu plus sur les coussins. Chaque mouvement lui était douloureux. En plus de nombre d'estafilades et de bleus divers glanés dans la bataille, son bras droit était complètement engourdi : il avait une profonde entaille tout le long du biceps.

— Pour me protéger. Maintenant, dors.

Azur protesta pour la forme, se prenant une légère tape sur la tête en guise de réponse. Jawaad avait déjà fermé les yeux, et l'épuisement fit le reste, laissant Lisa à la garde de Sonia qui observait par moment le maître-marchand, pensive. Elle avait appris ce qui s'était passé et comment la jeune terrienne avait été blessée. Ce qui l'avait le plus intéressé, c'est ce qu'elle avait accompli juste avant.

Elle ne s'était donc pas trompée ; il était considéré par tous les lossyans qu'il n'y a pas de moyen de savoir qui est Chanteur de Loss, avant que ce dernier n'en use pour la première fois. Sonia faisait partie du peuple San'eshe, elle y avait été élevée depuis l'enfance comme chaman, et elle était une des rares personnes à savoir comment certains signes subtils permettaient de reconnaître d'avance les Chanteurs avec une certaine précision. Elle avait aussi compris que Jawaad détenait lui-même un moyen efficace de les reconnaître. Elle avait déjà une très bonne idée de la valeur que pouvait avoir Lisa pour le maître-marchand, mais désormais, alors qu'elle avait Chanté pour la première fois, et apparemment avec une puissance rare, cette valeur était une évidence. Et l'intérêt de Sonia pour la jeune femme en grandissait d'autant.

Mais pour que tout cela ait un sens, et serve ses buts, Lisa devrait survivre. Et pour le moment, Sonia avait des doutes que la jeune femme reste encore longtemps en vie. Ce qui éveillait chez elle une sorte d'amertume, teinté de mépris pour la stupidité de sa mise en danger, qu'elle fût motivée ou non. Lisa était à ses yeux sa création, son œuvre et d'une certaine manière son dernier espoir. Et elle venait d'agir inconsidérément.

Cela, Sonia se promet de le lui rappeler sans pitié et lui en faire goûter le prix. Si jamais Lisa survivait.

Le jour jetait ses premiers feux sur la mer agitée, éclairant la désolation régnant sur le pont de la Callianis. Un quart de sa mature était en sale état, et malgré les efforts de l'équipage pour nettoyer un peu les ravages de la bataille, on voyait partout les traces des dégâts subis à la coque, aux ponts, aux structures du navire.

Et aussi aux hommes : nombre d'entre eux étaient blessés et au matin, le chiffre était tombé, lourd de sens : dix-neuf morts, et peut-être vingt avant la fin du jour. Parmi eux, Clessar, le navigateur de bord, mais aussi Almando, le doyen et chirurgien de l'équipage, mort écrasé dans les soutes. Et plus d'une douzaine d'invalides qui ne pourraient pas assurer leur poste pour plusieurs jours, au mieux.

Jawaad avait pu se laver grossièrement, et après un solide bandage à son bras blessé, vint prêter main-forte aux hommes restés de quart pour réparer les dégâts. La Callianis gitait un peu, et malgré le remplacement des voiles en cours, elle se trainait, bien que ce fût un terme assez relatif pour un navire aussi rapide. Mais pour le maître-marchand, le temps était désormais compté.

— On pourra donner toute notre vitesse dans trois heures. Le vent est toujours pour nous. Mais on ne pourra pas faire beaucoup mieux, Jawaad.

Damas avait lâché la barre, d'où il dirigeait la manœuvre, lui aussi un peu rafraîchi et sommairement pansé et avait rejoint son patron. Ce dernier lâcha, la voix toujours enrouée :

— Combien de temps pour rejoindre Mélisaren ?

— A notre allure, je dirais six jours environ. Un peu moins si le vent reste pour nous.

— C'est trop. Il faut nous alléger.

— Je peux faire jeter la cargaison à l'eau, mais ça ne changera pas grand-chose, même en vidant nos soutes. Ça nous fera peut-être gagner un jour.

— Ce n'est pas suffisant. Elle ne va pas tenir cinq jours.

Damas se tourna sur Jawaad pour le fixer, pensivement, attrapant sa masse de cheveux filasse et emmêlés, pour les nouer grossièrement avec un lacet. Il verrait à plus tard pour trouver un peigne :

— C'est une Chanteuse de Loss, je l'ai vu hier soir. Elle t'a d'ailleurs sauvé la vie, j'en sais quelque chose. Ce qui me fait conclure que je sais désormais ce que tu as cherché toutes ces années. Je me demande comment tu pouvais savoir qu'elle serait Chanteuse, mais c'est bien ce que tu voulais trouver, n'est-ce pas ? Une esclave née sur Terre, avec les connaissances de ces bestioles-là, qui n'a pas été éduquée et donc conditionnée par un esclavagiste, et qui sache Chanter. Et elle le peut, avec une puissance impressionnante. Elle vaut une fortune, soit. Et plus encore pour toi, de toute évidence. Mais c'est quoi, l'enjeu, Jawaad ? Qu'est-elle, pour toi ?

Jawaad rendit à Damas un regard insondable, avant de reprendre sa tâche : réassurer les nœuds de la voilure sur laquelle il travaillait depuis une demi-heure :

— Tu le saura quand nous serons à Mélisaren. Si elle vit encore. Tu dis qu'on ne peut pas s'alléger assez ?

— Pas avec une voie d'eau, et une mature endommagée. On gagnera un jour à vue de nez en vidant toute la soute ; mais pas plus.

Jawaad opina :

— Il y a un autre moyen.

Damas tiqua. Il avait aussitôt compris :

— Ca va nous rendre bien moins manœuvrables. Sans compter la pression sur la coque, et la dépense de loss-métal. On va griller toutes nos réserves.

— Tu as raison sur un point.

— Hum ?

— Elle vaut bien plus qu'une fortune. Je me fous de ce qu'on va dépenser, cela se remplace ; pas elle. Fais lancer les moteurs à vingt pour cent de leur lévitation, et qu'ils tiennent bon. Nous devons arriver à Mélisaren le plus tôt possible. Elle ne doit pas mourir !

— C'est une Languiren ...

Azur dessina un O parfait avec sa bouche de surprise, devant la remarque assurée de Jawaad, venu rejoindre les esclaves dans sa cabine, et qui avait pris soin d'examiner de près la blessure de Lisa. Celle-ci, à peine consciente, avait tressailli à ses gestes, mais elle s'était immédiatement détendue, semblant redevenir sereine. La réaction était presque sensuelle, alors que l'instant d'avant, Lisa pleurait de douleur, malgré les remèdes.

— Et on dit bien que seule une Languiren peut créer une Languiren. N'est-ce pas, Sonia ?

L'éducatrice afficha un sourire ambigu devant la sagacité du maitre-marchand :

— En effet, maitre. Elle aurait pu aussi naitre ainsi, cependant.

Jawaad étira un bref sourire en fixant la sensuelle esclave, qui, à genoux au pied du lit, préparait dans un bol les herbes et poudres sensées soulager un peu la blessée. Une partie de la pharmacie de bord avait été noyée pendant la bataille, et ne restaient intactes que les réserves personnelles du maitre-marchand. Heureusement, il gardait de côté quelques médications, surtout des antalgiques et des anti-inflammatoires, bien que personne n'avait jamais vu Jawaad malade ou simplement souffrant.

Celui-ci reprit, posant une main sur le front de Lisa, qu'il caressa du pouce. Elle se calma aussitôt, presque magiquement :

—, Mais elle ne serait alors pas liée aussi puissamment à mon odeur. Tu l'as donc reforgée Languiren.

L'éducatrice lâcha un autre sourire en coin, au regard brûlant d'orgueil. Azur en souffla d'agacement, et décida de cesser de déchiffrer les pensées sur le visage de l'esclave si arrogante, avant de se jeter sur elle pour lui arracher les yeux.

— C'est une bonne chose, reprit Jawaad. Étonnant cependant que Priscius me l'ait si facilement cédée sans rien exiger de plus ; il savait forcément que tu as pratiqué le Languori sur elle. Il a dû payer les drogues, et les soins qu'exige ce dressage.

— En effet maître, mais je n'ai pas eu de mal à lui dire que cela avait échoué, et il m'a cru, bien entendu.

— Et cela t'arrangeait. Azur, prends une de mes tuniques dans le linge sale, qu'elle serve d'oreiller pour mon esclave.

Azur s'exécuta. Elle avait entendu, comme tout le monde, parler du Languori, et comme toutes les esclaves, elle en avait une peur bleue. On parlait d'une torture terrible visant à briser puis remodeler totalement un esprit, pour le rendre sensuel à l'extrême, et prendre plaisir même à la douleur. Mais ses connaissances n'allaient pas plus loin. Comme elle avait du mal à déchiffrer les pensées de Lisa sur son visage, elle fut forcée de conclure qu'elle n'aurait jamais pu deviner qu'elle était une Languiren. Par contre, que Sonia en soit une ne la surprenait guère. Et cela expliquait sûrement cette lueur de folie qu'elle voyait trop souvent dans ses yeux.

Jawaad se tourna vers l'éducatrice :

— Elle tiendra combien de temps ?

— Difficile à dire, maître. Son symbiote est déjà en train d'agoniser. Et je ne sais pas le soigner. Mais l'infection va envahir son corps en deux ou trois jours. Cela tuera son symbiote, et elle mourra un jour après, peut-être deux, au mieux.

— Et encore plus vite si on retire le bout de bois...

— Oui, maître, elle se viderait de son sang. Il faut un chirurgien expérimenté.

Jawaad acquiesça, toujours penchée sur la jeune femme rousse qui semblait dormir, mais restait agitée, et fiévreuse, même avec l'homme tout proche dont l'odeur et la présence incitaient son corps et ses sens au repos et à la langueur :

— Il y en a un qui nous attend à Mélisaren. Tiens-la en vie jusque là. À tout prix !

Azur, qui installait doucement une des chemises usagées de Jawaad sous la tête de Lisa demanda :

—, Mais, mon maître, Almando n'était pas le soigneur de ton équipage ? Il sait opérer, lui.

— Plus maintenant. Il est mort. Faites tout ce que vous pouvez, elle doit vivre.

Jawaad se releva doucement, après avoir posé la tête de Lisa sur sa chemise. Elle remua un peu, murmurant dans la fièvre, des mots dans sa langue natale. Le vrombissement des moteurs à loss se faisait entendre sourdement.

— Cela risque de secouer. Rangez tout, et ne laissez rien trainer.

Jawaad quitta la cabine, où s'installa assez vite un silence lourd entre Azur et Sonia. La Callianis commençait à rouler, tandis qu'allégée par les moteurs à loss, elle perdait de son appui sur l'eau, prenant de la vitesse dans le même temps. Sur le pont, tous les marins s'affairaient, mais malgré leurs cris et leurs interpellations, l'inquiétude était palpable. La décision de Jawaad et sa dernière manœuvre étaient un risque de plus, qu'ils avaient du mal à comprendre ou justifier. Damas en était conscient et avait un peu discuté pour les rassurer, et insister que plus tôt la Callianis arriverait à bon port, plus grandes étaient les chances pour les plus gravement blessés de s'en tirer. Mais il se doutait bien que les hommes n'étaient pas si dupes, même s'ils faisaient de leur mieux pour manœuvrer le voilier, et le faire filer plein vent.

Jawaad rejoignit son second à la barre, après un passage en revue du pont, et une visite de ses hommes, y compris les blessés. Les morts n'avaient pas encore été jetés à la mer, et la cérémonie n'aurait lieu qu'au soir, que le maître-marchand, en tant que capitaine, devrait présider. Il avait peu parlé, mais avait ordonné que soient doublées les rations de bière et d'eau-de-vie et fit un détour par les cuisines pour se préparer son thé.

Tasse à la main, il s'appuya contre le bastingage ravagé du gaillard d'arrière, près de Damas, l'observant tenir le gouvernail. À son allure concentrée, il se doutait que son second peinait pas mal.

— Je vais te relayer. On peut tenir l'allure ?

— On peut, Jawaad, on peut. Mais il va y avoir de la casse avant la fin. Les moteurs chauffent et le bateau souffre pas mal.

— Tant qu'il tient, on continue. À cette allure, nous mettrons trois jours à arriver. Si quelque chose menace de lâcher, tu descends la poussée à quinze pour cent, et tu fais réduire les focs.

Damas opina, sans lâcher la barre :

— Je ne serai pas contre un thé, tiens, ça me changerait. Elle tient le coup ?

— Elle tient le coup, mais ça ne durera pas. Et il y a deux blessés qui eux aussi auraient bien besoin qu'on arrive vite.

Jawaad posa sa tasse au pied du bastingage :

— Et tu as bien mérité un thé en effet, dit-il en retournant aux cuisines.

—, Mais pourquoi en as-tu fait une Languiren ?!

Azur avait lâché la question en brisant le silence, alors qu'elle s'attelait à ranger le désordre de la cabine de Jawaad. Avec maladresse : le navire tanguait franchement.

— En quoi cela te regarde-t-il ?

Sonia participait à l'effort, mais à strict minima. Elle considérait que son travail de veiller sur la blessée passait outre toute autre ordre. Et de toute manière, à ses yeux le ménage ne la concernait pas.

— Ca me regarde que c'est maintenant ma petite sœur, puisqu'elle est esclave de notre maître, tiens ! J'ai du mal à lire en détail ses ressentis et ses pensées, la peur semble toujours tout recouvrir ; si j'avais su ça de suite, ça m'aurait aidé !

— Tu n'arrives pas à la lire ? Intéressant. Il semble que tu n'as pas ce problème avec moi, non ? Qu'est-ce que je pense, là, à cet instant ?

Sonia fixa Azur avec un grand sourire narquois. Azur ouvrit de grands yeux indignés et colériques.

— Va te faire foutre !

Sonia répondit en riant :

— Tu vois que ce n'est pas le Languori qui t'en empêche. Que t'importe alors qu'elle soit Languiren. Ça ne te regarde pas.

—, Mais pourquoi tu lui as fait ça ?! Il paraît que la moitié des esclaves n'y survivent pas, cela les tue... ou les rends folles. D'ailleurs, t'en es la preuve !

Sonia étira un sourire sinistre, une flamme bleutée brillant un instant dans son regard de venin :

— Tu ne devrais pas me flatter, tu pourrais regretter que je confirme ton propos. Mais tu as raison, elle aurait en effet pu en mourir, d'une manière ou d'une autre. Peut-être est-ce d'ailleurs fait. J'ai créé le lien indéfectible qui la lie désormais à ton maître, et c'est sans doute à ce lien qu'elle a obéi en mettant sa vie en péril. Mais je suis étonnée que tu n'aies pas compris ? Tu es plus idiot que tu me le laissais croire.

Azur se redressa et faillit envoyer au visage de Sonia le lourd plat de faïence qu'elle tenait en main. Ce qui la retint fut surtout le risque d'être punie par Jawaad si elle devait s'expliquer d'avoir brisé de la vaisselle :

— Je te déteste, tu es fausse et dangereuse ! Cette fille, elle est fragile, douce, et peureuse. Elle n'aurait jamais dû connaître le sort des esclaves ; rien ne l'y préparait, c'est une terrienne. Elle est perdue, ici. Et toi, comme si cela ne suffisait pas, tu l'as torturé de la plus terrible des manières par-dessus le marché ! Je veux comprendre pourquoi !

— Pourtant, c'est évident, non ? Toi qui lit sur les visages et sait quand on ment, quand on cache et quand on triche, psyké.

Azur s'arrêta un instant, fixant Sonia, sourcils froncés, le plat au bout de son bras retombant à son côté. Sa voix se calma de suite, alors qu'elle déchiffrait toutes les pensées trahies par le visage de l'éducatrice :

— C'était... pour la garder en vie ?... Tu as fait tout cela, justement, pour la garder en vie, tu en es persuadée... Mais il n'y avait donc pas d'autre moyen ?

— Pas d'efficace qui serve mes intérêts, non. Ton maître la voulait, il s'y intéressait, mais mon propriétaire était trop stupide pour user de cette information afin d'en tirer avantage avec Jawaad. Il était obnubilé par son désir de racheter sa réputation, quitte à briser Selyenda et finalement la détruire.

Azur fixait toujours Sonia, lisant sur son visage ce qu'elle ne disait pas :

— Alors, tu l'as manipulé et induit en erreur. Tu as utilisé le Languori pour créer une force que tu pourrais employer à ta guise, qui dépasse ses peurs, et ses traumatismes, et lier indéfectiblement cette fille à mon maître. Il aurait ainsi une emprise sur elle telle qu'elle ne pourrait jamais appartenir qu'à lui, en apparence. Car elle t'appartient aussi, elle ne peut pas plus te résister que résister à mon maître. Enfin, tu as fait croire à ton maître que tu avais échoué, qu'elle ne vaudrait jamais rien ; puis tu as été voir le mien pour lui expliquer comment il pourrait l'obtenir à coup sûr. Et ainsi... tu t'assurais de pouvoir demander à mon maître tout ce que tu voulais en échange ?

— Tu n'es pas si bête en fin de compte ; tu as presque tout compris. Mais il faut te pousser un peu pour te faire réfléchir.

— Et... tu savais qu'elle est une Chanteuse de Loss ?

— Oui, depuis le début. Personne ne sait regarder, moi si.

Azur acheva de ranger encore ce qui trainait dans la pièce, pour revenir vers Sonia, qui paresseusement, était affalé contre le lit où dormait Lisa, peu sensible au tangage, bien que celui-ci s'accroissait : la Callianis fonçait toutes voiles dehors, grinçant en rythme de toutes ses structures.

— C'est pour cela qu'il veille ainsi sur elle. Je ne l'ai jamais vu si patient avec une esclave. Pas même avec moi, en tout cas, pas au début.

— C'est à mon avantage. Sauf si elle meurt, et là, il se peut que je connaisse le même destin qu'elle.

Azur s'assit sur le bord du lit, passant une main douce dans les cheveux sales de la blessée. Elle avait un linge humide sur le front, les remèdes calmaient sa fièvre et sa douleur, mais l'énorme écharde dépassait toujours des pansements rougis à son épaule. La psyké coupa immédiatement sa lecture, elle captait trop précisément la souffrance que pouvait vivre sa consœur.

— L'idée de mourir avec elle n'a pas l'air de te faire peur.

Sonia avait les yeux clos, et répondit calmement :

— C'est parce que je suis déjà morte.

La nuit tombait sur le second jour depuis l'attaque du Brise-Gueule. Jawaad relayait la barre avec Damas, refusant de céder son quart à un autre marin, se moquant apparemment complètement de ses heures de veille, et de l'épuisement. Quand il n'était pas à la gouverne, il faisait le tour de son navire, et de ses hommes, vérifiant leur état à tous, avant de rejoindre sa cabine, et les esclaves, pour dormir à demi quelques heures.

La Callianis tenait bon, malgré le rythme soutenu que le maître-marchand lui imposait. Mais elle fatiguait. Les hommes aussi. Le temps pressait, et personne ne pourrait endurer encore bien longtemps cet effort. La coque souffrait, les moteurs chauffaient durement et il avait déjà fallu remplacer toutes les barres de loss-métal. Ce n'était pas ce qui inquiétait le plus Jawaad. Juste avant de prendre son quart, Sonia lui avait annoncé, avec un détachement qui ne le surprenait guère, mais ne le trompait pas, que le Linci de Selyenda venait de mourir. Son symbiote vaincu, l'infection allait se propager sans aucune entrave, et la jeune femme mourrait à son tour d'ici un jour ou deux, au mieux.

Damas était rapidement parti se reposer, après avoir pris des nouvelles. Il devinait sans mal l'inquiétude et la colère sourde de Jawaad. Mais il ne pouvait y faire grand-chose ; sa principale préoccupation était que la Callianis arrive à bon port en supportant les efforts énormes que lui imposait la lévitation sur les eaux. Il estimait déjà qu'il faudrait pas mal de réparations une fois à quai avant de reprendre la mer. Si aucun autre incident ne venait aggraver la situation.

De nuit, la prudence recommandait en temps normal de réduire la voilure, pour naviguer à vitesse restreinte. Mais Jawaad faisait tourner l'équipage lui aussi par quart, toutes lanternes

allumées pour ne pas ralentir l'allure du navire. Les hommes tenaient bon à coup de thé fort, et de gnôle, avec en guise de motivation supplémentaire une promesse de triple solde à l'arrivée.

Azur apparut dans la pénombre, pour rejoindre Jawaad. Elle avait besoin d'air, et elle fuyait surtout l'agonie de Selyenda, que ses talents de psyké rendaient bien trop aiguë pour elle. Elle enviait même l'apparente indifférence -même si elle la savait feinte- qu'affichait Sonia alors que les heures passant, le sort de la jeune terrienne semblait de plus en plus scellé. Elle avait fait un détour à l'avant du navire, pour passer en cuisine, et revenir vers son maître avec une tasse de thé, qu'elle lui tendit en silence. Quelque chose d'autre la troublait de plus en plus. Depuis la veille, Jawaad lui cachait ses pensées, de plus en plus mal d'ailleurs, mais sans qu'elle puisse clairement le lire sur son visage.

Mais à l'instant où elle croisa le regard sombre et lointain de Jawaad tandis qu'il prenait la tasse, lui offrant une caresse en récompense, elle comprit. Le temps s'arrêta brutalement. Elle ne put retenir des larmes qui vinrent brûler ses yeux :

— Mon maître ?!

Jawaad resta silencieux un moment. Azur baissait la tête, affligée, essayant de cacher sa panique comme si cet effort pouvait nier ce qu'elle venait de comprendre. Il la lui releva doucement, tenant son menton de la main, détaillant d'un regard doux les yeux noyés de sanglots de son esclave :

— Tu l'as compris ?

La mâchoire d'Azur tremblait. Ses joues se couvrirent de larmes, la voix nouée et suppliante :

— Tu... tu es en train de mourir ?

Jawaad acquiesça lentement, attirant Azur contre lui :

— Il me reste encore du temps, Azur. Mais je suis vieux. Un nouveau symbiote ne changerait rien, il va bientôt décliner et moi avec. Il existe une solution, mais pour cela, il faut qu'Anis vive.

Azur balbutia, retenant de toutes ses forces une crise de larmes, qu'elle savait inévitable :

— A... Anis?

— Oui. C'est le nom que je vais lui donner. Si elle vit. Sinon, ça n'aura plus vraiment d'importance.

Azur fondit en sanglot. Jawaad déposa sa tasse, pour refermer les bras sur elle, et l'enlacer tendrement. Elle pleurait de toutes ses forces, la voix brisée, le corps tressautant avec ses pleurs :

— Ho, mon maître. Je t'en prie, je ne veux pas que tu meures ! Tu ne peux pas mourir ! Je t'aime !

Les sanglots noyaient ses mots en suppliques indéchiffrables. Mais Jawaad le savait, elle se serait donnée la mort pour une chance de protéger l'homme qu'elle avait acceptée pour maître de toute son âme. Elle ne pouvait même pas songer à l'idée de lui survivre.

— Je sais, Azur, je sais. Maintenant, tout dépend du vent, du destin... et de la Callianis. Veille sur ta sœur de chaîne, tiens-la en vie.

Après un baiser à ses lèvres, puis sur son front, Jawaad repoussa doucement son esclave pour reprendre sa tasse de thé et tenir de l'autre main la barre, le regard vers l'obscurité :

— Retournes à son chevet. Il n'ajouta pas pour son esclave de garder le secret sur ce qu'elle avait lu. C'était inutile, elle n'aurait jamais trahi ce qu'elle apprenait de son maître, qui n'avait, forcément, pratiquement aucun secret pour elle.

Azur recula, encore secouée de sanglots, et fixa un instant Jawaad, avant que son regard ne tombe sur son pendentif. L'astrolabe ne quittait jamais le cou du maître-marchand, mais la psyké n'avait jamais su ce qu'il pouvait représenter pour son maître. Elle releva ses yeux, noyés et suppliants, sur lui.

Il acquiesça, sans un mot, avant de la chasser d'un geste. Il était inutile de tenter de cacher la vérité à Azur. Sa survie dépendait du secret de cet objet, et bien qu'elle ne puisse comprendre pourquoi ni comment, ce secret semblait, pour Jawaad, ne pouvoir être percé que par la jeune terrienne blessée qu'il avait décidé de renommer Anis.

Il y eut un cri, d'abord de la vigie, puis relayé depuis la proue, courant en répétant la nouvelle de bouche en bouche, enthousiaste et éclatant :

— Terre ! Terre !

Cela réveilla plus efficacement l'équipage que la cloche de bord ou les beuglées les plus inventives de Damas. Comme un seul homme, tous les marins de repos quittaient les couchettes du pont inférieur, et se précipitaient dehors, pour voir ce que les cris annonçaient : la terre ferme.

Les cris parvinrent vite à la cabine de Jawaad, Sonia se réveillant immédiatement, malgré le peu de sommeil qu'elle s'était accordé depuis qu'elle avait charge de tenir sa protégée en vie. Elle s'était endormie une poignée d'heures à peine plus tôt, et se souvenait avoir été déplacée par Jawaad, à son retour en pleine nuit.

Le temps d'ouvrir un œil, elle constata que le maître-marchand n'était pas là. Azur dormait profondément de l'autre côté du lit, où gisait Lisa, le front luisant de sueur, le teint cireux, terrassée par la fièvre. Sonia se pencha sur la jeune femme, pour vérifier son état, plissant le nez à voir, et sentir aussi, l'infection qui suppurait de la plaie de son épaule, autour du bois toujours fiché dans la plaie. Elle était totalement inconsciente ; l'éducatrice conclut vite que c'était sans doute le début d'un coma. Elle songea distraitement que même arrivée à terre, et prise en charge par de bons médecins, il n'était pas certain que la jeune femme se réveille jamais.

En quelques pas, s'étirant comme un chat, elle fut sur le pont à son tour, inspirant longuement l'air frais du petit matin qui la ragaillardit. Les marins accouraient eux aussi, se mêlant aux hommes de quart, pour se pencher au bastingage du gaillard d'avant.

Au-dessus de la ligne d'horizon, dans la brume moite de l'aube, se découpait une côte escarpée de calanques que l'on devinait arides, et aux limites de la vue, la silhouette droite et haute d'un phare au-dessus des bancs de brouillard.

La Callianis avait tenu bon. Pas sans casse, cependant, mais elle avait résisté valeureusement. Sonia tourna la tête, et vit, sur le pont arrière, à la barre, Jawaad, qui tenait d'une main le gouvernail, et fixait comme tout le monde la terre à l'horizon.

Sonia plissa les yeux. Il y avait quelque chose de changé chez cet homme qu'elle trouvait intérêt et curiosité à découvrir depuis qu'elle l'avait connu, quelques années auparavant. Il avait toujours été le seul mâle à lui être insondable, et indéchiffrable, le seul à non simplement résister, mais afficher clairement un total dédain à ses charmes flamboyants. Ce qui en faisait pour l'éducatrice un être à part, qui donnait à vouloir le conquérir. Un jeu qui l'enthousiasmait et lui avait permis d'explorer un peu le taciturne et si mystérieux maître-marchand.

La plupart des hommes, et elle vivait depuis si longtemps qu'elle en avait eu maintes fois la preuve, sont aisés à cerner : ils veulent le pouvoir, le luxe, le plaisir, la richesse, et la liberté de s'y vautrer béatement. La décadence et la luxure ne sont jamais loin de leurs désirs, cachés derrière les rideaux de leur honneur et de leur fierté ; et à part quelques intellectuels passionnés du plus grand des pouvoirs, la connaissance, tous se contenteraient de l'opportunité de jouir de tous les excès de la vie, sans lendemain. Et de s'y noyer avec complaisance. Mais pas Jawaad. Pourtant si riche, si puissant, entouré de luxe, il le pourrait. Mais il ne le faisait pas. Il méprisait même de toute évidence, le plaisir et le confort dont il pourrait si aisément abuser. Le pouvoir qu'il pouvait sembler rechercher ne pouvait se satisfaire de si matériels artifices.

Mais à cet instant, fixant l'horizon et manœuvrant avec Damas, qui ayant rejoint lui aussi le pont, joignait sa voix à celle des maîtres d'équipage pour faire virer de cap la Callianis, Jawaad montrait un autre visage. Un visage qu'elle avait surpris quand ces derniers jours, il fixait, le regard lointain, la blessée dont la vie dépendait de leur célérité à rejoindre Mélisaren.

Celle d'un homme dont la vie était mise en balance.

Les réflexions de Sonia furent interrompues par les cris et les ordres que les uns et les autres lançaient sur le pont. Tout l'équipage était maintenant sur le pied de guerre, et en quinze minutes, la Callianis avait viré à l'ouest pour suivre les côtes vers le phare, tandis que le soleil chassait la brume matinale. L'éducatrice se chercha une place où profiter du spectacle, et remontant le pont, non sans aguicher de ses déhanchés volages et de ses regards brûlants les marins en plein effort, elle grimpa jusqu'à l'extrémité du beaupré.

De là, elle pouvait en toute tranquillité embrasser du regard les flots, que fendait l'étrave surélevée par les moteurs à loss de la Callianis ; et l'horizon où se découpaient les côtes des

Plaines de l'Etéocle. Les calanques tombaient directement en récifs menaçants dans des eaux agitées, que le navire évita en contournant les abords du phare. De loin, il semblait pareil à un doigt épais et conique de vieille pierre blanche rossée par les vents, dressé sur son piton solitaire et désolé. La brume chassée par le soleil matinal révéla alors, presque théâtralement, ce qui aurait pu être pris, l'instant d'avant, pour une crique cachée derrière un cap rocheux, mais que le ciel éclairci dévoila comme les rives d'un golfe profond. Il s'enfonçait dans un paysage de plus en plus verdoyant, où se devinaient prés et champs à flanc de collines, chapeautés de massifs de maquis et de rangées d'arbres tordus par les vents, et chaussé de hameaux et de villages aux crépis blancs et aux toits rouges.

Puis les premières voiles triangulaires des navires de pêche se détachèrent sur le golfe illuminé par le jour et à leur suite, le dessin aquatique des lignes de l'estuaire du fleuve Etéocle, traçant sans fin, presque jusqu'à l'horizon vers le nord, les marbrures claires obscures des eaux douces et salées refusant encore de se mêler. Le golfe était profond, et vaste. De la rive est à celle de l'ouest, il s'ouvrait sur près de quarante milles avant de se rétrécir en perçant les terres sur plus de soixante-dix milles.

Mélisaren était bâtie non loin de l'embouchure du fleuve, sise sur un large plateau rocheux. Mais la cité portuaire était trop loin encore pour que Sonia ait pu l'apercevoir, même si elle avait déjà vu ce paysage et connu cette route que sa longue vie lui avait auparavant fait emprunter. Elle se souvenait que la navigation était risquée, ici, pour qui ne connaissait pas le golfe et les pièges de ses hauts-fonds. Elle entendit alors Damas ordonner de ralentir l'allure. Ils ne seraient pas au port avant le milieu du jour, au mieux.

Sonia quitta, à regret, le confort de son poste perché au-dessus des flots, mais elle avait une tâche à accomplir. Il fallait que sa protégée tienne encore un peu, et elle ignorait ce qu'elle pouvait encore tenter pour y parvenir. Quand le symbiote d'un porteur mourrait, le plus souvent, l'infection devenait incontrôlable et achevait le malade en très peu de temps. Ce qui permettait à Lisa de résister, paradoxalement, était qu'elle n'avait pas porté son Linci bien longtemps ; il n'avait pas eu le temps de supplanter son système immunitaire, et son organisme résistait bien plus à la mort du symbiote que l'aurait fait celui d'un lossyan dans la même situation. Mais elle était faible, et Sonia en savait quelque chose, fragile. L'éducatrice avait parfaitement conscience que désormais, elle était désarmée. Ce n'était plus une question de jours, mais d'heures.

En retournant vers le gaillard arrière, où se trouvait la cabine de Jawaad, elle sentit le poids d'un regard noir et dur tomber sur elle. À la barre, le maître-marchand n'avait pas bougé, et dirigeait la manœuvre. Avait-il seulement dormi depuis la veille ?

Mais levant la tête vers lui, avant de rejoindre sa protégée, qu'Azur devait sûrement déjà veiller, Sonia esquissa un sourire indéfinissable. Devant ce regard sombre qui l'observait sans laisser rien deviner de ses pensées, son esprit torturé conclut soudain à une chose qui l'interpella et la réjouit, incongrument.

À cet instant, trois vies étaient liées, aussi indéfectiblement qu'elle avait lié la petite terrienne au maître-marchand et à elle-même. Elle s'amusa à en remercier les hasards du destin qui venaient de tisser cette étrange fatalité, dont l'issue lui était inconnue. Avant la fin du jour, elle saurait ce que les anciens dieux, les siens, ceux des lointaines jungles de San'eshe -même si elle en avait oublié jusqu'à leurs noms tant ce souvenir était perdu dans les méandres déments de son esprit- avaient décidé comme dénouement.

6- Mélisaren

— Une autre dose de péramine, et préparez-moi un cathéter et un drain !

L'homme penché au dessus de sa patiente affichait une haute stature, et cette allure voutée que l'âge impose aux grandes tailles. Sans doute autrefois aurait-il rivalisé sur ce point avec Jawaad. Mais dans son cas, la jeunesse n'était plus qu'un lointain souvenir, que rappelaient ses boucles de cheveux d'un blanc cassé dépassant de son bonnet, se prolongeant en une barbe taillée avec soin, que cachait un masque chirurgical.

Duncan était un des premiers médecins sur l'ensemble du Sud des Mers de la Séparation à user de ce genre de précautions sanitaires, dont il enseignait la méthodologie sanitaire et l'utilité le plus souvent possible et qu'il avait imposé à tout son personnel en cas de besoin. Comme ici, alors qu'il opérait avec dextérité et précision l'esclave de son ami, sous son regard.

Jawaad était à l'autre bout de la grande pièce entièrement carrelée de blanc, du sol au plafond. Appuyé contre le mur, bras croisés, il obéissait à la consigne stricte de ne pas approcher

à moins de trois mètres. Sa présence était d'ailleurs un privilège, qu'avait admis Duncan. Pour tout autre, il aurait refusé tout spectateur qui ne soit pas de ses élèves ou du personnel de son hospice.

Son assistante, comme lui revêtue d'une grande blouse blanche, d'un bonnet et d'un masque, opina, pour aller chercher ce que demandait le doyen, et préparer une seringue du puissant antalgique qu'avait réclamé Duncan. Jawaad observait Lisa, plongée dans le coma depuis le matin. Il conservait le plus parfait silence, sans un mouvement. Il aurait eu du mal à prétendre comprendre ce que faisaient les deux médecins, en détail, tout du moins. Mais il était en fait facile de le résumer:

Ils tentaient de sauver sa petite terrienne, pour laquelle il avait pris tant de risque pour la confier à temps à son vieil ami.

Sonia était perchée au sommet du grand mât de la Callianis, plusieurs mètres encore au dessus de la hune. De son perchoir, elle pouvait doublement profiter du vent frais qui dissipait les relents nauséabonds des quais, et d'une vue unique sur tout le port qui se prolongeait en pente douce, jusqu'à la cité abrité par de puissants murs posé sur les flancs du massif rocheux lui tenant lieu de socle.

Elle goûtait avec délice à la caresse du vent, et aux rayons du soleil qui tombaient doucement sur les collines à l'Ouest, quand son farniente paisible fut interrompu par une voix puissante, qu'elle reconnut aussitôt :

— Descend de là !

Sonia roula sur elle-même, pour finir sur le ventre, perché sur son mât. Elle leva un sourcil pour toiser Damas, qui des mètres plus bas, la fixait depuis le pont. Et tout à fait dédaigneuse, elle reprit sa position première, à se faire doré au soleil.

Damas insista :

— Hey, tu es sourde ?!

— Je suis bien, là !

Damas lâcha un juron, sentant la moutarde lui monter au nez. Le jemmaï était patient, et il aurait fallu un sacré mauvaise foi pour prétendre qu'il fut dur ou cruel avec les esclaves, mais il avait horreur qu'on remette en cause son autorité, surtout sur son bateau, et devant ses hommes en plein travail de remise en état du navire. Forcément, ils ne loupèrent rien de l'échange. D'autres auraient envoyé un marin aller chercher la frondeuse, mais pour le coup, Damas se sentait personnellement visé :

— Tu va voir ce que tu va prendre, si je dois venir te chercher !

Le rire de Sonia répondit à sa dernière menace. Il souffla un grand coup par le nez, et d'un bond, commença à grimper au mât.

Vite.

Très vite !

Damas était agile et n'hésitait pas : les prises s'enchaînaient sans aucune pause et il grimpait comme une flèche. Sonia ouvrit des yeux surpris ; et ravis. Le jeu promettait d'être amusant, et c'est en riant qu'elle se leva, non pour descendre devant la menace, mais pour narguer encore le jemmaï, l'attendant avec une arrogante provocation, debout sur son perchoir de toute sa splendeur.

Damas pesta encore, mais on aurait pu deviner son sourire parmi les traits crispés de son visage taillé à la serpe. Il avait eu un aperçu des talents d'acrobate et de voleuse de Sonia, tout comme de son effronterie qui confinait à la témérité. Il était curieux de voir jusqu'où elle irait et commençait à s'amuser de voir à quel point elle pourrait le défier, même si cela le forçait à exiger trop d'efforts de son épaule blessée.

Atteindre le sommet du grand mât ne lui prit pas une minute, accompagné par les exclamations et les encouragements de ses marins, qui depuis le pont, regardaient la scène en se demandant, hilares, comment cela allait finir. Sonia le toisait toujours, fière et arrogante, perchée sur le mât.

Et par toutes les mers, qu'elle était belle, et qu'elle le savait. Damas eut un autre sourire alors que sa proie n'était que deux mètres au dessus de lui, à l'idée de comment il pourrait profiter de la suite des événements avec une si sensuelle esclave.

Et resta l'air bête.

Sonia venait de plonger parmi les cordages, et de se rattraper avec l'assurance époustouflante d'un singe dans son arbre, pour se balancer du grand mât à la misaine et courir sur le gréement, riant toujours en le narguant de plus belle. Les marins s'esclaffèrent au spectacle, ravis d'assister à la démonstration d'acrobatie.

— Foutrepute ! Damas oublia la suite des jurons qu'il avait en tête et s'élança à sa suite, sous les acclamations de ses hommes tandis qu'il plongeait et se rattrapait en suivant le même chemin de balancier. Cette esclave n'allait quand même pas le ridiculiser, lui, à son propre jeu !

Le vieux Jaspus péchait sur son coin des quais depuis des années. Il les avait vus grandir, quand le port avait été entièrement rebâti en un immense complexe de hangars à flottilles alors qu'il était tout jeune. Il en avait même été l'un des charpentiers sa vie durant, jusqu'à ce que ses jambes et la vieillesse ne le trahissent. Et depuis, plus par soucis de tuer le temps que d'agrémenter vraiment son quotidien de poisson, il venait pêcher ici chaque jour, salué par les dockers et les artisans de marine ; tout le monde le connaissait un peu. Et il disait en riant qu'il avait tout vu.

Mais ça il n'aurait jamais imaginé en être témoin sa vie durant. Il eu juste le temps de comprendre que les deux silhouettes qui venaient, il n'aurait jamais su dire comment, de sauter de mât en mât sur trois navire consécutifs, s'aidant des boutes pour se balancer tels de véritables singes, allaient lui tomber dessus, qu'il recula brutalement. C'était un réflexe qu'il traiterait plus tard de totalement idiot, quand la première des deux silhouettes s'écrasa au milieu des sacs et cageots empilés sur le quai. Il eut le temps de voir que c'était une femme, presque nue ; par tous les dieux, qu'elle pouvait être belle. Et elle riait aux éclats, poursuivie par un homme aussi sinistre d'apparence qu'elle semblait radieuse. C'est au moment où la femme s'élançait à nouveau, courant jusqu'au mur de l'atelier voisin pour sauter d'un bond et, il ne saurait dire comment elle avait fait, grimper sur le toit dans le même mouvement, que la réalité, et son sens de l'équilibre se rappelèrent à lui. Il glissa brusquement et alla rejoindre sa ligne de pêche dans les eaux de la rade.

Il y eu un grand plouf qui noya ses imprécations outrées.

Damas talonnait sa proie, admiratif de sa célérité et de son agilité, qui égalait amplement la sienne. En voyant le vieillard tomber à l'eau, il ralentit le temps de donner un grand coup de pied dans un tonneau, en guise de bouée de sauvetage :

— Accroche-toi, grand-père !

Mais il ne s'attarda pas. Il était hors de question de laisser filer Sonia, qui courait déjà sur les toits, faisant chuter des tuiles dans sa course, sans que cela ne semble pourtant la ralentir.

Sur les quais, la clameur des hommes qui suivaient le spectacle incongru enflait encore. Les marins présents sur les navires qui avaient assisté à la démonstration d'acrobatie dans leurs mâts s'enthousiasmaient à suivre la course-poursuite sur le port, et encourageaient en criant, qui l'esclave flamboyante, qui le jemmaï opiniâtre. Ils étaient rejoints par les dockers et les travailleurs des quais, abasourdis, mais surtout, amusés, et ravis, d'assister à la scène. Les paris lancés étaient tous en faveur de la fille, mais sans doutes plus sous l'influence de ses atours, que par considération objective de ses talents. Ce serait de toute manière un souvenir dont ces hommes parleraient pour longtemps.

Deux bonds plus tard Damas était sur les toits, dans une nouvelle chute de tuile sur les dalles de grès des quais, et les interjections colériques des quidams qui n'avaient pas reculés assez vite et venaient de manquer se faire fracasser le crâne. Il n'en avait cure, mais plus la poursuite se prolongeait, plus il était admiratif. Il n'y avait sans doute pas plus de vingt personnes à Armanth à savoir l'égaliser dans ce genre d'efforts physiques, et ici, Sonia le mettait pratiquement à mal, même s'il aurait pu prétendre sans mauvaise foi que sa blessure l'handicapait. Mais il prévoyait de lui faire payer cher sa provocation dès qu'il pourrait lui mettre la main dessus.

Sonia filait comme le vent. En vingt pas, elle traversa une passerelle de planches, s'accrochant aux poutres des échafaudages pour s'y glisser comme un serpent, sous le regard médusé des ouvriers. Elle en entamait l'ascension avec tant d'aisance que ça en semblait impossible. Tout au spectacle, et pour cause, il y avait de quoi admirer autant la prouesse incongrue que le corps sensuel et presque totalement exposé de l'éducatrice, qui ne portait guère plus que quelques bijoux, un minuscule débardeur diaphane et un long pagne de soie, les ouvriers resté nez en l'air ne virent pas arriver le second bolide.

Mal leur en prit.

Damas n'avait ni le temps, ni la moindre envie de freiner ses ardeurs, courant comme un dératé. Les six ouvriers devinrent soudains à leur corps défendant, autant de quilles percutés par le jemmaï. Les bruits de leur chute dans le canal d'évacuation en contrebas, et leurs hurlements et insultes, ne le freinèrent pas le moins du monde, tandis qu'il attaquait lui aussi l'ascension de l'échafaudage. Huit mètre plus haut, Sonia, perché au sommet de l'édifice, riait encore, provocante et splendide, exultant de vie, cherchant brièvement du regard la voie par où échapper à son poursuivant et prolonger leur cavalcade.

Elle la trouva. Damas en eut la mâchoire tombante.

Sonia se jeta dans le vide. Le sol était quatre étages plus bas ; une chute mortelle à coup sûr, et le jemmaï acheva de rester ébahi quand il comprit. Sa proie se rattrapa aux filets étendus à sécher contre les quais, glissant dans les mailles pour amortir sa chute et se rétablir sur les dalles, sans efforts.

Il jura. Non, il n'allait pas essayer une telle acrobatie qui avait toutes les chances de lui briser le cou. Mais il attrapa une des cordes à poulies de l'échafaudage, et dans un puissant élan, s'y laissa glisser en se balançant, pour rejoindre le plancher des vaches à son tour. A vingt mètres de là, Sonia venait de fendre la foule, qui, toujours en pleine admiration, la laissait passer en s'exclamant enthousiaste, avide du spectacle. En trois bonds par dessus un muret de caisses et de tonneaux, elle filait dans une ruelle transversale. Quelques dockers et marins hurlèrent de plus belle, exultant d'avoir gagné leur pari.

Damas reprit son souffle, et s'élança à la poursuite de Sonia, à toutes jambes.

Azur tournait en rond, dans le grand atrium de l'hospice. La villa était étendue, attenante à un grand jardin intérieur entouré de colonnades, que dominaient les deux étages du bâtiment

principal. Tout le reste étaient dépendances, logis du personnel, en plus de la boutique pharmaceutique ouverte à même la Via Pallia, l'artère principale de la haute-ville de Mélisaren. Mais tout le monde était occupé, à cette heure, et vaquait dans un brouhaha léger et discret. Tout le monde, sauf Azur.

La salle de chirurgie était à quelques pas de là, ouverte sur le corridor du jardin intérieur. Mais la psyké avait été rapidement chassée et intimidé d'attendre dehors, pendant que l'ami de son maître, Duncan Hazelon, doyen des médecins de la ville, et pour tout dire de toute la région, s'occupait à sauver sa consœur. Elle était trop loin pour entendre et au regard noir de Jawaad, elle avait obtempéré tête basse, sans discuter. Depuis, elle attendait.

Cela ferait bientôt trois heures, au moins. Elle avait pu profiter de l'une des fontaines pour s'abreuver, et, pour tenter de passer le temps, avait observé le défilé des patients, des visiteurs, des malades. Il y avait beaucoup de monde à travailler ici, dont une demi-douzaine d'esclaves, mais elle supposait qu'ils ne devaient pas tous appartenir aux propriétaires des lieux. Les esclaves de l'hospice portaient la même tenue, une tunique courte de lin blanc, au liseré rouge, de qualité, et une paire de sandales confortables. A les voir déambuler, elles semblaient bien traitées. Et très occupées. Apparemment, il n'y avait que des femmes.

Mais avec la fin du jour, les allées et venues s'étaient faites de plus en plus rares, et ne pouvaient plus la distraire un peu de son angoisse. Ne restait qu'à patienter, et le temps passant, elle stressait de plus en plus, sans savoir comment l'opération se déroulait.

Jawaad avait pris son esclave blessée dans ses bras dès que la Callianis avait été à quai, suivi par Azur ; et c'est sans un mot qu'ils avaient franchis la distance entre le port et la ville. La milice de la cité, autrement plus tatillonne que les gardes civiles d'Armanth, avait tenté un peu de zèle à l'arrivée du maître-marchand sale et dépenaillé et du fardeau qu'il portait précieusement. Jawaad avait aboyé sèchement, le regard noir, accentué par ses traits tirés, pour se présenter, une chose qu'il ne faisait pratiquement jamais, et déclarer qu'il venait confier une blessée aux soins du doyen des médecins de Mélisaren, insistant sur leur relation amicale, et qu'il n'avait pas de temps à perdre. Sur le coup, Azur s'était faite discrète et toute petite, pour tenter de se faire oublier, craignant que les gardes ne commencent à devenir plus hostiles.

Mélisaren n'était pas Armanth. Pour ces miliciens, une esclave, même blessée et à l'agonie ne représentait pas grand chose, et ne justifiait pas qu'ils aient à se presser. Seule l'insistance de

Jawaad et son titre de maître-marchand d'Armanth, avaient réussi à les convaincre. Mais Azur avait eut un frisson d'inquiétude : jamais elle n'avait vu son maître perdre patience, et à cet instant, elle avait presque eu la sensation qu'il s'était contenu pour ne pas se mettre à Chanter et se débarrasser ainsi des hommes qui lui faisaient perdre son temps. Ce qui, s'il avait osé, aurait signé sa condamnation à mort à court terme.

Azur avait été forcé de trotter pour suivre Jawaad, tandis qu'il arpentait les rues de la cité sans s'arrêter et à nouveau sans plus lâcher un mot, le visage froid, sombre et fermé. Face au cortège, la plupart des gens s'écartaient, curieux, et interloqués, tandis qu'il marchait droit devant lui, talonné par la psyké. Elle n'avait pas vraiment le temps de pouvoir s'intéresser à la ville qu'elle n'avait jamais visité, Jawaad la laissant toujours au port ou sur le bateau quand il s'y arrêta et allait rendre visite à Duncan. Elle réalisa juste que Mélisaren, bien plus petite que l'immensité d'Armanth, semblait aussi plus tassée sur elle-même, faite de ruelles entremêlés aux rares voies larges, à l'architecture plus sommaire, où détonnaient parfois des façades de temples à colonnes et chapiteaux majestueux, et presque incongrus entre les rangées de maison blanches au portes basses et aux fenêtres étroites.

Mélisaren était divisé en deux. La ville-haute possédait ses propres remparts, et les rues s'y élargissaient, agrémentés de places et de jardins. Jawaad traversa une vaste esplanade ornée d'arbres élégants et d'une fontaine ouvragée, pour pénétrer sans attendre dans une grande bâtisse, flanquée d'une boutique de remèdes pharmaceutiques, pour entrer dans la villa de l'hospice de Duncan, qui tenait aussi lieu de centre de formation pour les meilleurs médecins de tout le Sud des Plaines d'Etéocle, et, disait-on, de tout cette moitié-ci des Mers de la Séparation.

Moins de cinq minutes plus tard, Azur se retrouvait seule ; Jawaad ayant suivi Duncan qui l'avait accueilli lui-même dans les méandres de l'hospice, pour opérer Lisa en urgence.

Et depuis, elle ne pouvait qu'attendre.

Elle soupira lourdement, levant un regard distrait vers les toits, des larmes voulant encore couler de ses yeux. Si la jeune femme mourait, que se passerait-il pour son maître ? Et pour elle ? Elle ignorait ce que pourrait faire Lisa pour sauver Jawaad du sort qui l'attendait, mais elle savait que celui-ci était persuadé qu'elle en était capable, mais qu'elle seule le pourrait. Elle ignorait pourquoi, et comment. Qu'est-ce qui rendait cette petite terrienne rousse si unique ?

Elle essayait de comprendre, avec le peu d'informations dont elle disposait, quand son regard fixa, étonnée, la forme humaine qui déboulait de l'avant-toit des jardins, courant à toute vitesse.

Jaillissant tel un spectre, elle reconnut la silhouette de Sonia, qui filait le long de la toiture, et sauta d'un bond presque surhumain pour rejoindre la suivante. Abasourdie, Azur chercha qui pouvait la poursuivre, et elle vit débouler du même angle Damas, reconnaissable, même de loin, ses longs cheveux noirs et raides flottant au vent, qui courait à toute vitesse sur le faite de la bâtisse, tentant de rattraper l'éducatrice en coupant sa route.

La scène ne dura qu'une poignée de seconde : l'un et l'autre sautèrent pour disparaître derrière le sommet de la toiture. Azur resta ébahie.... que se passait-il donc ?

Damas talonnait toujours Sonia sans la lâcher. Et il pouvait désormais rajouter une qualité à la liste qui s'allongeait, des talents de sa proie : elle était endurente. Il soufflait telle la gueule d'un fourneau, et commençait à manquer d'air, et elle ne ralentissait toujours pas l'allure. Le jemmaï ne lâchait cependant pas prise. Elle ne pourrait soutenir un tel effort, et prendre de si acrobatiques risques bien longtemps encore, elle en avait déjà pris des énormes... et cela avait failli mal tourner.

Mélisaren est ceinte de hautes et épaisses murailles, bâties sur une saillie rocheuse à quelques centaines de mètres de la rive, dominant ainsi l'estuaire de l'Etéocle. Le port et ses dépendances étaient donc construits au pied de la ville, et reliées à elle par une allée sinueuse qui tenait parfois plus de la rampe. Entourée de quelques masures serrées qui avaient poussés en dehors de la cité, et logeaient une partie du personnel portuaire, la route rejoignait les remparts, hauts et bien gardés.

Ce qui n'avait pas arrêté Sonia. A sa décharge, personne ne s'attend à voir qui que ce soit sauter de toit en toit, et avoir assez d'élan, et de force, pour s'agripper aux arêtes de pierre d'un mur haut de douze mètres, puis l'escalader à la force des bras et des doigts.

Les gardes de faction sur les remparts eurent du mal à en croire leurs yeux. Encore plus quand la femme presque nue, qui venait en quelques bondes de se faufiler en pleine ville sous leur nez, fut talonnée par un homme tout aussi agile et rapide qu'elle, mais aux allures autrement plus menaçantes. La stupeur passée, les sentinelles réalisèrent soudain qu'il fallait donner l'alerte.

En moins de cinq minutes, Damas et Sonia venaient de semer une belle panique dans la garde de la ville -et beaucoup de surprise parmi les citoyens qui les apercevaient se courir l'un l'autre sur les toits, et à travers les ruelles- et se retrouvaient poursuivis par deux pelotons de soldats bien en peine de les rattraper, mais d'autant plus colériques et décidés à arrêter les responsables d'un désordre civil inacceptable.

Et l'un comme l'autre ne s'en souciaient guère. L'exaltation de la course-poursuite les enivraient. Jamais Sonia n'avait eu à pousser aussi loin ses subterfuges depuis le lointain passé où elle avait appris à courir sur les toits avec la même aisance que dans les arbres de sa jungle natale. Quand à Damas, jamais il n'avait eu à poursuivre une proie aussi rapide, insaisissable, et endurante, le forçant à tirer sur ses réserves et prendre des risques qu'il aurait en tout autre cas sagement évité.

Les murs de l'enceinte de la ville-haute ne furent pas plus un obstacle que ne l'avaient été les murailles de la cité. Et les deux pelotons agacés de gardes devinrent trois, semant dans leur précipitation plus de chaos que n'en provoquaient les deux inconnus qu'ils pourchassaient.

Perdu, le premier groupe des gardes déboucha sur la Via Pallia et l'esplanade de la grande fontaine, déclenchant des exclamations de surprise et de protestation parmi les badauds profitant de la fraîcheur du soir à l'ombre des arbres. Une bonne partie de ceux-ci était constituée de représentants de la noblesse dirigeante de Mélisaren et leur suite, des gens peu enclins à ce que l'on ose troubler leur tranquillité. S'ensuivirent des échanges houleux aux limites de l'échauffourée entre la milice civile, et les escortes de l'aristocratie, dont certains étaient officiers commandant les légions régulières de la cité, et pas vraiment hommes à supporter les sursauts d'autorité de ploucs en uniforme.

Pour les rares gardes qui parvinrent à se dépêtrer de l'esclandre, il était trop tard pour parvenir à retrouver la piste des deux monte-en-l'air qui avaient semé cette zizanie. Sonia était

déjà loin, et sautait des toits de l'hospice, vers un arbre qui lui servit d'échelle improvisée d'où elle dégringola sous le regard éberlué de deux servantes rapportant leur linge du lavoir. Elle avait pu apercevoir brièvement la scène sur la grand-place, ce qui lui offrait un large répit pour semer les gardes, mais Damas, lui, la talonnait toujours. Elle était presque à bout de forces, et elle ne lui échapperait pas. Cette pensée la fit sourire.

Sonia bifurqua vers une petite ruelle couverte de tonnelles fleuries, cherchant un abri pour reprendre son souffle. Le portillon d'un jardin à l'arrière-cour d'une villa de maître lui donna une échappatoire, où elle s'engouffra, pour trouver une cachette parmi les taillis parfumés. La nuit commençait à tomber, rendant plus aisée de se dissimuler dans l'ombre des fourrés. Le cœur battant, le souffle douloureux à manquer de la faire tousser, elle songea qu'elle avait sûrement semé Damas. Elle pouvait entendre au loin les gardes s'affairer vainement à essayer de les retrouver.

Elle réalisa tardivement qu'elle avait sous-estimé le jemmaï.

Damas avait failli perdre sa proie. La haute-ville était émaillée de jardins clos et de rangées de peroniers au feuillage épais et aux ombres fraîches. Dès que Sonia avait quitté les toits de l'hospice, elle avait disparue de sa vue, et il avait pensé qu'il était semé. Ce qui le contrariait particulièrement.

En toute évidence, leur course-poursuite avait été un jeu, et un défi. Sonia avait ralenti plusieurs fois, pour attendre le jemmaï, une provocation qui accentuait le caractère ludique de leur cavalcade risqué. Damas avait pris le challenge au pied de la lettre, et oublié ses premières humeurs qui auraient valu à Sonia de passer un très mauvais moment. C'était un duel, entre deux êtres aux compétences et entraînements similaires, où l'un et l'autre se testaient. Le fait est que le jemmaï avait été époustouflé et conquis. Il n'y avait pas grand monde pour être capable de lui tenir tête ainsi. Depuis que Sonia avait réussi à filer en pleine ville au nez et à la barbe de la garde, il s'était mis à la désirer ; il la voulait. Et puisqu'elle se prêtait avec tant d'ardeur à ce duel, il n'allait pas se gêner pour la faire sienne.

Mais à constater qu'elle avait disparue, il se demanda si elle ne tentait pas finalement réellement de s'enfuir. Ou de se jouer de lui. Le souffle court, il chercha du regard un haut toit, pour s'y jucher, et commencer à scruter les environs assombris par le début de la soirée, et

repérer sa proie. Dans la pénombre qui venait s'imposer à la cité, ses yeux perçaient l'obscurité avec l'acuité d'un chat.

Sonia ne l'entendit pas venir. Cela ne lui était jamais arrivé. Les taillis du jardin où elle s'était tapie pour reprendre son souffle étaient épais, et encore cachés par de denses frondaisons ; elle pouvait ainsi récupérer un peu et laisser Damas errer à sa recherche. Il devait sans doute continuer à la traquer sur les toits où il était clairement à son aise. Elle fut d'autant plus surprise du tour qu'il lui joua.

Elle entendit le sifflement du bolas, mais n'eut pas le temps de le voir, qu'il s'agrippait à son bras en un sac de nœuds inextricable. Et Damas tira durement, faisant chuter l'éducatrice, tandis qu'il l'extrayait de sa cachette. Sonia protesta :

— Aïe ! Tu triches !

Damas quitta la branche basse de l'arbre où il s'était faufile sans bruits pour s'approcher, retombant lourdement à terre. Ses jambes -et pas qu'elles- lui rappelaient vivement l'effort qu'il venait de faire ; elles étaient endolories. Il n'aurait pas pu poursuivre la course-poursuite bien longtemps :

— Je n'ai pas souvenir que l'on se soit arrêtés pour discuter des règles. Je t'ai dit que je t'aurais, c'est fait.

Sonia lâcha un soupir en forme de sifflement, les dents serrées. Tel un gibier, le jemmaï tirait sur la corde des bolas, forçant l'éducatrice à devoir se rapprocher de lui. Elle tenta de se lever, mais une autre traction violente sur la corde la jeta à terre. Damas lâcha un sourire en la toisant :

— Tu as tenté de fuir, tu as affolé la moitié des gardes de la ville, fait aboyer tout les chiens d'ici au port, tu m'as fait courir comme un dératé... et à mon avis, il y a pas mal de monde qui te doit quelques frayeurs et quelques bleus. Alors, tu connais la loi, non ? Que fait-on à une esclave qui a tenté de s'enfuir ?

Sonia afficha un sourire vipérin, au regard flamboyant, sans nulle trace de peur. Elle était au delà de ces craintes à ressentir la moindre véritable appréhension à son sort. Elle répondit d'une voix suave :

— Je risquerai par ici une mort lente et atroce, sur une place publique, en guise de leçon à tous les esclaves pour ma tentative de fuite et la zizanie que nous avons semés. Ce serait un moment désagréable. Mais surtout, quel gâchis, n'est-ce pas, maître ?

— Tu le mériterais largement, pourtant.

— J'en conviens, maître. Mais tu n'a pas envie de me réserver ce sort. Sinon, tu ne m'aurais pas laissé courir aussi longtemps, et je serai en train de répandre mon sang quelque part, un poignard fiché au corps. Tu ne rate jamais ta cible. Ou dois-je croire que j'ai présumé de tes intentions, et de ton plaisir à notre course-poursuite ?

Damas eut grand mal à retenir son rire à la dernière remarque de l'éducatrice. Les deux mains sur la corde, il la tirait vers lui par à-coup, et la forçait à se retrouver à ses pieds. Sonia, bien obligée de suivre, approcha jusqu'à lui à quatre pattes, le dos cambré, dans des mouvements ondulants et félins, séductrice et sensuelle, à en enflammer l'air ambiant. Damas s'en régala.

— Tu ne devrais pas penser à ma place, reprit-il. Et tu sais que ce n'est pas toléré pour une esclave... Présumer pour moi n'est pas une bonne idée. Cela dit, tu as raison, je ne manque jamais ma cible...

A force de tirer, Sonia était maintenant aux pieds du jemmaï. Il était en sueur, le visage encore crispé par l'effort qu'il venait de faire, mais dans son regard brillait toujours l'exaltation de la poursuite, que nourrissait un autre délice, celui de toute la lascivité de l'éducatrice, qui lui rendait un regard brûlant aux reflets bleutés :

— ... et je ne lâche jamais ma proie.

Il y eu un silence, les deux regards s'empesèrent l'un à l'autre. Il la désirait, elle pouvait le voir, et même le sentir. La puissante charge érotique et virile du jemmaï la toisant essoufflé, son regard noir brillant de l'avidité à prendre l'esclave qu'il admirait avec autant de luxure, lui arracha un frisson mordant parcourant tout son corps.

Damas céda le premier. Attrapant le collier d'acier au cou de Sonia, il tira pour la forcer à se redresser, et la plaqua rudement contre lui. Ses lèvres devenaient un fruit carmin l'appelant à y mordre. Répondant à cette faim envahissante, il l'embrassa fougueusement, ses mains agrippant avec violence son corps brûlant, dont la peau frémissait en répondant à ses ardeurs.

L'éducatrice gémit de délice, frissonnante, tandis que le jemmaï goutait ses lèvres et sa bouche frénétiquement, la retenant vigoureusement dans l'étau de ses bras. Elle pouvait sentir son cœur battre la chamade, encore secoué du vif effort dont ils sortaient tout deux, et son puissant parfum de sueur et de cuir, mêlé encore de légères fragrances de sang et de poussière. Elle inspira de tout son souffle, laissant les odeurs l'envahir dans une autre extase. Elle y noya ses sens dans un tumulte de plaisirs, répondant à l'ardeur de l'homme dans des ondulations sensuelles au gré de son baiser, et de ses caresses. Un autre gémissement de plaisir étouffée de sa part acheva de conquérir Damas, ensorcelé.

Il la fit chavirer, basculant au sol avec elle, la plaquant sous son poids, en abandonnant ses lèvres, pour venir lui mordre le cou, au dessus du collier. Elle lâcha un cri surpris, et la douleur des dents pinçant cruellement sa peau l'embrasa encore dans des soupirs de désir. Damas bataillait en grondant avec le ceinturon de son kilt et les boutons de ses braies. Sonia entourait ses épaules de ses bras, le retenant à son tour contre elle.

Damas ricana, comme en défi :

— Et quand j'ai attrapé ma proie, je ne la lâche plus !

Sonia lâcha un rire aux accents de gémissement lascif :

— Qui a attrapé qui, maître ?

Damas grogna encore, se redressant en faisant lâcher prise à la splendide créature dont il avait bien l'intention de profiter. Le désir lui nouait le ventre à lui faire mal. Il aboya, la voix assourdie par un désir qui se faisait bestialité :

— Nous verrons bien qui va être prise, et qui prends.

Damas écarta brutalement les cuisses de Sonia, pour s'immiscer en elle, d'un coup de rein. Elle cria, de plaisir, et d'envie. C'était presque un rire, une exclamation de victoire, qui résonna dans tout le jardin. Mais Damas n'avait cure à l'instant, d'être entendu ou surpris, il s'en moquait comme de sa dernière chemise, autant que des lointains échos des gardes qui les recherchaient vainement. Elle était sienne. Et il allait la prendre, tout son saoul.

Ce fut une toute autre bataille, corps à corps, dans l'ombre des fourrés de ce jardin, que le jemmaï mena. Mais il n'ira jamais, par la suite, prétendre qu'il l'avait vraiment gagné, celle-là.

La porte coulissant de la salle d'opération s'ouvrit enfin, sur Jawaad qui chercha du regard Azur. Il n'eut pas besoin de l'appeler, elle le guettait depuis l'atrium, et se précipita vers lui. Le maitre-marchand fit quelque pas, pour libérer le passage, suivi par Duncan, débarrassé de sa blouse, sa calotte et son masque.

Jawaad ouvrit les bras dans un geste esquissé, et Azur s'agrippa à lui sans se faire prier, oubliant un peu le médecin qui rejoignait son maitre et ne cachait pas son sourire à la scène, malgré des traits tirés :

— Mon maitre ! Comment va-t-elle ?

Jawaad referma les bras sur son esclave, la laissant profiter un peu de son étreinte, venant poser un bref baiser au sommet de son crâne :

— Nous le saurons demain.

Duncan ajouta, acquiesçant en s'étirant ; on aurait presque pu entendre ses os craquer :

— Si elle passe la nuit, elle sera tiré d'affaire. C'est encore trop tôt pour se prononcer, mais j'ai bon espoir qu'elle s'en remette.

Azur se tourna, confuse : elle n'avait pas salué le vieil homme, et baissa la tête un peu piteuse.

— Pardon maitre, j'ai été impolie.

Le vieux médecin afficha un grand sourire charitable, aux dents étonnamment blanches :

— Non, empressée envers ton maitre, et du sort de ta sœur. Tu es toute pardonnée.

Jawaad esquissa un bref sourire. Duncan faisait partie des hommes les plus bons et compatissants qu'il ait pu connaître, ce qui était encore plus marquant dans cette ville nettement influencée par la rigueur des traditions de l'Étéocle, et les règles religieuses de l'Église du Concile. Mais il lança une légère tape sur le crâne de son esclave, en guise de rappel à l'ordre.

Le médecin reprit :

— Maintenant que nous avons tout fait pour ta fille, Jawaad, il serait temps de s'occuper de toi.

— Je vais bien.

— Permets-moi d'en douter, en tant qu'ami, et médecin. Je commence par quoi : te décrire ton état d'épuisement physique, ou l'infection de la plaie à ton bras qui se répand à la quantité de blessures que tu as sur tout le corps, et qui ne vont pas tarder à te filer une bonne fièvre ?

Jawaad leva un sourcil perplexe, gardant toujours Azur contre lui. Bien qu'habitué aux travers de son vieil ami, il aurait continué obstinément à s'en tenir à son avis, même s'il s'agissait d'un mensonge. Il était à bout de force, et il le savait fort bien :

— Tu viens de passer trois heures à sauver mon esclave, je peux attendre. Une bonne nuit, un vrai repas, et ce sera réglé.

— Tu n'as pas tort. Je suis un peu lessivé, mais crois-moi, j'ai fais bien pire. Tu es le bienvenu ici, la chambre d'amis est déjà prête. Va-y avec ton esclave qui ne doit que rêver de pouvoir s'occuper de toi, je vais t'envoyer mon assistante pour s'occuper un peu de tes blessures.

Jawaad esquissa un sourire, et lâchant Azur, qui regardant le doyen avec surprise, et curiosité, il posa brièvement sa main sur l'épaule du vieil homme :

— Merci.

7- *Lilandra*

—, Mais tu ne sais donc pas qui je suis ?!

Lisa fixait la plaine sans fin, à l'horizon duquel elle pouvait apercevoir les murailles formidables de la cité d'Antiva, sans que rien ne puisse lui expliquer comment elle pouvait connaître ce nom. Et aussi loin que portait son regard, s'étalaient les campements d'une antique armée composée de dizaines de milliers d'hommes, de chevaux, de machines et d'animaux de guerre...

... Une armée dont elle ne savait rien ; semblant figée dans l'attente d'un événement dont elle ignorait tout.

La jeune terrienne recula d'un pas à l'exclamation de la femme en atours d'officier de guerre, qui aurait pu sortir tout droit des récits homériques de la guerre de Troie. Impressionnée par sa protagoniste aux cheveux aussi longs et roux que les siens, son regard s'arrêta brusquement sur la poitrine de celle-ci. Y trônait un pendentif de la taille d'une montre à gousset, fait d'un argent brillant et éclatant, qui ressemblait à une sorte d'astrolabe aux motifs et mécanismes complexes, enchâssé dans un fin tour d'or rose.

Elle ouvrit la bouche, ébahie. C'était le médaillon que Jawaad portait toujours au cou.

Elle se préparait à avouer qu'elle ne pouvait pas répondre à cette question, quand l'air se mit à vibrer intensément, comme pris d'un miroitement de plus en plus frénétique, brouillant la vue jusqu'à l'horizon. Elle vit le regard éberlué de la femme qui lui faisait face, et qui tournait la tête pour fixer avec effroi Antiva, à l'horizon. Au milieu des vagues d'ondes qui faisaient trembler le réel tout autour d'elles, les deux femmes furent submergées par un brutal éclair blanc, qui en un battement de paupière avala tout : firmament, plaines, armées sans fin, campements et collines, jusqu'à leur propre corps.

Lisa réalisa que l'éclat fort comme dix mille soleils aurait dû les aveugler instantanément. Mais elle distinguait toujours, parfaitement. Et elle vit Antiva incinérée, s'effondrer tel du papier brûlé sous l'impact d'une explosion si apocalyptique que son esprit doutât immédiatement que

cela ai jamais put se produire. Le panache de fumées et de débris qui s'ensuivit, prenant la forme d'une boule de feu et de magma incandescent s'évasant en une forme de champignon de sinistre augure, s'éleva aux cieux jusqu'à en percer les hautes couches de l'atmosphère. Tout autour du cratère de cendres qui avait été cette cité de milliers d'âmes soufflée par l'explosion, le sol se soulevait en une onde de force le propulsant à des centaines de mètres de hauteur, en avançant la vague de feu.

Lisa sut que rien n'y survivrait. Ce serait la mort, la ruine et une plaine de ravages stérilisée à jamais jusqu'à l'horizon.

Et soudain, elle réalisa les hurlements. Elle pouvait capter l'agonie de ces centaines de milliers de vies fauchées au même instant. Elle les entendait tous ; si distinctement, si clairement, qu'elle réalisa avec un effroi indicible qu'elle aurait pu les compter. Elle touchait du doigt l'agonie de tous ces êtres mourant à la même seconde dans un seul et unique cri. Lisa hurla à son tour.

Mais ce n'était plus un hurlement. C'était un Chant, venant frapper le réel comme une pierre jetée à l'eau briserait sa surface. Le Chant devint cacophonie hurlante et suraigüe à l'instant où la vague de feu percuta la colline et les deux femmes, charriant des millions de tonnes de terre et de pierre, de cendres et de ce qui pouvait rester de ce que furent des milliers de vies.

Le temps s'arrêta. Il n'y eut plus que le silence...

— Tu te réveilles enfin !

Lisa ouvrit brusquement les yeux, ce qu'elle regretta de suite. La lumière vive de la fin d'été frappa douloureusement ses prunelles en l'aveuglant. Son retour à la conscience la ramena aussi à une autre douloureuse évidence. Pendant un court instant, elle avait cru que tout ce qu'elle avait vécu jusqu'ici sur ce monde à l'immense lune visible de jour comme de nuit, cette planète que ses habitants nommaient Loss, n'était qu'un long, cruel et mauvais rêve.

Mais ses sens contredisaient l'espoir qu'elle avait un bref moment entretenu. Son odorat lui rapportait des effluves d'alcool et d'éther, et derrière celles-ci des parfums de savons, et de

fragrances d'été provençal. Et une légère odeur rassurante et intimement familière, mais qu'elle ne sut pas immédiatement reconnaître. Aucune musique, ni de bruit de circulation routière, mais seulement le léger brouhaha venant des rues alentours, dans des mélanges linguistiques qu'elle ne reconnaissait que fort peu, et le chant des oiseaux. Ce n'était ni Paris, ni cette fin d'hiver morne et froide où elle s'était éteinte sans plus faire aucun cas pour sa vie. Ce n'était pas un rêve. Elle était sur Loss, et cela ferait bientôt trois mois qu'elle y était perdue.

Lisa retenta d'ouvrir les yeux. Lilandra la fixait, patiemment. L'assistante de Duncan était une étocienne à la chevelure bouclée d'un noir de jais, le teint très clair que marquait encore son regard noisette aux cils épais. Elle esquissa un sourire en voyant la jeune femme alitée se décider enfin à se réveiller :

— Tu es tirée d'affaire, Anis. Mais pour le moment, n'essaye pas de bouger.

— À... Anis ?

Lisa eut une expression de surprise sur son visage encore émacié, et marqué par la fièvre et l'épuisement, en fixant Lilandra, penché au-dessus d'elle. La réponse à son interrogation vint d'un peu plus loin, hors de son champ de vision :

— Anis, oui. Le nom que je t'ai choisi.

Lisa tourna la tête. Jawaad était à trois pas d'elle, appuyé contre le mur de la chambre d'hospice, bras croisés, d'apparence toujours aussi maussade et nonchalant. Son regard noir et dur fixait la jeune terrienne sans tendresse. Lilandra en fut légèrement gênée, mais ne le montra guère ; elle attendait le réveil de sa patiente depuis un moment, et pouvait enfin procéder aux examens postopératoires pour vérifier si sa convalescence se présentait favorablement. Jawaad laissa le médecin faire, observant en silence. Il fixait toujours Lisa, qui grinça des dents quand Lilandra commença à démailloter son épaule blessée. L'étéocienne commentait, en athémaïs, avec un accent prononcé :

— Je m'attendais à ce que tu aies encore mal, mais la cicatrisation s'annonce bien. Laisse-toi faire, et détends-toi.

Lisa dut retenir un cri. La tentative de faire bouger son bras donna ce qui semblait clairement un bon résultat pour Lilandra, mais une expérience douloureuse pour la jeune terrienne. Elle en eut des larmes aux yeux, et fort heureusement le médecin n'insista pas. Elle était

satisfaite, les mouvements de l'épaule prouvaient que la blessure ne laisserait pas de séquelles importantes.

Lisa n'avait plus dit un mot depuis le regard échangé avec Jawaad. Elle n'osait plus d'ailleurs le fixer, et suivait les gestes de Lilandra. Celle-ci, tout en commentant sans attendre de réponse, refit le pansement et le bandage de sa patiente, qui immobilisaient toute l'épaule et le bras gauche, avant de prendre son pouls, et sa température. Avec un thermomètre à mercure. Une autre surprise qui déconcerta Lisa, autant que le stéthoscope, bien que d'allure assez rudimentaire, que le médecin employa pour écouter son cœur et sa respiration.

C'est Jawaad qui brisa le silence qui s'était installé dans la petite chambre, en s'adressant à l'assistante de son vieil ami. Il n'avait pas bougé de son appui dos au mur :

— Va-t-elle pouvoir se servir de son bras ?

Lilandra acquiesça en se tournant vers le maussade maître-marchand. Elle ne l'avait jamais rencontré, et ne le connaissait que par les descriptions qu'en faisait son mentor. Elle s'était attendue à ce qu'il soit bien plus vieux d'apparence, d'ailleurs. Il lui avait fallu un petit moment d'adaptation pour intégrer son apparence assez jeune, même si l'homme portait une ambrose comme symbiote. Car aux récits de Duncan, le vieux médecin et le marchand avaient partagés de palpitantes et excentriques aventures de jeunesse. Et le doyen avait plus de cent cinquante ans, les ambroses, à son stade, ne pouvaient plus réellement prolonger encore sa vie et sa jeunesse depuis belle lurette.

Duncan avait d'ailleurs dressé de Jawaad un portrait assez fidèle à l'individu qui se tenait face à elle. Un homme qu'il disait bon, généreux, courageux et fier, rusé et opiniâtre, mais sans manières, dédaignant le luxe et la politesse, et qui affichait constamment une humeur maussade et peu amène, sauf à de rares moments intimes. Celui-ci n'en était clairement pas un. Elle l'aurait pourtant cru ; rarement, elle avait vu à Mélisaren qui que ce soit se démener autant pour sauver une esclave mourante. Dans la plupart des cas, il aurait été décidé de l'achever proprement et sans douleur. Et durant ces trois derniers jours, Jawaad avait passé de longs moments, seul et silencieux, une tasse de thé à la main, à veiller sur la blessée. Elle se serait attendue à le voir accueillir le réveil de son esclave avec plus d'émotions. Mais il restait impassible... et son regard noir arrivait à la glacer.

La réponse de Lilandra fut donc égale à la froideur du regard qui la toisait :

— Si vous vous inquiétez d'une perte de sa valeur marchande, ne vous en faites pas. Elle gardera une cicatrice visible, mais elle devrait s'estomper en une année et elle va retrouver un usage complet de son bras d'ici trois à quatre semaines, voire moins si nous lui greffons un symbiote.

— Je doute que tu saches ce qui m'inquiète. Je veux qu'elle guérisse sans garder de handicap.

Lilandra se demanda comment prendre cette réponse, lâché sans émotion ni empathie. Mais sa fierté en fut piquée :

— Hé bien, vous connaissez aussi bien que moi les talents de chirurgien de mon professeur, non ? Elle retrouvera plein usage de son bras, avec peut-être pendant quelque temps des douleurs et une faiblesse musculaire, mais cela passera. Et si vous faites confiance à maître Duncan, je vous suggère de m'accorder la même confiance sur le point de vue médical.

Jawaad se gratta un instant la joue, faussement dubitatif :

— Nous verrons. Tu as fini ?

— Oui, c'est terminé, je repasserai dans un moment pour la nourrir. Il va lui falloir du repos.

Jawaad acquiesça :

— Si tu as besoin d'aide pour préparer ses repas et la nourrir, Azur, mon esclave est tout à ton service. Laisse-nous, maintenant.

Lilandra tiqua encore. Elle jeta un regard sur Lisa. L'esclave n'avait pas bougé, elle paraissait presque tétanisée de peur, le regard tremblant légèrement. Elle en resta perplexe, mais cette étrange situation attisait sa curiosité. Jawaad avait apporté durant ses trois jours de veille des chemises et tuniques usagés qu'il avait porté, une différente chaque jour, qui avait servi d'oreiller pour la jeune femme blessée. Le médecin connaissait certaines pratiques et coutumes du Haut-Art, comme l'imprégnation des esclaves par l'odeur de leur maître, mais il lui semblait incongru de se soucier de ces détails avec une femme dans le coma. Mais elle avait constaté l'effet apaisant qu'avaient ces sortes de doudous pour la jeune terrienne blessée. Elle se promit d'en apprendre un peu plus sur elle à la première occasion, tout en laissant le maître-marchand avec son esclave :

— je repasse d'ici ce soir. À plus tard, Jawaad.

Bien entendu, il n'y eut aucune réponse à ses salutations.

Il se passa un moment de silence pesant. Lisa n'osait plus fixer son maître, et celui-ci ne la lâchait pas du regard. Elle avait peur ; une angoisse qui ne la lâchait pas, et bien sûr, elle savait que Jawaad le voyait sans aucun mal. Un bref moment, elle se demande à quoi cela menait d'avoir peur de cet homme, alors qu'elle se souvenait de ce qu'elle avait fait. C'était flou, mais elle avait crié pour le sauver quand il avait manqué se faire tirer dessus. Et il s'était passé quelque chose, à cet instant. Tenter de s'en rappeler la replongea immédiatement en pleine angoisse.

— Que dit une esclave quand elle voit son maître, Anis ?

Jawaad avait posé la question calmement, mais sans un mouvement, et toujours en la fixant de son regard noir et pesant. Lisa répondit en bafouillant, la bouche pâteuse et la voix rauque :

— Bon... bonjour, mon maître...

— N'oublie plus. Et que dit une esclave à qui vient d'être fait le cadeau d'un nom donné par son maître ?

— Me...merci.... mon maître ?

Jawaad fit un léger signe négatif de la tête. Il n'avait toujours pas approché. Il posa une autre question :

— Sais-tu pourquoi tu as mérité le cadeau d'avoir un nom ?

Lisa hésita. Elle pensa encore à ce moment, à son cri pour prévenir Jawaad, aux brumes qui suivirent ce moment. Un bref instant, celles-ci voulurent se dissiper, et elle eut un hoquet de terreur. Elle ne put répondre qu'en faisant à son tour non de la tête.

— Parce que tu as fait quelque chose d'exceptionnel, qui m'a sauvé la vie. Ce faisant, tu as exposé la tienne pour cela.

Lisa comprit bien sûr. Elle s'était jetée sur son maître pour le protéger ; elle s'en souvenait, sans savoir pourquoi elle avait pris un tel risque pour lui. Elle ne répondit rien, des larmes

noyaient ses yeux verts à ce souvenir. Jawaad esquissa un sourire, son regard s'attendrissant brièvement, à la vue de l'émotion de son esclave :

— Tu t'en souviens, donc. Tu as mérité ton nom, mais tu as aussi mérité une punition.

Le maître-marchand s'approcha du lit, sans un geste pour Lisa. Saisissant la chemise sur laquelle sa tête reposait, il tira sans ménagement pour la lui ôter, avant de se détourner, roulant le linge en boule :

— Ta vie m'appartient. Tu ne l'exposes pas et tu ne la mets pas en danger, fusse pour me sauver. Tu t'es abimé, et je ne l'admets pas !

Lisa tressaillit de douleur, et de peur, sans comprendre réellement en quoi elle était punie dans l'immédiat. Elle ne le saisisrait que plus tard. Prenant le chemin de la sortie de la chambre, Jawaad ajouta, sans se retourner :

— Quand je reviendrai, tu répondras à cette question : à quoi sert un nom ?

Jawaad ne revint pas pendant les trois jours suivants. Lisa comprit alors à son corps défendant quelle était la punition du maître-marchand : son absence lui pesa dès le premier instant où elle tenta de dormir. Il manquait près d'elle un parfum, une odeur rassurante et intime, qui avait disparu avec lui et la chemise qu'il avait emportée. Le constat la laissa dans l'expectative, avant de la mettre dans une vaine et sourde colère. C'était comme de ressentir toutes les affres de l'amour et de ses émois, tout en sachant pertinemment n'avoir aucune raison de les vivre.

Lisa savait parfaitement ce qu'était l'amour, à ses différentes échelles. Sauf de ceux qui créent une passion absolue, ou une fidélité pour la vie. Elle se serait d'ailleurs moquée doublement de cette idée et de ce genre de considérations romantiques. D'abord parce qu'elle ne s'était jamais laissé attacher à qui que ce soit bien longtemps, que ce fût homme ou femme -elle avait essayé les deux, par curiosité et jeu. Et ensuite parce que chez elle, sur Terre, elle ne songeait qu'à la drogue et aux angoisses de sa quête quotidienne, sans avenir ni projets, pour trouver sa prochaine dose. Elle n'avait jamais mérité être aimé, de son point de vue. Qui pourrait aimer une

voleuse, une menteuse ; une junkie ? Et la seule qui avait eu pour elle ce sentiment au-delà de tout, c'était sa sœur, qu'elle avait trahie... et qui désormais était elle ne savait où, livré à elle ne savait quel sort méprisable sur ce monde étranger.

Et là, elle ressentait le manque, le poids au cœur, l'angoisse de l'absence, la langueur du temps qui ne passe pas assez vite. Et la mémoire vivace d'un visage et d'une odeur la rassurant, occupant en permanence un espace de ses pensées. Tout cela pour un homme qui l'avait acheté ; non, pire encore selon les normes de ce monde : qui l'avait échangé pour rien, pour la traiter en esclave. Un homme détestable ; froid, rustre et odieux ; qui éveillait plus en elle quand elle y songeait dégoût et peur que la plus petite amorce de respect et de considération.

Sauf que...

Lisa avait beau s'évertuer à se rappeler que c'était par la faute de Sonia, que c'était l'effet du Languori, que c'étaient ses sens, son corps, que l'éducatrice avait volontairement imprégné et conditionné à réagir ainsi et en aucun cas son esprit et son âme, elle ne pouvait pas endiguer le manque. Et il devenait mélancolie et poids de l'absence de Jawaad. Elle ne pouvait que ressasser sa colère, vidée de substance, immobilisée dans son lit. Dans le silence de la chambre, elle pleura plusieurs fois. La curiosité de Lilandra à son endroit fut une heureuse et fort bienvenue distraction.

L'assistante de Duncan revint pour le repas du soir, apportant un bol de bouillon agrémenté de pain trempé.

— Je suis navrée, tu sais ?

Lisa tourna un regard déboussolé sur la femme aux traits nobles. Elle devait avoir une vingtaine d'années, peut-être moins, c'était difficile à dire. Et bien sûr, elle la toisait aisément de presque une tête. Lisa commençait à mesurer l'ampleur de la différence de taille entre les terriens et les lossyans. Ils étaient tous grands, largement plus qu'elle, et largement plus que les humains de son monde d'origine. Mais ce qu'elle venait de dire en approchant pour lui tendre le bol de soupe l'avait désarmé.

— Na.... navrée de quoi ?

— De ton sort. Tu es terrienne, n'est-ce pas ? Nous ne sommes nullement insensibles ; et je connais assez la Terre, du moins pour savoir que tu vis à ta manière aussi mal qu'une lossyenne d'être asservie.

- Je... je pensais que... les gens ici... sur ce monde, votre monde, n'avaient... aucune pitié, ou... ou considération pour les esclaves, maîtresse. On m'a... ou nous traite en animaux, en propriétés... C'est comme cela qu'on m'a traité jusqu'ici.

Lilandra hocha la tête, venant approcher la chaise qui se trouvait dans la petite chambre éclairée par les derniers feux du soir, pour aider Lisa à manger :

— C'est exact. Mais si tu étais un animal sans valeur, qu'on ne respecte pas et qu'on ne considère pas, il n'y aurait pas actuellement un médecin qualifié à ton chevet en train de te nourrir.

Lisa fit une moue, pensive, presque gênée. L'éteoclienne avait marqué un point, même s'il lui était amer de l'admettre. Cette dernière reprit, après un sourire entendu et rassurant :

— Cependant, c'est vrai, tu es esclave, tu es la propriété de Jawaad, l'ami de mon professeur et maître. Il déciderait de t'ôter la vie que nous n'aurions légalement rien à redire, ni aucun recours et toi aucun moyen d'yéchapper. Car tenter de le faire te mènerait de toute façon à ta destruction tôt ou tard. Tu ne peux pas être libre. Non pas parce que tu es esclave et que c'est ainsi, même si, en effet, c'est bien le cas, mais parce que personne ne laissera jamais libre une femme rousse, ici.

Lisa ne put répondre de suite. Lilandra lui faisait tenir le bol de soupe de sa main valide et apportait elle-même les cuillères à sa bouche. La situation était infantilisante, mais elle avait vécu bien pire. Et de toute manière, elle n'aurait pas vraiment pu manger seule aisément. Le temps d'avaler une bouchée et elle leva ses grands yeux verts de jade sur le médecin :

—, Mais.... pourquoi ?

— Personne n'a donc songé à faire ton éducation ?

— Pas... pas sur ces points-là, maîtresse. On ne m'a dit que... c'était ainsi : je suis terrienne, ici, les lois et les coutumes font de moi une esclave, c'est une tradition. Je sais que... que devenir esclave est le sort qui attend les femmes capturées dans vos guerres. Que c'est une des sentences pour certains crimes. Et que... ici les pauvres vendent parfois leurs enfants aux esclavagistes quand ils n'ont pas d'autre choix...

— C'est peu, en effet. Il y a tout un ensemble de coutumes, d'intérêts, de lois autour de l'esclavagisme, qui serait long à expliquer. Mais si toi, plus que n'importe qui d'autre ne peut être

autre chose qu'esclave, c'est pour tes cheveux roux, pour tes yeux verts, pour les signes qui font de toi une Chanteuse de Loss, ou tout du moins un être qui peut le devenir. Même si les chances sont très minces que ce soit le cas, il est impensable de prendre le risque de laisser libre un être aussi dangereux et potentiellement néfaste.

— Je... je ne comprends toujours pas, maîtresse... Chanteuse de Loss ? Qu'est-ce ?

Lilandra soupira, et prit le temps de la réflexion, le temps de nourrir sa patiente, qui n'osait pas briser le silence. Elle se décida enfin à répondre :

— Tu le sauras tôt ou tard. J'hésitais quant à l'initiative de te l'expliquer, mais tu accepteras mieux ton sort si tu en sais l'origine...

Lilandra s'étira un instant, avant de reprendre :

— Il ya des siècles, un cataclysme a failli tuer tous les lossyans, et a plongé le monde dans le chaos. Une catastrophe divine, comme un châtement. Mais ce n'étaient pas les anciens dieux qui avaient provoqué ce désastre, mais une Chanteuse de Loss, la plus terrible et démoniaque de tous ces êtres. Son nom est impie, désormais ; puissent les Hauts Seigneurs me pardonner de le prononcer : Orchys de Parcia, qui a déchainé le Chant des Abimes et provoqué le Long-Hiver, qui détruisit le monde entier.

Dans leur grande compassion, les Hauts-Seigneurs du Concile nous envoyèrent alors leurs prophètes, pour fonder l'Église, et guider les survivants pour reconstruire le monde tel que tu apprends à le connaître. Tout ce que tu vois, nous le leur devons. Mais ton sort, aussi. Le Chant de Loss doit servir l'homme, non l'asservir. Les Chanteurs de Loss apparaissent le plus souvent chez les femmes, et encore plus souvent chez les femmes rousses... rousses aux yeux verts. La seule alternative à leur mort, c'est de les asservir, pour les empêcher de reproduire ce qui est arrivé. Tu pourrais être un de ces êtres démoniaques et si dangereux et nul ne te laissera jamais libre ; c'est ainsi. Non par cruauté, ou dédain de ton existence, mais pour le bien de tous ; tu ne peux être qu'esclave. Tu comprends ?

Lisa n'avait pas lâché Lilandra des yeux, décomposé tandis qu'elle écoutait et saisissait la portée des propos du médecin. Elle comprenait très bien, avec une sorte d'effroi, que son sort était scellé dès son arrivée sur ce monde. Elle aurait voulu crier, mais la peur revint lui nouer le ventre. Ce ne fut qu'un murmure, finalement :

— Je ne suis pas Chanteuse de Loss ! Je... je ne sais pas ce que c'est, mais je ne suis rien de tout cela ! C'est injuste...

— Oui, cela l'est. Même chez les roux, les Chanteurs de Loss sont rarissimes, du peu que j'en sais. Mais ce qui est injuste pour toi est juste pour nous. C'est ainsi que notre monde peut fonctionner et s'épanouir, même avec ses imperfections et ses défauts, sans que nous ayons à craindre un jour qu'une autre Orchys ne se déchaîne et dévaste le monde. L'Église n'est pas parfaite non plus et pas toujours juste. À Mélisaren, et dans le sud des Mers de la Séparation, certains de ses dogmes les plus durs envers les femmes ne sont guère considérés et tant mieux ; sinon, je n'aurais même pas le droit d'être médecin et de diriger des soignants et des serviteurs. Mais l'Église a imposé ses lois pour veiller sur nous et nous protéger au nom des Hauts-Seigneurs. Dans l'ensemble, ce sont de bonnes lois et ce sont des lois sacrées. Il te sera difficile de le comprendre si on n'a jamais fait ton éducation. Tu n'es après tout qu'une barbare, qui ignore tous de nos codes et de nos vertus.

Lisa se mit à trembler, retenant des sanglots, mais elle hochait doucement la tête en balbutiant :

— Je... je voudrais apprendre, maitresse... pour comprendre, au moins !

— Sait-tu lire ?

— Non... non... pas vraiment. J'avais commencé à apprendre l'alphabet Athémaïs, mais... seulement un peu...

— Il faudra commencer par là. Lilandra lâcha un sourire malicieux, tendant une nouvelle cuillerée de soupe :

— Allez mange. Quant à t'apprendre à lire... Hé bien, je pense que ton maitre n'y verra aucun inconvénient puisque tu es immobilisée ici pour quelque temps. Nous avons des livres en Athémaïs, en Hellensa, aussi. Puisque tu as commencé, je devrais pouvoir prendre le temps de poursuivre ces leçons et une fois que tu sauras lire, tu pourras demander la permission d'accéder à des livres et de quoi ainsi mieux comprendre le monde où tu vas vivre désormais...

Le bol de soupe ne dura guère. Même si son appétit avait largement baissé, Lisa n'en laissa rien et Lilandra décida même de retourner en cuisine en chercher une seconde portion, malgré les protestations timides de sa patiente. Lisa commença à se détendre un peu, même si dans un coin de son esprit voguait le constat de ce manque douloureux, dont l'expérience la mettait dans un

trouble désagréable et colérique. Elle finit même par presque sourire, en se laissant nourrir comme une enfant, ce qui avait l'air d'amuser Lilandra :

— En général je suis accoutumée à des patients plus râleurs et difficiles, ce n'est pas désagréable d'avoir une malade aussi sage.

— Je n'ai guère le choix non ?... Et... et je... j'essaye de m'habituer à la manière dont je... je suis traitée. La gentillesse est... devenue quelque chose d'inhabituel pour moi.

Lilandra lâcha un sourire :

— Tu n'as donc pas fait partie des esclaves qui ont la chance de bien vivre les premiers temps de leur asservissement ?

Lisa fit un non de la tête, le temps d'avaler ce qui restait de soupe. Elle était rassasiée et se sentait un peu enivrée et assommée par la quantité de nourriture. Même si elle mangeait bien depuis qu'elle avait été donnée à Jawaad, elle n'avait plus depuis longtemps fait ce qui pouvait s'apparenter pour les gens normaux à un vrai repas. Et c'en était un, ici. Surtout quand Lilandra se mit en tête de découper en quartiers une pomme fraîche épluchée, destiné à sa patiente en guise de dessert.

— Non, maîtresse. Je... je ne peux rien comparer vraiment. Je n'ai... connu que les cages de... de mon premier bourreau, puis le Jardin des Esclaves où... où l'on m'a... dressée, avec ma sœur aînée. Il... il y a peu de moments heureux dans ce que j'ai vécu. Peu qui aient été... doux... ou même supportables.

— Il y en a eu quand même ?

— Oui, maîtresse. Ceux avec ma sœur, et une autre esclave, Cénis... c'est... c'est elle qui m'a appris à parler, à...à savoir un peu de choses sur votre monde. Et avait commencé à m'apprendre à écrire. Il... il y avait aussi des moments moins terribles que d'autres. Avec Sonia... ou quand nous avons permission d'aller aux bains. Et... et puis... depuis que j'appartiens à Jawaad. Il... m'effraie, terriblement. Mais il a été patient... enfin presque, jusqu'ici. Azur l'aime, c'est évident. Et elle essaye de... de me convaincre que c'est un homme bon et que je n'ai rien à craindre. Oui... oui, il y a eu des moments doux.

— Tu auras tout le temps de me les raconter, les moments les plus doux et les plus cruels. Je suis curieuse des terriennes et Duncan l'est encore plus, il viendra sûrement te poser des

questions sur ta vie sur Terre. Mais maintenant, tu t'allonges et tu dors ! Demain matin, je passerai avec quelques livres et nous verrons comment commencer tes leçons.

Lisa lâcha un doux sourire au regard brillant d'espoir. Elle n'arrivait pas à y croire, et pour tout dire, doutait encore qu'on lui accorde une chance pareille. Mais elle demanda comme pour se rassurer, la voix presque nouée d'angoisse :

— Vrai...vraiment ?... Vous... vous allez m'apprendre à lire votre langue, maitresse ?

— Oui, vraiment. Une étéoclienne ne dit jamais rien en vain, même à une petite esclave, Anis. Maintenant, dort, compris ?

Il ne fallut pas bien longtemps à Lisa, repue et chaudement blottie dans le lit, pour suivre l'ordre. Mais la nuit ne fut guère aussi paisible qu'elle l'aurait souhaité.

Sonia se massa distraitement une fesse endolorie. Damas n'y avait pas réellement été de main morte et à tous les sens du terme. Mais, sans surprise, il avait tenu sa promesse de lui faire payer sa provocation. Ce qui ne la touchait guère ; comparé aux coups de fouet de Priscius et à ce que l'esclavagiste avait prévu de lui infliger, Damas avait été sobre et mesuré. Sonia en avait rapidement conclu qu'il avait simplement décidé de marquer son territoire et sa nouvelle propriété ; la fessée qu'elle avait dû subir après leur étreinte brûlante ne lui apparaissait que comme un délice supplémentaire, bien qu'aux conséquences quelque peu cuisantes pour quelque temps.

Sonia passa un doigt distrait et caressant sur le métal chromé de son nouveau collier. Elle se tenait sur les quais, devant le ponton qui montait sur la Callianis. Une foule entière d'ouvriers, de charpentiers de marine et de drapiers étaient en plein travail pour remettre d'état le voilier, leur enthousiasme à s'atteler à la tâche motivé par une double prime pour leur effort. Mais les plus proches de l'éducatrice avaient quelques soucis de distraction. Sonia était nue comme un ver, Damas lui avait retiré tout ce qu'elle portait la veille et depuis le matin, elle n'était vêtue que de son arrogante et provocatrice beauté. Et bien sûr, à cet instant, non loin de son nouveau propriétaire, de Jawaad qui discutait avec lui et de leur interlocuteur, elle jouait de ses charmes en

affichant tout l'érotisme de sa féminité dans un pari contre elle-même pour voir qui des ouvriers alentours allait finir par tomber à la baille de trop la dévorer des yeux.

Damas s'en régala :

— Donc tu valides que je prenne possession de Sonia ? Tu es le capitaine de la Callianis, c'est donc toi qui a le dernier mot.

Jawaad hocha imperceptiblement de la tête. Qui regardait bien aurait pu voir une esquisse de sourire amusé vers son ami :

— Elle est tout à toi et je m'en porte garant au besoin ; mais de toute manière, peu de monde de sensé ira te la réclamer.

— Heuuu, mais... hm... vous la laissez nue ?

L'administrateur du port était un jeune homme de l'aristocratie de Mélisaren, un fil cadet qui avait eu la chance et le talent d'hériter de ce poste auprès du Sénat de la ville. Mais sa jeunesse, dont il appréciait les mérites - il était de belle allure et sa fortune lui permettait quelques aises - avait quelques défauts avec à cinq pas de lui une des plus belles esclaves qu'il avait jamais vues, en train de contempler tous les hommes sur les quais en affichant un sourire de prédatrice affamée. Il trouvait qu'il faisait soudainement très chaud et se félicitait de ne pas avoir à porter la toge, costume officiel pour se présenter au Sénat.

Damas se tourna vers l'administrateur :

— Oui, elle va le rester. Cela te pose soucis ?

— Heu... non, non, enfin, pas sur les quais, bien que ce soit... troublant. Mais en ville, une esclave nue, c'est interdit, je préfère vous prévenir, la garde est à cheval sur nos lois. Mais donc, si vous permettez revenons à notre sujet, vous voulez bien ?

Jawaad acquiesça d'un vague signe de tête et répéta ce qu'il avait dit un instant avant :

— Je veux ta permission d'éclairer les quais ce soir et de laisser les ouvriers travailler de nuit sur mon navire. Pendant trois jours au moins. Dis-moi quel prix cela coûtera ?

— C'est que ce n'est pas coutumier. Les règlements stipulent clairement que le couvre-feu débute une heure après la tombée de la nuit et que seule la garde portuaire est autorisée jusqu'au matin.

Damas fut un peu surpris, mais surtout amusé :

— Les marins sont des hommes qui boivent tard et ne se couchent guère au crépuscule. Comment faites-vous avec eux, d'habitude ?

— C'est que cela ne représente que quelques allées et venues qui sont aisément contrôlées. La nuit, le mouillage est fermé, l'accès par la mer est même barré de chaînes. Vous savez que le port est un point stratégique de la défense militaire de Mélisaren, que nos cales de guerre sont juste à côté et que nous ne sommes guère en situation de paix harmonieuse avec nos voisins.

Jawaad jeta un regard vers Damas, avant de répondre :

— Il n'est pas question ici de venir interférer avec la sécurité de votre port, Almerandis. Je te propose de rester à bord de mon navire et assurer la surveillance des hommes qui travailleront sur mon navire. Damas me relayera. Dis-moi ton prix.

Almerandis poussa un lourd soupir :

— Cela reste contraire au règlement, ça va être un peu compliqué de faire accepter cette consigne à la capitainerie et le seigneur-chevalier Siramarus ne va pas apprécier s'il apprend cela, vous savez ?

—, Mais rien qui soit impossible ?

— Hé bien, si vous assumez le risque éventuel en cas de délit, non, rien d'impossible. Mais cela vous coûtera aisément dans les cent andris.

Damas souffla bruyamment :

— C'est une somme !

Jawaad acquiesça :

— Il faudra cela pour graisser quelques pattes et passer outre une entorse à un règlement strict. Le prix me va Almerandis, mais si tu m'envoies les meilleurs ingénieurs moteurs de votre capitainerie. Ils seront bien sûr payés.

— Hé bien, si c'est seulement pour trois jours, nous n'en avons pas besoin d'urgence pour la flotte de guerre, alors je vais voir ce que je peux faire ?

— Si j'accepte ton prix exorbitant, fait mieux que voir ce que tu peux faire.

—, Mais je ne peux pas m'engager à assurer quelque chose qui ne relève de mon autorité !

— Alors je ne m'engagerai pas non plus à régler la totalité du prix de tes services.

Damas intervint en souriant, après un regard vers Sonia, qui le lui rendit avec une ardeur joueuse et brûlante de provocation. Elle s'amusait d'autant plus de la situation que sa nudité arrogante émouvait largement l'administrateur qui faisait tout pour cesser de la regarder :

— Ecoute, je crois comprendre la difficulté de la tâche, mais si tu acceptes, je te prête mon esclave pour la nuit ; cela te dirait ?

Almerandis déglutit si fort que même Sonia pu l'entendre :

— ha... heu.... ha, mais... C'est... très généreux ! Hé bien, soit, je m'engage à assurer que nos meilleurs ingénieurs vous seront envoyés pour trois jours ! Après tout, je doute que nos capitaines en aient besoin et même Erzebeth saura s'en passer.

Jawaad leva un sourcil en fixant l'administrateur. Un nom féminin, clairement d'origine Teranchen en parlant apparemment d'un capitaine de navire de guerre, dans la région, était des plus intrigant :

— Erzebeth ?

— Oui, Erzebeth Atikasen, un capitaine-corsaire, des plus coriaces, une Femme d'Épée comme on en croise rarement. La moitié de son équipage est d'ailleurs lui aussi composé de femmes d'épées, des furies redoutables ; surtout son second, Caldia, on ne peut pas la louper où qu'elle soit, celle-là. Erzebeth a intercepté il y a trois jours un galion pirate de l'Imareth en perdition, qui tentait de trouver un mouillage dans la baie d'Ylias. Il devait espérer trouver de l'aide près des villageois du port local. Elle l'a coulé sans discuter.

Jawaad n'avait pas pris la peine d'expliquer la raison des dégâts que la Callianis avait subie. On lui avait posé des questions, mais il n'avait pas répondu, et personne n'avait eu l'idée d'insister avec le taciturne maître-marchand. Du reste, ses hommes avaient dû en parler ; il n'avait donné aucune consigne et l'histoire devait déjà faire l'objet de récits épiques dans les veillées des tavernes du port.

Mais la coïncidence était troublante. Jawaad ne mentionna rien de ce fait, pas plus que Damas, qui jeta un regard vers Sonia pour s'assurer qu'elle n'allait pas commenter elle non plus. À vrai dire, elle souriait, amusée, en jouant de son regard au feu bleu si étrange à fixer le jeune aristocrate à qui elle était prêtée pour la nuit. Elle le déshabillait littéralement des yeux.

— Vous prenez les habitudes d'Armanth. J'irais saluer votre capitaine-corsaire, rajouta-t-il en tendant à Almerandis cinq barres d'argent. Celui-ci s'en saisit avec un large sourire, rajoutant :

— Disons qu'il est des vertus qu'on ne peut renier au nom des Dogmes, et Erzebeth et son équipage font preuve de trop de courage et d'honneur pour que cela puisse être ignoré. Bien, c'est donc entendu, Jawaad, je vais vous quitter et vous aurez vos ingénieurs et la permission de poursuivre vos réparations de nuit, avant ce soir !

— Bien. Salue les tiens de ma part.

Damas claqua des doigts vers Sonia au salut de Jawaad, et poussa celle-ci qui s'était approchée vers l'administrateur :

— Comme convenu. Amuse-toi bien, mais ne me l'abime pas.

Le second hoquet d'émotion sonore d'Almerandis et son expression de surprise béate faillirent arracher un fou rire à Damas, et à deux ou trois des marins de la Callianis qui travaillaient non loin. Jawaad esquissa un bref sourire, mais se tourna vers son ami sans plus se préoccuper de la scène :

— Nous avons du travail. Et puisque mon esclave va vivre, il est temps que je t'explique pourquoi elle n'a pas de prix.

Lisa était réveillée depuis bien avant l'aube, et le sommeil n'avait plus daigné lui laisser un peu de repos. Elle avait tenté de se lever, mais tenait encore trop maladroitement sur ses jambes et avait dû renoncer.

Il n'y avait pas que son épaule qui avait subi des dommages. Elle avait un bandage à la cuisse gauche, là où se trouvait son linci. C'était un peu douloureux, cuisant au toucher, et elle ignorait ce qui avait pu se passer, n'ayant pas osé regarder sous le pansement. Mais elle avait surtout testé sa faiblesse générale. Sans miroir, elle ne pouvait voir ses traits tirés et les cernes rougis qui abimaient la clarté de son intense regard de jade. Et elle devinait seulement sa maigreur : elle était aussi émaciée que quand elle avait quitté le domaine de Priscius.

L'envie pressante de pouvoir prendre un bain et se coiffer eut au moins le mérite de la soustraire à l'ennui et la mélancolie de sa solitude matinale. L'arrivée sans s'annoncer de Lilandra suivie par une Azur empressée fut un soulagement. Cette dernière s'écria :

— Petite sœur !

Azur décida, une fois n'était pas coutume, d'ignorer les règles de prudence et de respect en présence d'une femme libre d'aussi haut rang que le médecin qu'elle avait suivi, pour filer rejoindre Lisa, qui passé la surprise, lui tendit son bras valide pour l'accueillir. Le tout sous le regard très amusé de Lilandra, qui portait quelques livres. Azur elle-même avait les bras chargés d'un plateau-repas qu'elle posa sur la table de chevet du lit, avant d'attraper dans ses mains celle de sa petite consœur blessée :

— Ho, comment vas-tu ? Je suis si heureuse, si soulagée, petite sœur. J'ai eu si peur, on a fait tout ce qu'on a pu, notre maître a même risqué son navire et un naufrage pour que nous arrivions à temps ! Je suis si heureuse !

Azur fondit en larme, serrant à lui faire mal la main de Lisa, qui elle-même n'en menait guère plus large devant une si touchante émotion. Elle ne sut que balbutier :

— Je... je vais bien, Azur. Je te le promets, je vais bien.

Lilandra interrompit les retrouvailles en venant poser la petite pile de livres au pied du lit :

— Elle va bien, en effet, comme je te l'avais affirmé et elle a besoin de manger, Azur. Donc, écoutez ces effusions et fait-la déjeuner.

Le ton ne souffrait guère contradiction. Azur avait beau faire plus d'une demi-tête que Lilandra, elle avait, après une décennie d'asservissement, appris à obéir sans discuter. Enfin, cela dépendait des ordres ou de qui les donnait, soit ; mais elle savait faire bonne figure, et ses perceptions de psyké lui fournissaient l'outil pour savoir quand pouvoir prendre ses aises et quand faire profil bas. Elle hocha donc la tête, le regard baissé avec respect, sans besoin de se forcer pour montrer sa sincérité :

— Oui, maîtresse.

Elle attrapa donc pour commencer le bol de soupe du plateau-repas et avec un sourire joueur fixa Lisa :

— On ouvre la bouche, on se laisse faire et on se fait chouchouter ! Mon maître m'a dit qu'il t'a donné ton nom. Il est joli, n'est-ce pas ?

Lisa allait répondre, mais fut interrompue par Lilandra qui ordonna le silence le temps de vérifier la blessure de sa patiente, pendant qu'Azur l'aidait à manger. Cela ne prit guère de temps ; elle se contenta de retirer les bandages et les compresses, délicatement. Sous la clavicule, la plaie se refermait ; les sutures étaient encore à vif cependant, et le point d'entrée de l'esquille de bois ne cicatrisait que lentement.

— Duncan avait raison, ta chance, c'est que tu ne portais un symbiote que depuis peu de temps. Tu vas guérir plus lentement, mais ton système immunitaire n'a pas été affecté. Par contre, forcément, la cicatrice restera.

Lisa demanda, la voix chevrotant un peu :

— Les symbiotes... ce sont ces choses, ces Lincis, c'est cela, maîtresse ? Je sais que certains prolongent la vie et qu'en général leur rôle est... est de soigner, de renforcer la résistance physique...

Lilandra acquiesça :

— Oui, Anis. Il y en a des tas de différents, nous en élevons d'ailleurs ici, parmi les plus rares et précieux. Les avantages dépassent largement les défauts que peuvent avoir le fait d'en

porter un, comme par exemple une immunité très fragile dès que le symbiote meurt. Une telle blessure guérirait vite, et sans laisser de cicatrice. Et quand on t'en regrefferait un, tu seras hors de portée de bien des maladies qui seraient autrement mortelles. Mais tu es encore trop fragile, ce n'est pas d'actualité, nous en reparlerons dans quelques jours. Ton maître a donné des consignes à maître Duncan à ce sujet et il a déjà payé ton symbiote.

Lilandra cessa ses examens, au grand soulagement de Lisa. Son épaule restait terriblement sensible, et elle devait faire des efforts pour se laisser manipuler sans protester et crier. L'assistante se baissa, et pris un des livres qu'elle avait laissés au sol, pour l'ouvrir et le montrer à sa patiente :

— Et voici un livre d'apprentissage de l'athémaïs ! J'ai demandé à Azur si elle savait lire, ce qui est le cas. Tu vas donc commencer à apprendre notre alphabet et nos premiers mots dès ce matin, en sa compagnie. Je superviserai quant à moi tes progrès. Lilandra se tourna vers la psyké en tirant un sourire amusé : Elle m'a affirmé savoir lire, oui... mais pas forcément très bien, et écrire encore moins. Je veillerai donc à ce que tu apprennes au mieux.

Lisa offrit à Azur un regard chaleureux et reconnaissant, esquissant un doux sourire avant d'imiter sa consœur pour remercier, regard baissé le médecin. Cette dernière tira un sourire satisfait :

— Un flèche peut atteindre un cœur. Un mot peut en atteindre des milliers. C'est ce que nous disons souvent, nous autres étéocliens. Je ne partage pas le point de vue qui consiste à dire qu'il est préférable de maintenir les esclaves illettrés et dans l'ignorance du monde. Mais cela reste une des bases du Haut-Art, à qui nous devons respect puisqu'il nous fut enseigné par l'Église. Cependant, tu es une terrienne. Je crois que vous savez tous lire et écrire, non ?

— Pas exactement, maitresse... mais... disons que dans le pays d'où je viens, on ne peut pas... imaginer un enfant qui n'a pas été à l'école, n'a pas appris à... à lire, compter, connaître l'histoire, et la géographie...

Azur ouvrit des yeux ronds :

— Alors c'est vrai, tout le monde va dans une école apprendre à lire, et compter ?

Lisa hocha la tête, mais ce fut Lilandra qui répondit :

— Oui, les terriens vont tous à l'école, on ne fait pas travailler les enfants de ce que je sais. Ils apprennent tous des connaissances générales, et ne commencent à travailler qu'à ce que nous considérons déjà comme l'âge adulte. Ils n'ont pas besoin de leur aide aux champs ou aux ateliers, contrairement à nous : ils ont des machines qui remplacent les bras manquants.

Lisa confirma encore d'un hochement de tête, mais murmura :

— Mais ici, je... je ne sais rien du tout. Juste ce que... Cénis et Sonia m'ont appris.

Azur intervint :

— Mais tu sais coudre et cuisiner ? Laver le linge, le repriser, tisser, tenir une maison propre ?

— Heu... c'est que... enfin, on n'apprend pas cela à l'école non... Heu... je sais cuisiner, un petit peu.. Mais pas coudre, non. Ni... ni ma sœur.

Azur souffla en roulant des yeux :

— Hé bien, il y a du boulot pour tout t'apprendre. Mais ne t'en fais pas, tu vas voir, je te montrerais.

Lilandra acquiesça :

— Oui, et c'est sans doute plus important encore que d'apprendre à lire dans ta situation. Une esclave qui ne sait rien faire de tout cela n'est guère utile, sauf à d'autres usages plus... exotiques et intimes. De toute manière ici, point de machines pour remplacer ces bras manquants, tu devras donc connaître tout cela et bien d'autres choses, je pense. Soyez sages toutes les deux, je vais voir mes autres patients, les consultations vont commencer.

Lilandra étira un sourire, mais sans se retourner, aux salutations polies des deux esclaves, pour les laisser seules. Elle ne manquait guère de travail à l'hospice et si Duncan ne lui reprocherait pas ses attentions particulières pour la jeune terrienne propriété de l'un de ses vieux amis, elle risquait quelques remarques de la part de ses deux autres collègues. Elle était femme et de l'aristocratie de Mélisaren, avec rang de princesse de la famille Aklimidès. Techniquement, il était attendu d'elle qu'elle soit enfermée dans les jardins et les salons du palais familial ; érudite et versée aux arts en attendant d'être offerte en mariage à un héritier de famille alliée.

Le fait que la mort de son père et de son frère aîné l'ait placée comme héritière directe des Aklimidès, après sa mère devenue de facto princesse dirigeante de la famille, et qui faisait trainer son deuil depuis maintenant six ans, lui avait offert une émancipation dont elle n'aurait qu'osé rêver. Mais ce qu'on pardonnait aisément à des gens du peuple ou à la bourgeoisie marchande était nettement moins bien vu pour une fille de sang noble. Sans le soutien particulièrement insistant de son grand-oncle, Duncan, elle serait à nouveau enfermée entre quatre murs ; et ce même avec l'appui de sa mère, qui voyait son choix de devenir médecin d'un bon œil.

Désormais elle était considérée impossible à marier. Et c'était tant mieux de son point de vue. Elle avait un frère et deux sœurs cadettes, à qui elle laissait sans regret la tâche d'assurer la lignée familiale. Mais Allasès et Rupidis, les deux autres assistants de Duncan, ne perdaient guère l'occasion de lui rappeler qu'elle avait failli à ses devoirs et qu'elle ratait la vie que les Hauts-Seigneurs lui avaient offerte à sa naissance.

Elle avait depuis longtemps appris à faire avec.

Lisa regardait les signes complexes sur la page ouverte, le livre posé sur ses genoux en écoutant attentivement les explications d'Azur. Elle reconnaissait les symboles de l'alphabet athémaïs, dont Cénis lui avait donné un premier aperçu en quelques rares leçons, le soir, dans les cages de Priscius.

C'était ardu à apprendre. L'Athémaïs était un langage alphasyllabique. Certains signes étaient des phonèmes simples, comme l'alphabet qu'elle connaissait, d'autres des syllabes, voire des syllabes composées. Les phonèmes étaient employés pour signifier les voyelles de certaines syllabes. Ainsi, le graphème n se disait na. Pour changer le son en ni, il fallait rajouter son phonème i, qui remplaçait le son a.

Lisa grimaça et commenta qu'il n'allait pas être facile de mémoriser un alphabet aussi compliqué. Elle l'aurait comparé à une langue que sa sœur et elle savaient lire et écrire : le japonais. Mais c'était nettement plus proche dans la construction générale, de ce qu'elle en savait, de la devanagari employée en Inde. Azur ria :

— Tu verras, on s'y fait, tu n'as pas besoin d'avoir mémorisé tous les signes pour commencer à lire des textes simples. Mais j'avoue, ce n'est pas facile. Je ne suis pas très douée, moi. Il n'y a pas de langage écrit pour la langue de mon peuple, j'ai dû apprendre comme toi, assez tard. C'est Jawaad qui m'a donné mes cours chaque soir, tu sais ?

Lisa esquissa un sourire, en fixant Azur. À chaque fois qu'elle parlait de leur maître, elle avait le regard qui s'illuminait de tendresse et d'affection :

— Tu... tu n'as jamais regretté être esclave ?

Azur éclata de rire à la question :

— Ho si, bien des fois ! Surtout parce que je n'ai pas le droit de répondre ce que j'ai envie à des hommes idiots ou aveugles. J'ai dû apprendre à me mordre la langue pour ne pas la laisser faire. Elle reprit son sérieux, en offrant un sourire tendre à sa consœur : Mais... si, bien sûr, je l'ai regretté, plusieurs fois. Jawaad n'a pas toujours été aussi tendre, gentil et attentionné que tu le connais et le découvre. Il m'a fait payer chaque faute, chaque erreur, chaque bravade ; et parfois cruellement. Il n'a rien laissé passer. Il y a peu de choses qu'il n'admet pas : lui désobéir est la première, se blesser ou se mettre en danger la seconde, la troisième est d'entacher son honneur en faisant une grosse bêtise, surtout volontaire, devant des hommes et femmes libres. Mais tu sais, ce que j'ai vécu n'est pas grand-chose comparé à ce qu'aurait été ma vie chez moi. Ici, et ce même si je suis traitée et considérée esclave par tout le monde, je suis choyée et protégée par un homme que j'aime, et qui veille sur moi avec tendresse.

Après un sourire devant la moue surprise de Lisa, qui restait perplexe, Azur reprit :

— Armanth est une ville aux mœurs libres. Et même ici, à Mélisaren, on traite bien les femmes. Pas chez moi. J'ai beau avoir perdu ma liberté, j'en ai bien plus que jamais ma famille ou mon époux ne m'en auraient laissé. Tu découvriras vite que l'honneur et le devoir familial des femmes, parfois, sont bien pires que l'asservissement. Même si... même si je n'aurais jamais supporté ce que tu as enduré.

Azur fit une seconde pause :

— Et puis je l'aime. Lui appartenir ne me pèse pas, c'est... plutôt... un cadeau, pour moi.

Lisa hocha la tête, avec un sourire devant le regard ému et attendri d'Azur. Elle n'avait aucun doute des sentiments de la psyké pour leur propriétaire commun. C'était en quelque sorte

rassurant, d'entendre la tendresse avec laquelle sa consœur parlait de Jawaad. Mais elle n'arrivait pas à imaginer comment Azur pouvait accepter avec un si évident bonheur la satisfaction de sa situation et de son si misérable rang dans ce monde. Et, enfin, elle était troublée par les effets que pouvaient avoir sur elle de discuter de leur propriétaire. Le visage du maître-marchand, son odeur, la hantait alors brusquement. Bien sûr, Azur le vit immédiatement :

— Il va revenir. Il est en train de réparer la Callianis avec les marins et les ouvriers du port, mais il m'a dit venir te voir quand ce sera fini, dans trois jours.

Lisa fit une moue :

— Il ne me manque pas.

— T'sss... je le sais, cela se voit et ça, tu ne peux me le cacher, Anis. Même si je sais que ce n'est pas vraiment toi qui le ressens, mais ta nature de languiren. Il a retiré les chemises qu'il porte de la chambre, pour que son odeur te manque. Pour que tu retiennes la leçon de ne plus te mettre en danger.

— C'est ce qu'il t'a dit ?

— Non. Mais je sais lire ce que les gens pensent sur leur visage et dans leurs expressions. Tu le découvriras vite. Jawaad ne peut rien me cacher et il le sait, alors il n'essaye pas et me laisse voir ce qu'il n'a pas besoin ainsi d'expliquer.

— Comme... de... l'empathie ?

Azur hocha la tête :

— Tu apprends vite. Je connais bien des athémaïs qui ne connaissent pas ce mot. Oui, c'est un peu ça : je suis une psyké. C'est un talent très rare, je ne savais pas que je l'avais.... c'est... Jawaad qui l'a découvert après... hm....

— Après ?...

— Je te propose une chose : tu apprends à lire, et quand tu sauras lire, je te raconterai comment je suis devenue psyké, d'accord ?

Lisa accepta avec un sourire, sans insister, ce qui soulagea Azur. Ce n'était et de loin pas son souvenir préféré, et elle ne tenait guère à devoir en parler. Mais au moins ainsi avait-elle

largement le temps de s'y préparer et de reporter son histoire, car il faudrait des semaines pour que la jeune terrienne commence à savoir correctement lire.

Mais Azur se trompait. Lilandra qui estimait pareillement que ces leçons seraient plus une occupation pour distraire sa patiente, qu'un réel enseignement efficace en resta ébahi.

Lisa réussit à lire l'athémaïs en trois jours.

8- Athéna

Son cœur allait exploser ; mais elle courait toujours.

Apercevant à travers les rideaux de la pluie tombante et des bancs de ténèbres brumeuses de la nuit d'orage, ce qui ressemblait à des ruines d'anciens ateliers, elle s'y précipita. C'était un abri ; aussi futile soit-il.

S'enfonçant aveuglement dans le premier bâtiment venu, elle trébucha contre une poutre effondrée, tombant lourdement sur des tessons de poterie depuis longtemps enterrés par les cendres et la poussière. Sa chute rajouta dans une plainte, dont elle étouffa le cri en se mordant la joue au sang, encore d'autres coupures aux plaies qu'elle avait déjà accumulées. Distinguant mal les formes dans la mesure obscure, elle devina un escalier branlant. Elle le gravit à quatre pattes, ravalant des sanglots de détresse.

A l'étage le plancher calciné par endroit tenait bon, et sentait la suie mouillé, l'urine et la vase de la baie. Mais elle n'en avait cure. Elle ne sut jamais qu'elle manqua de peu un trou béant dans les lattes de bois, et se réfugia contre le chambranle d'une petite fenêtre.

Il fallait qu'elle reprenne son souffle. Ses poumons étaient aussi brûlants que l'enfer, elle manquait tant d'air que des phosphènes rougeoyants papillonnaient dans une sarabande sinistre en remplissant son champ de vision. Son cœur battait si fort qu'elle aurait cru sans mal que l'on pourrait l'entendre d'ici à l'autre côté de la ville. Elle avait oublié la douleur ; mais elle se doutait bien qu'elle avait sans aucuns doute au moins un orteil brisé et des côtes froissées, peut-être d'autres blessures plus graves.

Elle entendit alors les chiens. Ils la traquaient toujours, les hommes qui tenaient ses molosses en laisse. Les aboiements étouffés par la pluie battante se perdaient à travers les ruines de son refuge ; et malgré son épuisement, malgré sa terreur -ou bien était-ce grâce à d'elle- elle pouvait presque deviner les éclats de voix des gardes du Dey Jharin qui se hêlaient, à la traque de celle qui venait de tuer leur puissant maître.

Elle ne pourrait plus courir encore, elle sentait que son cœur lâchait ; bientôt l'adrénaline refluerait, elle l'anticipait déjà, et elle mesurerait alors le prix de sa fuite éperdue, de sa noyade dans les eaux boueuses de l'estuaire de l'Argas qu'elle avait traversé à la nage sous les trombes de

pluie et les éclairs qui zébraient cette nuit d'orage ; et des blessures qu'elle avait pu ignorer jusqu'ici dans sa course terrifiée. Le froid, le désespoir, l'épuisement l'achèveraient alors et ils viendraient la prendre comme on ramasse en se baissant un fruit trop mûr tombé de l'arbre. Et ils la livreraient aux molosses.

Elle le savait, elle l'avait vu. L'homme qui l'avait acheté lui avait imposé d'assister enchaînée à ses pieds à cette mise à mort sadique et sauvage d'une autre fuyarde. Elle avait crié de terreur et de rage et aurait voulu le tuer ; et lui riait du spectacle. Il étalait jouissance et hilarité satisfaite aux gerbes de sang, aux bruits de chairs mâchés et d'os brisés et aux hurlements de souffrance de la suppliciée ; son seul crime avait été de vouloir échapper à ce monstre dément.

Le souvenir de l'odeur des viscères et de l'agonie monstrueuse de la jeune femme qu'elle avait vu mourir la fouetta plus efficacement qu'une injection de méthamphétamine pure dans les veines. Ce n'est pas comme cela qu'elle finirait sa vie, il n'en était pas question. Elle tituba vers le mur opposé de l'étage et la seconde fenêtre de la bâtisse, pour chercher une échappatoire. Ivre de peur et de rage mêlée, elle rassembla toutes ses forces pour basculer par-dessus la rambarde de pierre et se laisser tomber au sol de son mieux. Les aboiements étaient toujours là, mais elle se souvint qu'ils traquaient l'odeur du Linci. Sous la pluie, dans la terrible humidité de cette nuit d'orage, puante et couverte de boue, cette maudite trace olfactive était forcément tout aussi noyée que le reste. Elle avait une chance.

Au moins une chance, si ce n'est de leur échapper, de pouvoir mourir libre en ayant tout tenté. Si c'était son sort, à la rigueur, elle l'accepterait avec plaisir ; ce serait peut-être sa seule fierté et la dernière, mais ce serait une fierté. Le souffle toujours court et douloureux, elle s'enfonça dans le dédale des ruines.

Priscius s'était en quelque sorte débarrassé d'elle. Après la fuite de Sonia, son plus précieux outil et investissement professionnel, la rumeur s'était répandue comme une trainée de poudre en ville qu'il avait perdu ce qui faisait tout le prestige et la qualité de son commerce et qu'ainsi donc, il ne pourrait plus assurer le remboursement de ses dettes. Cinq ans auparavant, et tout le monde le savait, il avait misé une fortune, la plus haut enchère sur les plus luxueuses

estrades, pour acquérir Sonia, la Languiren ; plus de 27 000 andris d'or versés rubis sur l'ongle ; il n'y avait pas plus d'un ou deux fois par an qu'une esclave se vendait une si extravagante fortune. Tout le monde savait qu'il ne possédait pas cette somme, il avait dû emprunter. Et sa mise gagnée lui avait attiré la colère de riches collectionneurs incapables de suivre et coiffés au poteau ; il y avait même eu des rumeurs d'entente avec le commissaire-priseur pour faire monter la mise à la somme prévue, et désigner Priscius vainqueur de la vente.

Les Languiren étaient rares, et nombreux étaient les hommes à ne pas avoir avalé l'injure, autant qu'étaient nombreux rivaux et créanciers de l'esclavagiste à attendre la première occasion pour fondre sur ses biens comme des vautours. Mais Priscius avait perdu Sonia ; pire, on disait que Jawaad le maître-marchand s'en était saisi sans verser une seule ferraille. Les vautours devaient fondre sur la carcasse avant qu'il n'en reste rien.

Trois jours plus tard, les créanciers venaient demander des comptes, avec en tête un huissier de la Guilde des Marchands talonné par une escorte d'Elegiatori. Celui-ci exigea le paiement sous un mois de la première tranche due. Priscius apprit dans le même temps et de la plus désagréable manière que ses créances avaient été rachetées par un fond monétaire de Maîtres-Marchands. Il leur devait huit mille andris d'or. Pour commencer ; c'était seulement le premier tiers de ses dettes cumulés.

Elena n'avait strictement pas la moindre idée de ce que pouvait représenter cette somme, mais l'affolement parmi les esclaves de la maisonnée lui donna au moins un indice sur la gravité de l'événement.

Elle n'allait pas tarder à en saisir la valeur exacte. Priscius était au pied du mur ; s'il ne payait pas, l'huissier reviendrait avec escorte en armes et ouvriers à gros-bras pour saisir tout le contenu de son domaine. Les esclaves feraient partie du lot, comme tous les autres biens mobiliers monnayables de sa demeure.

L'entrevue fut houleuse : la colère de Priscius épique, sa réaction ravageuse.

Et sa décision dramatique : persuadé qu'il s'agissait là du dernier et ultime coup visant à le détruire après les déboires qu'il avait accumulés et que ses rivaux et concurrents avaient savamment fomentés, il décida de mettre de côté ses scrupules pour sauver son affaire. Il y avait un client à qui Priscius avait toujours refusé de vendre ses produits ; l'homme était riche, richissime, même et prêt à payer des fortunes pour les plus belles et exotiques esclaves possibles.

Mais c'était aussi un salopard et un sadique dénué du moindre égard envers les filles qu'il achetait. Il en consommait disait-on une à deux par an, et celles qu'il ne tuait pas étaient dans un tel état après les sévices qu'il s'amusait à leur faire subir que le plus souvent il était plus charitable de les achever que de les laisser vivre l'esprit et le corps brisé. Aucun maître-esclavagiste d'Armanth ne voulait plus rien lui vendre, et tous crachait au sol quand ils devaient prononcer son nom. Mais c'était un Bey, un puissant seigneur de l'aristocratie athémaïs. Il avait le pouvoir et les moyens de se procurer en dehors du réseau classique de nouvelles esclaves qui pourraient satisfaire ses vices, même s'il devait se contenter de ce qu'il pouvait trouver et qu'il était devenu persona non gratta dans tous les marchés et les Maisons marchandes de la cité-état.

Priscius restait un esclavagiste de renom. S'il proposait une de ses filles éduquée, une belle femme, terrienne et rousse de surcroît au Bey Jharin Irrisha Arin, ce dernier ne regarderait même pas à la dépense pour profiter d'une si unique aubaine. Le nordique pourrait en tirer le prix qu'il voudrait, même si de son point de vue cela avait le pénible goût de vendre son âme aux démons.

Une semaine plus tard, la transaction était bouclée.

Elena était à genoux aux pieds de Priscius ; il avait eu la prudence de la mettre en laisse mais était persuadé que la terrienne n'aurait pas la bêtise de le défier encore une fois en voulant se rebiffer. Et il avait raison, ce qu'Elena n'aurait jamais avoué. Après la correction qu'elle avait subie lors de l'esclandre avec la séparation de sa sœur cadette, les traces de coup de fouet plat ne s'étaient pas encore totalement estompées et elle venait de passer pratiquement toutes les nuits de ces deux dernières semaines dans une cage exiguë, à devoir supplier pour en sortir. Elle voulait juste éviter de devoir à nouveau revivre ces sévices, et trouver une échappatoire raisonnable.

Depuis sa brève discussion avec Sonia, et l'étrange cadeau qu'elle lui avait fait et qu'Elena dissimulait de toutes les manières possible sur elle, la seule chose qui la faisait tenir était l'espoir de retrouver Lisa, et la nécessité de faire preuve toute la patience dont elle était capable pour parvenir à sortir de ce cauchemar, d'une manière ou d'une autre. Et le seul moyen d'y parvenir était d'accepter de jouer le jeu et s'y soumettre. Elle était donc devenue une parfaite esclave disciplinée, calme et même féminine, plaisante et séductrice, et ce même si ces efforts lui coûtaient moralement fort cher. Priscius n'était pas totalement dupe non plus, mais il l'avait bien assez testé pour constater que le Haut-Art avait fait son office sur la terrienne avec une certaine réussite. Il aurait fallu un mois encore pour achever de le parfaire puis éduquer cette esclave pour en tirer le meilleur prix. Il avait eu projet d'en faire une parfaite danseuse, dont elle avait déjà l'entraînement et le potentiel ; il aurait enflammé les estrades du Celendiatario et le cœur des

enchérisseurs à les rendre fous et aurait goûté à un moment de gloire qui aurait sans doute même touché la rebelle terrienne qui ne connaissait pas sa chance. Mais il n'avait plus d'autre choix que de renoncer à ses objectifs d'origine, pour pactiser avec un homme dont la présence lui donnait des nausées, et la discussion des envies de meurtre.

Elena n'en menait pas large. Son athémaïs était encore trop mauvais, elle avait du mal à suivre la conversation, concentrée à rester aussi calme que possible ; mais le Bey l'avait touché et palpé comme on jauge un cheval, et l'exercice avait beau lui être devenu commun, elle avait beau savoir que c'était coutumier, elle avait du retenir des grondements de colère au contact de ses épaisses mains grasses et poisseuses. Ce qui semblait ravir l'homme dont le visage bouffi affichait une concupiscence gourmande et ravie qui ne faisait que rajouter à la colère de la terrienne.

Priscius n'eut besoin d'aucun tour de bonimenteur pour vendre son affaire. Jharin salivait d'envie devant Athéna, l'esclavagiste se serait attendue à ce qu'il lui saute dessus sur place et la goûte dans son bureau sans attendre. Le Bey n'avait plus vu si rare, si exotique et si beau depuis des années et ne croyait pas sa chance. Il n'y avait guère que le prix à négocier.

Le maître-esclavagiste demanda dix mille andris d'or en barres de commerce. C'était le prix d'une Languiren dans les plus hautes enchères du hall du Celendiaterio ; le quart de la valeur de son domaine, ses biens compris. Le Bey ne fut même pas outré par la somme ; après moins de dix minutes de tractations, il lui en donnait huit mille cinq cent.

Elena réalisa qu'elle venait d'être cédée pour une fortune. Mais si elle avait appris auprès des autres filles, que souvent, plus une esclave était vendue cher, plus son sort et son futur seraient assurés d'être agréables et doux, ici elle était persuadée du contraire. Elle pouvait lire dans les yeux du Bey une démente vicieuse et sadique, le régal qui lui chatouillait le ventre et lui caressait l'ego au plaisir qu'il aurait à user de sa nouvelle acquisition pour ses plus pervers plaisirs. Ho, Elena n'avait aucun doute qu'il ferait attention, du moins relativement, à ne pas trop vite l'abimer. Elle était rousse et terrienne, d'une beauté rare et unique par son métissage et d'une féminité sauvage et rebelle. Mais même Priscius au moment de serrer la main de son client, en lui tendant la laisse d'Athéna, fut saisi d'un remord pénible qu'il dut étouffer immédiatement.

L'esclavagiste prit juste le temps de glisser quelques mots à Elena, avant de laisser Jharin prendre possession de sa nouvelle acquisition :

— Tu viens de sauver ma maisonnée, soit-en fière et du prix que ton maître a payé pour te posséder. C'est un des plus grands honneurs que peut recevoir une esclave.

Elena ne répondit pas, son regard aux reflets d'un vert profond, presque noir, s'enflamma d'un éclat de rage, qu'elle cacha en détournant la tête. Mais à cette seconde, elle se promit de ne jamais oublier l'esclavagiste et lui faire payer par tous les moyens la dette de tout ce qu'il lui avait fait subir.

— Tu es une chanteuse de Loss.

Sonia toisait Lisa, son regard bleu rivé aux yeux de jade de son élève.

— Mais... non... non, je n'en suis pas une, Sonia !

La gifle qu'elle lui asséna fut si rapide que personne n'aurait eut le temps de voir le geste, et surtout pas sa cible, qui chancela sous le coup pour s'effondrer, sonnée. Immédiatement sa joue prit une teinte rouge vif.

— Maitresse ! Je suis ton éducatrice ! Tu es une Chanteuse de Loss, et plus encore ! Cesse de nier les dons avec lesquels tu es née et ceux dont je t'ai fais cadeau !

Azur explosa de colère. Elle revenait juste de cuisine avec le repas de sa petite sœur de chaine dans les bras et venait d'assister à la scène. Elle dut se retenir pour ne pas tout lâcher et se précipiter sur Sonia pour la cogner sans préambules :

— Non mais ça ne va pas, t'es malade ?

La féline san'eshe se tourna vers la psyké, lui offrant un sourire sinistre qu'elle chargea volontairement de folie en guise de réponse. Azur en fit une grimace de crainte dégoûté.

— Physiquement, non de toute évidence. Mais je fais ce que tu aurais du faire. Veut-tu que cette fille reste un animal stupide, peureux et inutile, alors qu'elle dispose de tant de potentiels ? Dis-moi psyké, qu'as-tu enduré pour apprendre ton don à lire les pensées sur mon visage ? Te préférerais-tu naïve et aveugle, que capable de tant de talents à servir le maître que tu chérie tant ?

Azur souffla par le nez, et posa prudemment le plateau-repas de Lisa sur la table de chevet avant de céder à la pulsion de s'en servir pour assommer Sonia :

— Moi je ne gifle personne, et je n'ai pas besoin de violence et de cruauté pour expliquer quoi que ce soit.

— C'est bien pour cela que tu ne pourrais jamais être éducatrice. Reste à ta place et ne vient pas juger de la mienne.

— Je te jure que si jamais tu recommence je te ...

Lisa intervint, levant une main qu'elle posa sur la cuisse d'Azur, avant de se redresser un peu péniblement et se laisser retomber sur le lit :

— A... Azur, non. S'il te plait... Elle... elle a raison. C'est... c'est mon éducatrice.... je... je ne serai pas là, sans elle.

La psyké souffla de colère, avant de fixer la jeune terrienne attendrie et émue, posant doucement sa main sur celle de sa consœur resté sur sa cuisse. Lisa esquissa un sourire tendre au regard aimant. Elle ne put retenir un léger frisson au contact des doigts caressants d'Azur, ce qui ne surprenait pas cette dernière, qui avait exploré l'étendue de la sensibilité physique constante de la jeune terrienne. Elle murmura, en guise d'acquiescement aux mots de Lisa :

— Anis...

Sonia afficha un sourire cynique et victorieux en toisant Azur, avant de se tourner vers son élève :

— Au moins as-tu appris à écouter, je n'aurais pas perdu tout mon temps. Tu as su lire en trois jours, n'est-ce pas ? Comme tu as appris à parler en deux semaines, comme tu as mesuré le temps passé pendant le Languori, toutes choses que personne ne pourrait faire sauf toi. Des talents qui font de toi une exception, et qu'en fais-tu ?

— Je... heu...je... rien, maîtresse... je... je n'en fais rien.

— Mais laisse-lui le temps Sonia ! Y'a à peine plus de six jours, elle était agonisante !

L'éducatrice lança un regard lourd de mépris vers Azur :

— Et je la maintenais en vie au mieux. Elle n'avait pas à risquer son existence et gâcher tout ce que j'ai fais d'elle. Elle ne s'appartient plus et n'a aucun égard pour ce qu'elle est devenue, ni aucune conscience de sa place et de sa chance. Elle a failli mourir !

Elle ignorait où elle pouvait se trouver. Elena n'avait jamais exploré ou même parcouru les rues d'Armanth, ni jamais vu la moindre carte de la ville ; tout au plus savait-elle que la cité était immense et construite en grande partie d'îlots bâtis sur une lagune, un peu comme Venise.

Tout ce qu'elle savait c'était d'où elle venait, et le chemin parcouru. Le palais du Bey était dans une sorte de grand quartier résidentiel à flanc de colline, contre des falaises de calcaire blanc, l'Alba Rupes. Elle s'était enfoncée dans les premières ruelles descendant les allées pentues du quartier, pour filer le plus vite possible vers l'embouchure du fleuve, en faisant de son mieux pour couper à travers cours et jardins et éviter de se faire prendre par des passants ou des gardes.

Elle se demanderait plus tard par quel miracle elle avait réussi à leur échapper. L'orage qui avait éclaté juste avant sa fuite n'y était de toute évidence pas pour rien. Mais il n'avait pas fallu longtemps pour qu'ils la traquent comme une bête, eux et leurs chiens.

Elena zigzaguait entre les ruines de ce qui avait sans doute été autrefois un îlot habité d'ateliers de bois et de menuiserie. Il avait été de toute évidence abandonné après une série d'inondations et d'incendies qui n'avait pas laissé grand chose debout. Les cachettes ne manquaient guère ici, mais aucune ne pouvait lui assurer d'échapper aux chiens et à leur flair. La peur lui tenaillait le ventre, tandis qu'elle s'enfonçait toujours plus dans ce qui restait de cette sorte de village aux rues encombrés et aux murs nus et serrés les uns contre les autres. A chaque cri lointain, à chaque aboiement assourdi, elle sursautait en retenant un cri de peur. Il faisait terriblement sombre ; l'orage dissimulait de ses nuages lourds l'immense lune de Loss en ne laissant qu'une lumière à peine suffisante pour poser un pied après l'autre.

Impossible d'avoir une notion du temps passé. Plaqué contre les ruines noires de suies d'un mur branlant, Elena s'évertuait à tenter de déterminer la distance et la provenance des rares sons qui pouvaient lui parvenir alors que la pluie et l'orage étouffaient tout bruit. Mais plus elle s'enfonçait dans les ruines, plus les vagues échos de ses poursuivants s'estompaient.

Elle n'osa pas espérer qu'elle avait peut-être réussi à leur échapper. Le Linci était toujours là, maudit symbiote greffé sur sa cuisse tel un fatal bijou, qui avait modifié son odeur pour y laisser une trace invisible que les chiens étaient tous dressés à reconnaître et pister. Elle aurait voulu

l'arracher, elle ne faisait qu'y penser depuis qu'on le lui avait implanté, mais elle avait appris que même ainsi, l'odeur faisait partie d'elle et ne se dissiperait qu'après de longues semaines. Elle ne ferait donc qu'aggraver son état pour rien. Elle évitait d'ailleurs d'y penser : elle était déjà à bout, elle avait l'impression de courir et se démener pieds nus depuis des heures, sous la pluie qui la glaçait et d'ici peu, l'épuisement la terrasserait. Et si elle y survivait, ce serait le moment de songer à la faim et la soif.

Elle reprit son exploration des ruines, se maudissant de remâcher de noires pensées qui ne faisaient que réduire à néant ses efforts à rester en vie dans l'immédiat. Elle le savait, il n'était pas utile qu'elle se répète qu'elle était à des années-lumière de son foyer, de sa ville, de son pays, de tout lieu civilisé et dotés de lois et de libertés raisonnables. Elle était seule et perdue, sans aucuns contacts et sans aucun espoir que qui que ce soit vienne à son secours. Il n'y avait plus qu'elle et sa détermination à trouver une échappatoire, quelle qu'elle soit, et un jour parvenir à retrouver Lisa.

— A terre sale chienne ! C'est à quatre pattes et au fouet que tu va manger !

Le hurlement fut suivie du premier coup, qui lui déchira la peau des reins au fessier. Il n'avait même pas attendu qu'elle tombe à genoux et obéisse pour frapper et il remit le second coup alors qu'elle tentait d'approcher de la gamelle où se trouvait l'infâme bouillie sensée lui faire office de repas. Elena paniqua en anticipant le suivant et se braqua en tirant sur la laisse que Jharin tenait fermement. La traction qu'il donna violemment fut si puissante que son collier l'étrangla : elle en perdit le souffle dans des hoquets étouffés.

Il éclata de rire, dégustant le spectacle de sa nouvelle acquisition rampant à demi en tentant pitoyablement de respirer, vers la nourriture qu'elle avait interdiction de toucher avec les mains ; une humiliation pour en faire ce qu'il lui destinait : un animal décoratif qui n'aurait jamais le droit ni d'être debout, ni même de pouvoir se déplacer autrement qu'à quatre pattes. Il songeait déjà au plaisir qu'il prendrait à la livrer ainsi à ses chiens dressés spécifiquement à ces usages et assister au spectacle avec quelques amis choisis.

Elena finit par manger tel qu'il le voulait, dans des sanglots de terreur à attendre le prochain bruit cinglant du fouet. C'était la seule alternative pour fuir les coups et la douleur. Il ne frappait pas avec les fouets plats et courts des esclavagistes mais avec une trique terriblement fine ouvragée dans un entrelacs de nerfs de bœuf et de fil de cuivre. Chaque coup laissait des stries rouges si profondes que le sang en parlait, l'impact irradiant si intensément qu'il en provoquait des nausées. Il fallait presque une minute pour commencer à sentir la douleur refluer à un niveau tolérable. Elle avait pressenti que cet homme était un dément quand il l'avait acheté, et avait vite compris dès les premières heures que c'était un bourreau. Il avait commencé par la violer dès son arrivée dans son domaine, à même les marches de l'escalier menant à sa villa, puis l'avait jeté parmi ses serviteurs, la plupart pratiquement aussi terrifiés par leur maître que l'étaient ses esclaves.

Ordonnant de la musique, il avait forcé Elena à danser nue, encore choquée par le viol brutal, devant tous ses hommes, ses serviteurs et ses esclaves, la guidant à grand coup de fouet-serpent. C'était ainsi qu'il avait présenté à tous sa nouvelle merveille, dont il s'enorgueillit de l'achat devant toute sa maisonnée. Elena avait souvent considéré jusqu'ici que tout ce qu'elle avait vécu était une chute aux enfers.

L'enfer ne faisait pourtant que commencer.

La psyké ouvrit des yeux ronds. Pour un bref instant, le regard de Sonia venait d'exprimer bien plus que son dédain et sa morgue arrogante coutumière. Il y avait de la colère, du ressentiment, une inquiétude qu'elle aurait pu toucher du doigt. Cette femme si égoïste et méprisante de tout tenait intimement à Lisa, avec une affection profonde et véritable. Azur ouvrit la bouche pour conclure à son étonnement, renonçant à l'idée de cacher sa surprise. Immédiatement Sonia comprit et la foudroya haineusement du regard, avant de s'intéresser à son élève :

— Désormais, c'est ton maître qui t'apprendra tout ce que tu dois devenir et être pour lui. Je ne m'en mêlerai pas, j'ai bien mieux à faire et personne ne m'a ordonné de continuer à t'éduquer. Mais tu es une Chanteuse de Loss. Tu peux le comprendre, l'accepter et apprendre à

en faire usage plus vite et mieux que n'importe qui, ou rester stupide et faible et continuer à avoir peur de vivre et assumer ce que tu es. Mais si tu choisis la faiblesse, je prendrais grand plaisir à te torturer jusqu'à te forcer à apprendre. Car personne ne m'a ordonné non plus de cesser de t'éduquer.

Lisa tressaillit en se tassant, hochant craintivement la tête :

— Ou... oui, maîtresse. Mais... mais je dois commencer par quoi ? Je n'ai pas... la moindre idée de ce qui s'est passé ! Quand je tente de m'en rappeler, je suis paralysée de terreur !

— Commence par te rappeler pourquoi tu as Chanté, pourquoi tu as sauvé ton maître. Pourquoi tu as ensuite pris le risque stupide de mourir pour lui sauver la vie. Et n'essaye pas de t'en rappeler ; rappelles-t'en ! Je sais mieux que personne que tu n'oublie rien. Sauf... si tu as trop peur de t'en souvenir.

Azur intervint encore, l'ébahissement passé. Elle dut faire un effort pour ne pas trahir à cet instant l'émotion compatissante -et qui l'agaçait tout autant- qui venait de la toucher en prenant la mesure des sentiments de Sonia pour la terrienne :

— Et toi, que sais-tu de tout ça, hein ?

— Es-tu si aveugle ou naïve pour croire encore que je ne suis qu'une simple éducatrice, Azur ? Mon travail avec elle n'est pas fini, et celui-ci, je suis sûrement la seule à pouvoir le faire. Occupe-toi de lui apprendre à lire, à faire le thé et toutes ces sornettes pour plaire à ton maître et laisse à celle qui sait ce qu'elle fait s'occuper du plus important.

La pluie passa de l'averse à une bruine fine. L'orage de la saison des pluies s'éloignait. Ortentia se décida enfin à percer un peu les lourds nuages, éclairant progressivement le village en ruine.

Elena n'entendait plus depuis un long moment ni appels, ni aboiements, seulement le bruit de l'eau ruisselante dans la nuit. Elle errait dans les ruines en boitillant. Il n'était plus

possible de courir ; chaque pas était maintenant une torture lui arrachant des larmes de douleur. Si elle avait pu l'ignorer jusqu'ici, elle n'avait aucuns doutes qu'elle s'était brisé un orteil.

Elle avait traversé l'îlot dans presque toute sa largeur. Dans la lumière bleutée de la grande lune fantômatique, elle pouvait maintenant apercevoir le détail des lieux ; c'était bien plus étendu qu'elle aurait pu l'imaginer dans la pénombre ; qui se perdait ici dans le labyrinthe des rues et des maisons abandonnées aurait eu bien du mal à retrouver aisément son chemin.

Elle était trempée et claquait des dents de froid ; elle n'avait rien d'autre qu'un pagne de soie précieuse et des bijoux pour tous vêtements. Titubant entre deux ruelles, elle posa son choix sur ce qui semblait la plus debout des ruines du pâté de maisons. Le bâtiment avait un étage et un toit encore intact. S'y engouffrant, elle se retrouva à nouveau dans l'obscurité, se guidant à tâtons. Gravier les marches de l'escalier de pierre pour se réfugier en hauteur fut le dernier effort qu'elle pu fournir. Il y aurait eu quelqu'un caché dans la pénombre qu'elle n'aurait pu s'en rendre compte. Elle se laissa tomber, vaincue par l'épuisement dans le premier coin venu, se blottissant au mieux pour se tenir chaud.

Il ne fallut pas une poignée de seconde avant qu'elle ne s'endorme.

Il y avait du sang partout. Celui-ci avait éclaboussé l'entièreté du mur carrelé de marbre rare jusqu'au plafond. Jharin était plaqué face contre une des demi-colonnes, comme debout et étrangement aplati, une partie de ses côtes éjectés de sa cage thoracique perçait sa peau grasse ; ce qui lui tenait lieu désormais de visage n'était qu'une bouillie dont la seule chose reconnaissable était un globe oculaire pendant lamentablement, qui semblait afficher une surprise presque ridicule. Il ne tomberait pas sans qu'on le décolle de la paroi où l'impact l'avait incrusté.

Elena était encore gisante, à demi-inconsciente dans la large et trop moelleuse couche du Bey. Ou tout du moins ce qu'il en restait. L'immense chambre décorée avec un gout aussi pompeux que douteux était si ravagée qu'un observateur aurait hésité entre les dégâts d'un puissant explosif et la dévastation d'une tornade déchainée. Il n'y avait plus rien qui soit intact à l'exception de la jeune femme. Elena réussit à retrouver un peu de force, et arracha le lacet de cuir avec lequel Jharin l'étranglait l'instant d'avant pendant qu'il la violait brutalement, une fois

encore. Il lui fallut un autre bref moment pour parvenir à retirer les bracelets qui liait ses poignets l'un à l'autre et réaliser le ravage dont elle était à la fois l'épicentre et l'auteur.

Elle ne comprenait comment cela était arrivé, mais elle savait qu'elle en était responsable. Il s'était passé quelque chose, alors qu'étouffée par le lacet qui lui faisait perdre conscience, elle avait soudainement pressenti qu'elle allait mourir. Dans ce qui lui restait de souffle, elle avait supplié et crié et ce cri s'était mu en un son inhumain.

L'instant d'après, la réalité était devenu folle.

Elena n'eut pas le temps de se questionner plus avant. Jharin était mort, écrasé contre le mur, le bruit qu'avait du faire cette dévastation alerterait sûrement le personnel. Elle savait que vu les pratiques du Bey et ses caprices, celui-ci ne se déciderait pas à venir voir ce qui se passait immédiatement. Hurlement et bruits violents venant de ses appartements étaient des plus coutumiers. Ce serait le silence prolongé qui alerteraient les domestiques.

Elle avait fait cette chose ; le Chant de Loss. Si Cénis n'en avait parlé qu'à demi-mots, elle avait compris qu'il existait ici une sorte de malédiction ravageuse dont étaient seulement capables les personnes rousses. Une malédiction qui semblait la concerner autant que sa sœur cadette. Elle ne s'attarda pas à mesurer l'étendue de cette information ; elle n'avait que quelques instants pour fuir. Il n'y avait ici que son pagne et si elle eut le réflexe de l'attraper pour se vêtir, elle ne songea pas à attraper les frusques de son bourreau dans lesquelles de toute manière elle aurait nagé tant il était vaste et gros.

Passant par le balcon de la terrasse, Elena bascula par dessus la balustrade pour choir douloureusement dans les buissons du domaine, un étage plus bas. L'orage tonnait et la pluie commença à devenir averse. Il fallait courir, courir aussi vite qu'elle pourrait, fuir le plus loin possible ; elle ne savait que trop bien ce qui arriverait si jamais les gardes-du-corps du porc qui était le maître des lieux la prenaient. La peur au ventre, elle fila dans l'ombre à travers le parc.

Elle ne comprendrait que bien après pourquoi Sonia lui avait donné cette petite barre d'argent brillant, en lui conseillant de la garder sur elle par tous les moyens.

— Comment... comment dois-je m'y prendre ?

Lisa fixait Sonia, perdue et suppliante. Admettre ce que disait l'éducatrice était largement pour elle au dessus de ses forces. Elle ne savait pas grand choses des Chanteurs de Loss. Seulement ce que Cénis et Lilandra avaient pu en dire et cela ne pesait pas bien plus lourd que ce que Sonia venait d'expliquer. Et dans tous les cas, il ne semblait y avoir que pour Sonia que cette chose apparaissait comme un don. Du point de vue des autres personnes à lui en avoir parlé, il s'agissait sur Loss d'une sorte de malédiction dangereuse et mortelle capable de terribles méfaits, au point qu'on pourchassait et asservissait toute personne qui pourrait peut-être un jour en avoir les capacités. Apprendre aussi brutalement qu'elle faisait donc parti des pires maudits de ce monde ne faisait que nourrir son amertume à son sort.

Sonia le savait pertinemment. Mais les san'eshe avaient une perception du Chant de Loss bien différente du reste des lossyans. Et avec elle, une manière de l'appréhender dont l'éducatrice était héritière. Dans ses jungles lointaines, les Chanteurs de Loss étaient vénérés comme l'expression de la Terre et de sa volonté sauvage ; c'était le rôle des chamans que de guider et canaliser les Chanteurs à se servir de leur don et le maîtriser. Dans une autre vie, enfouie sous les épaisses couches de sa folie, Sonia aurait du devenir un de ces guides spirituels, elle y avait été formée et préparée depuis l'enfance jusqu'à ce que tout s'arrête et que cette vie ne soit cruellement détruite.

— N'essaye pas ici, contente-toi de te souvenir et de ne plus fuir ce dont tu te rappelles. Le Chant de Loss est sculpté par les émotions et les sentiments ; la peur le fait exploser, la haine le rends ravageur, l'amour l'irradie. C'est la plus intime et profonde confiance qui l'apprivoise et le musèle. Nie ce que tu ressens, continue à être idiote, aveugle et peureuse et cela restera un animal sauvage et déchainé qui dévorera tout, toi compris.

Azur écoutait, sourcils froncés. Sa confiance en Sonia était on ne peut plus relative et elle se serait bien vu lui tomber dessus dans un coin pour lui donner une bonne correction, plutôt que de coopérer avec cette femme perverse et dangereuse. Mais elle avait eu vent de la poursuite avec Damas, et des exploits de l'éducatrice. Elle avait toujours pensé que personne ne pouvait rivaliser avec le jemmaï dans ses talents de monte-en-l'air, et la psyké ravalait prudemment ses envies belliqueuses, désormais.

Par contre, elle comprenait assez clairement ce que Sonia pouvait expliquer : la san'eshe semblait clairement savoir de quoi elle parlait et cela l'éclairait sur certains détails passés, comme

l'à peine perceptible déception de Jawaad quand il avait entaillé la paume de Lisa pour sacrifier au rite de baptême de la Callianis. Il s'était attendu à ce que quelque chose se passe, mais rien. Azur venait de comprendre qu'il pensait en faisant peur à son esclave de telle manière, éveiller un sursaut de réaction de survie chez elle qui aurait commencé à faire se manifester le Chant. Mais il ne s'était rien passé du tout.

Ce n'est pas quand elle a eu peur pour sa vie, que Lisa avait Chanté ; c'est quand elle a craint pour celle de Jawaad que le Chant de Rage avait explosé dans un Eveil brutal. Azur étira un sourire ému tout autant que curieux, mais n'eut pas le temps de poser la question qu'elle avait en tête. Duncan, le doyen et maître de l'hospice venait d'entrer dans la chambre talonnée par Lilandra. Azur baissa la tête pour saluer humblement, Sonia faisant de même, mais avec un sourire qui rendait son geste de respect discutable.

Le vieux médecin à la barbe grisonnante afficha un sourire débonnaire et joyeux :

— Bonjour, esclaves. Alors, comment se porte le petit prodige de Jawaad, ce soir ?

— Hey, regarde ce qui traîne dans le coin !

— Ho ! ...Hé bien, l'orage nous laisse de jolies choses, dit-moi. De superbes choses, même !

— Si elle est encore en vie, oui.

— T'as vu les bijoux qu'elle porte ? Ca doit être une Languien pour être paré comme ça. T'as vu, même ses seins sont percés. Jolies les boucles d'ailleurs ; tu crois que ce sont de vraies perles ?

— Ca en a l'air. Bha, attends, on va bien voir, elle a l'air morte...

Le premier des trois soudards s'approchait quand la femme roulée en boule dans un coin de l'étage ouvrit brusquement les yeux en tentant de se redresser.

Les hommes qui lui faisaient face furent surpris ; finalement, elle était bel et bien en vie, même si au vu de son état le doute était permis. Mais ils n'avaient pas grand choses à craindre et la réaction les rendit plutôt hilares.

— Ha bha t'as ta réponse, Janus, elle est vivante !

Celui qui s'appelait Janus était légèrement en retrait, à observer la scène bras croisés, l'air décontracté. Vêtu de cuir, et en armes, il affichait les allures d'un spadassin séducteur et décontracté, nanti d'un bouc savamment taillé, la seule chose propre et réellement entretenue chez lui. Ses deux comparses avaient un peu les mêmes dégaines, vestes de mauvais cuir fatigué, vêtements usés dont les couleurs avaient passé depuis longtemps et armés eux aussi. A leur mine patibulaire, on devinait sans mal qu'ils fussent des coupe-jarrets.

Janus tira un sourire satisfait à fixer la fille en estimant son prix. Elle devait être vraiment très belle si on prenait le temps de l'imaginer sans la crasse, le sang et la boue dont elle était maculée. D'où qu'elle vienne, elle avait sacrément du subir, et était couverte des plaies et des estafilades typiques de celles que l'on récolte quand on court à l'aveugle pour sa vie. Les cheveux auburn, c'était une rousse, et personne n'aurait eu l'idée idiote de teindre les cheveux d'une esclave en roux, en tout cas pas à Armanth. Janus savait faire deux plus deux :

— Vivante et en fuite, ouais. C'est sûrement pas une Languiren ; les Languiren ne s'enfuient jamais. Mais pour le moment on s'en fout. C'est une marchandise de choix, mais que faudra refourguer avec prudence et pas de suite. Le sang sur elle, c'est pas que le sien.

— Tu veux dire qu'elle aurait tué quelqu'un ? T'as vu comment elle est taillée, elle ferait même pas peur au môme de Serhen !

— Bha à toi de voir, à ta place, je serai un brin prudent...

Le plus large des deux comparses de Janus, Meeri, haussa les épaules, et se posta face à la fille qui tentait de se lever, tenant difficilement sur ses pieds. Il la toisait d'une bonne tête et demi. Elle était terrifiée, hagarde et semblait ne pas vraiment comprendre tout ce que disaient ces hommes à l'argot et l'accent trop prononcé.

— C'est qu'une esclave ; depuis quand on a à craindre de ces animaux-là ? Puis s'adressant à la rousse, il beugla un coup :

— A genoux toi, allez !

Elena tressaillit mais sans obéir, elle recula d'un pas. Janus nota la réaction et surtout l'éclat de rage et de détermination qui venait de naître dans le regard apeuré de la fille. Meeri grogna agacé. A côté de lui, Berrel éclata de rire :

— Bha mon vieux, tu t'es loupé.

— Elle ne va pas faire sa maline longtemps ! J'ai dis : à genoux !

— Non !

Janus fut surpris par le cri. Cette fois, la jeune femme aussi épuisée soit-elle commençait à se tasser en posture défensive. Il n'était vraiment pas sûr de ce qui allait arriver, mais il fit quelques pas en arrière, sait-on jamais ; après tout, elle était rousse. Meeri fulminait quand à lui sans songer à ce détail. Il pressa violemment sur les épaules de la fille pour la faire chuter au sol. Vu sa force, elle s'effondra un genou à terre, résistant pourtant de son mieux :

— A genoux esclave !

— Non !

Elena comprit, en sentant ce qui se passait dans son propre corps. C'était comme réaliser avoir une grenade en main, et simplement la dégoupiller sans crainte. La petite barre de loss que Sonia lui avait confiée, cachée dans ses bijoux, vibrait de plus en plus frénétiquement, et à l'unisson de cette vibration, son cœur et son âme étaient pris d'une nausée battant au même rythme musical. Le flot qui monta de son estomac jusqu'au bord de ses lèvres avait un goût de bile et de fureur, et ses poumons s'emplirent en une seconde de chaleur violente. Elle ressentait les deux hommes les plus proches, elle pouvait voir le moindre détail de leur corps, de leurs gestes, de leur être sans nul besoin de les toucher. Métal, cuir, étoffes et chair mêlées, elle percevait tout sans avoir nul besoin de regarder. Le feu dans ses entrailles devint un enfer qui faisait pression pour s'évacuer, et elle Chanta.

Le son qu'elle poussa alors ressemblait à une vocalise. Mais en un instant, il prit une tonalité surréaliste et inhumaine. Ce n'était pas des cordes vocales qui pouvaient produire une telle harmonique, mais une cacophonie d'instruments fous qui n'avait qu'à peine de ressemblance avec la voix humaine. L'air ondula comme de l'eau perturbée et s'éclaira comme si quelque dieu facétieux venait d'allumer une clarté à la source invisible. Et brutalement tout devint lourd, terriblement lourd. Tandis que le planchait craquait dangereusement sous son propre poids,

Meeri et Berrel s'effondraient à genoux en râlant de douleur, écrasés par la gravité devenue soudainement insoutenable.

Janus fixait l'esclave qui se redressait, ébahi. Il n'avait jamais vu une Chanteuse de Loss en action et celle-ci, face à lui, se tenait maintenant droite, le visage déformé de rage, presque divinisé dans sa fureur. Janus senti ses tripes se nouer douloureusement au souvenir des récits et contes des démoniaques envoyés des dieux anciens. Il réalisa qu'il en fixait peut-être bel et bien un et que seul son flegme expliquait pourquoi il n'allait pas se pisser dans les braies. Il se posa même l'incongrue question de savoir pourquoi il n'était pas en train de courir à toutes jambes pour aller voir ailleurs si l'air y était moins dangereux. Il pouvait sentir les poils sur sa peau se dresser, autant de trouille pure que sous l'effet de l'électricité statique. Mais il restait devant la Chanteuse, fasciné ; c'était comme ça qu'il le raconterait sûrement plus tard : il était trop fasciné pour fuir et de toute manière, il n'aurait pas laissé ses deux imbéciles d'amis crever seuls.

Les yeux d'Elena, habituellement d'un profond vert sombre, étaient maintenant deux perles de lumière fugace et palpitante. L'air autour d'elle tremblait, comme si des ondes de chaleur courraient le long des murs et du sol et tout ce qui était métallique sur les trois hommes et la fille semblait éclairé par une fantasque et fugace lueur bleutée.

Elena sentait la pression de la gravité qui pesait sur les deux hommes qu'elle avait mis à terre. Elle le ressentait comme si elle l'expérimentait à leur place, pouvant capter leurs efforts pour respirer, pour supporter leur propre masse démultipliée ; les tensions pesant sur leurs os, leurs tendons, leurs organes. Ils souffraient et luttait, et elle le vivait en devant partager cette monstrueuse sensation dont elle était l'origine, dont elle endurait tout autant l'effort qu'elle déployait à les écraser. L'horreur la frappa à cette prise de conscience exacerbée et elle relâcha tout quand elle comprit que ce craquement était celui de leurs os qui ne pourraient encaisser ce poids plus longtemps. Pourtant, elle savait qu'elle n'aurait jamais du pouvoir l'entendre.

Quand elle cessa de Chanter en laissant la réalité retourner à la normale, sa voix restait sourde et menaçante, faisant face aux deux hommes qu'elle venait de terrasser et qui haletaient tant bien que mal :

— Plus jamais je ne me mettrai à genoux ! Plus jamais je ne serai esclave !

Janus ne fit pas un geste, en fixant la jeune femme. Il réalisa qu'il ne respirait plus ce qui lui parut une drôle d'idée. Mais il ne reprit son souffle que très lentement, très précautionneusement. Le planchait ne grinçait plus, et apparemment poussières et air ambiant

venaient de se décider à se comporter normalement. Apparemment. Il était possible qu'elle puisse recommencer.

La fille qui venait l'instant d'avant de prendre toutes les allures d'un démon d'avant le Long-Hiver lui rendit un regard de défi qu'il n'allait pas prendre à la légère. Mais elle était livide et ses yeux étaient en larmes. Elle tremblait d'épuisement. Janus ne regardait plus qu'une jeune femme fragile et en fait, encore plus terrifiée que lui et qu'il devina être à bout, à tous les sens du terme. C'en était pourtant d'autant plus dangereux ; à sa place, il ferait payer cher sa peau, jusqu'à son dernier souffle. Démon, Chanteuse de Loss, ou simple être humain perdue, il estima que finalement, tout le monde ferait pareil, mais ce fut ce qu'elle murmura, la voix rauque et lasse, juste après, qui lui donna son idée.

— Alors tuez-moi... ou laissez-moi... partir. Mais... plus jamais.

Janus fut le premier qui aurait été surpris du sourire qu'il esquissa. C'était bien ça, son idée finalement n'était pas mauvaise du tout. Il approcha lentement de ses deux compagnons non sans une prudence certaine et plus pour les retenir de faire une bêtise que de s'assurer de leur bon état. Ceux-ci toussaient encore, et seraient secoués pour une bonne minute au moins. Janus ne lâchait pas Elena du regard, alors qu'elle chancelait de plus belle, résistant rageusement et de toutes ses forces à l'inconscience. Il tendit très lentement une main vers elle, paume ouverte, déployant tous ses talents de séducteur rassurant pour rassurer un peu la fille qui pouvait très bien le broyer en quelques instants si elle paniquait :

— A mon avis, je peux te proposer mieux. Mais il va falloir me faire confiance. Je m'appelle Janus, et toi ?

9- Erzebeth

Jawaad se pencha sur Lisa. Elle dormait paisiblement, un carnet de cuir posé sur le matelas près de son oreiller. Il avait laissé la chambre dans l'obscurité, Ortentia suffisant amplement à tout distinguer dans la nuit claire ; la grande lune bleutée dessinait d'un fin rai de lumière le visage de la jeune femme qui semblait parfois tressaillir un peu au gré de quelque rêve.

Il avait pris le temps de feuilleter le carnet avant de le reposer sur le lit. C'était des pages d'écriture, aussi maladroite que celle d'une élève débutante, comme de bien entendu. Lisa s'évertuait à y écrire de mémoire des mots et des noms, ainsi que quelques phrases simples, de celles d'un écolier à ses premiers efforts. Dans la pénombre, Jawaad s'était amusé à constater le soin particulier de son esclave à s'appliquer pour le nom du maître-marchand.

Impassible, il l'observait, son visage à un peu plus d'une longueur de main de celui de la jeune femme, sans faire un seul geste. Lisa captait son odeur dans son sommeil et ses lèvres s'entrouvrirent en une moue envoutée à son approche, tandis que ses narines se dilataient. Jawaad esquissa un sourire joueur ; ses yeux noirs la détaillaient et il s'attarda encore à rester immobile, la regardant dormir.

Le maître-marchand avait quitté le pont de la Callianis en réparation quelques heures plus tôt. Les travaux étaient pratiquement achevés et le voilier avait retrouvé toute son allure et sa beauté. Cela ne ferait pourtant pas revenir les vingt hommes morts pour le défendre, dont Jawaad connaissait le nom et souvent la famille et l'histoire de chacun. Mais s'attarder à y penser n'avait aucun intérêt : cela ne changerait pas grand-chose pour eux. Les funérailles avaient été menées selon les rites maritimes d'Armanth et le nom de chaque marin décédé en défendant le navire gravé à même le bois du mât principal. Quant à leur famille, Jawaad avait déjà depuis longtemps pris des dispositions pour leur sécurité financière. Une des attentions communes aux employés du maître-marchand qui expliquait leur fidélité.

Sa première visite avait été pour Duncan. À la fraîcheur nocturne, le doyen et lui partageaient un thé sur la terrasse des appartements privés du vieux médecin, en conclusion d'un copieux repas préparé par Azur, à qui il avait ordonné de cacher sa présence à Lisa tant qu'il n'irait pas la voir.

— Tu n'as pratiquement pas changé... cela te fait combien ?

La question du vieux médecin était presque rhétorique, et tira un sourire à Jawaad. Il aurait parié sans hésiter que Duncan se rappelait fort bien de son âge. Il était d'ailleurs sans doute un des seuls encore en vie à le connaître exactement.

— Tu n'as pas du oublier. Toujours un peu plus du double du tien, à quelque chose près. Tu as eu les résultats ?

— Tu ne voulais pas en parler devant ta psyké, n'est-ce pas ?

Jawaad acquiesça d'un signe de tête à peine perceptible :

— Et ton assistante. Dit-moi.

— Rien que tu ne sembles pas déjà savoir, Jawaad. Ton symbiote se meurt. Nous avons fait une culture pour vérifier s'il était possible de renforcer encore sa régénération cellulaire, mais même les derniers bains nutritionnels de mon invention n'y changeront plus rien. Tu as largement dépassé le temps que les Divins accordent aux hommes, mêmes les plus riches et puissants, et la médecine ne changera rien à cela. Ton ambrose a muté, mais il agonise. Cela fait des années que je cherche exactement en quoi et pourquoi. La réponse est toujours la même et toujours aussi insatisfaisante : ton astrolabe Ancien est ce qui t'a maintenu en vie en faisant muter profondément l'ambrose que tu portes. Ce que ta dernière visite m'a confirmé cependant, c'est que cette mutation était assurée et entretenue par une source radiative. La dégénérescence de ton symbiote qui t'a donné une vie si exceptionnellement longue ne veut dire qu'une chose : la pile qui alimente ton médaillon faiblit de plus en plus. Et plus elle faiblit...

— ... plus mon symbiote s'éteint.

— Oui. Tu n'as plus qu'une poignée d'années, maintenant. Je ne peux pas estimer la chose plus précisément ; je dirais... six ans, peut-être un peu plus. Tu as réussi à trouver ce qu'était la pile de ton astrolabe ?

— Pas plus que ma grand-mère elle-même ne l'a su. Ce n'est pas simplement un astrolabe de loss-cristal, c'est une énigme irrésolue. Il existe des moyens d'en percer le secret, elle l'avait découvert, mais n'eut jamais le temps d'achever sa tâche ni de transmettre ses trouvailles et j'ai depuis amassé bien assez pour m'approcher du but. Mais pour percer ce secret, il me manquait l'outil adéquat.

— Ta petite terrienne Chanteuse de Loss ?

— Une terrienne docile et malléable, puissante Chanteuse de Loss, douée d'esprit et d'une mémoire prodigieuse.

Le vieux médecin fronça les sourcils, accentuant encore le treillis de rides fripant le cuir tanné de son front et avala une gorgée de thé, en fixant Jawaad qui restait toujours aussi illisible d'apparence :

— Je ne suis pas tout à fait sûr de saisir en quoi elle sera cet outil que tu recherches et comment tu vas en user ; c'est ton secret et je respecte que même à moi tu n'en aies jamais parlé en détail. Cependant, je confirme que, oui, c'est un petit prodige. Je lui ai demandé un service : tu te souviens de la table des éléments ?

Jawaad hocha la tête sans rien ajouter. Il y avait presque un demi-siècle que Duncan tentait de compléter une table d'éléments chimiques bâtie selon les théories et découvertes d'un grand savant terrien, un certain Mendeleïev, bien que Jawaad n'aurait guère été sûr de la prononciation. Un des nombreux mystères que le médecin tentait de résoudre et qui faisait entre autres partie de ses motivations à trouver, recueillir et protéger des terriens perdus sur Loss de manière discrète. Il avait bâti tout un réseau confidentiel et secret, gardé des inquisitions de l'Eglise, avec d'autres grands penseurs et savants dont le travail constituait à établir une encyclopédie aussi exhaustive que possible du savoir scientifique de la Terre.

— J'ai mis une de mes copies en anglais de la table dans les mains de ton esclave. Elle l'a complété de quinze nouvelles entrées et a corrigé cinq erreurs, apparemment. La table est bientôt complète, je te laisse imaginer la joie que mes amis vont avoir à étudier ces nouvelles données. Je reste encore stupéfait d'une si bonne surprise.

— Moi pas. Mais si elle t'a été utile, c'est bien. N'hésite pas à l'utiliser, mais évite de lui parler trop en détail de ta passion pour les terriens.

Duncan éclata de rire :

— Tu demandes à une bille de ne pas rouler ?

— Je te connais bien. Mais elle n'est ni apprivoisée, ni prête à l'usage que je veux en faire et j'ai peu de temps ; tu m'en feras perdre si tes histoires de terriens l'affectent. Elle n'a pas besoin de savoir.

Le vieux médecin acquiesça à son tour pensivement, avant de remplir les deux tasses de thé :

— Entendu, je ferai de mon mieux. Mais ça ne va pas être facile pour le vieillard gâteux au cœur trop tendre et mou que je suis devenu ! C'est qu'elle est adorable et craquante, ta petite prodige.

Jawaad étira un sourire au regard amusé et affectueux devant le vieux médecin, en venant récupérer la tasse qu'il lui tendait :

— Je sais, c'est pour ça que c'est la mienne. Vieux oui ; mou, à ton âge un peu. Et trop tendre, tu l'as toujours été.

— Mais pas gâteux, soit ! Duncan éclata de rire : elle n'entendra pas parler de ma passion coupable et je ne lui poserai des questions que sur des sujets généraux. Il y a déjà tellement à couvrir. Maintenant, raconte-moi un peu... tu avais éludé la question à ton arrivée, mais pourquoi donc as-tu presque un mois d'avance sur ton arrivée dans nos murs, hm ?

C'était une longue histoire. La nuit était belle, le thé en suffisance, Jawaad pris son temps pour la raconter...

Jawaad avait eu un rapport détaillé de tout le reste des événements de ses trois jours d'absence ; Azur n'avait rien omis, y compris la discussion houleuse et intrigante avec Sonia qui avait été interrompue par Duncan.

Bien sûr, Azur avait insisté sur ce qu'elle avait pu lire en Sonia ; elle en était encore notoirement inquiète et perturbée. Jawaad ne s'était pas attardé sur la prodigieuse vitesse d'assimilation de Lisa. C'est surtout l'évident et profond attachement de Sonia à son élève qui avait capté l'intérêt du maître-marchand, autant que d'apprendre que Sonia semblait avoir pris la décision d'apprendre à Anis à maîtriser le Chant de Loss.

Jawaad ne se montra pas si surpris qu'Azur l'appréhendait, au demeurant ; Sonia était une San'eshe, un des seuls peuples à avoir une considération positive pour les Chanteurs de Loss et disposants de toute une tradition lié à cet enseignement. Il n'avait jamais vraiment approché de près cette culture ; les San'eshe étaient un peuple forestier et nomade, ils n'avaient ni cités ni relais commerciaux et étaient fort peu enclins à coopérer avec des étrangers. Mais il savait d'eux une

bonne partie des concepts de leur chamanisme lié au Chant de Loss, réuni autant par ses soins que par des explorateurs et savants d'Armanth depuis nombre de décennies.

Jawaad avait pris la décision de laisser faire Sonia dans l'immédiat ; elle avait un puissant aval sur Lisa, mais il était curieux de connaître ses motivations ; la meilleure manière de les comprendre serait d'observer les agissements de l'éducatrice. Azur avait été vexé, ce qui avait fait lâcher un rire à Jawaad, suivi d'un ébouriffement tendre de la chevelure de sa si dévouée et amoureuse esclave. Il se contenta de lui rappeler que c'était elle qui avait charge de veiller sur Anis et que Sonia avait de toute évidence parfaitement compris sa place et les limites qu'elle ne devrait pas dépasser. Si elle le faisait, Azur avait toute latitude pour prévenir son maître.

Lisa dormait toujours ; ses rêves avaient changé, elle semblait plus paisible dans son sommeil, plus langoureuse aussi. Dans des gestes très lents, Jawaad repoussa le drap qui la recouvrait dévoilant une partie de son buste et de sa hanche. Elle bougea à peine. Lilandra avait veillé à donner ces derniers soirs à sa patiente un calmant léger pour s'assurer qu'elle dorme. Jawaad, toujours aussi lentement, posa sa main sur sous le nombril de la jeune femme. Il la garda légère, l'observant toujours, penché juste au-dessus d'elle. Elle tressaillit légèrement quand il caressa doucement du pouce la peau chaude et parfumée qui frémissait sous ses doigts.

Elle se décida enfin à ouvrir les yeux.

Il y eu d'abord ce bref instant d'hébètement entre le sommeil et la conscience, suivi immédiatement de la peur dans ses grands yeux de jade verte qui s'écarquillaient devant le visage seulement dessiné par la lumière nocturne. Son premier réflexe fut de hoqueter, avant de ne plus oser respirer.

— Chuuut...

Jawaad n'avait pas cessé sa caresse et planta son regard noir dans les yeux effrayés de Lisa. Il était juste au-dessus d'elle, le visage à quelques centimètres. Elle resta un petit instant hésitante, perdue et angoissée avant de céder à la confiance et se détendre. Elle esquissa un timide sourire qui devint vite radieux, ses yeux s'emplissant de deux petites perles brillantes de joie.

Jawaad lui rendit un fugace sourire rassurant, même s'il fallait bien connaître le maître-marchand pour le deviner. Puis il leva haut un sourcil faussement perplexe et surtout amusé. Il attendit encore un petit instant avant d'approcher un peu plus son visage de la jeune femme qui

respirait plus vite et n'osait bouger. Il caressait maintenant son ventre avec plus d'insistance et en profitait avec plaisir. Réitérant sa mimique du sourcil levé, il fit mine qu'il attendait quelque chose et Lisa comprit de suite.

— Bon... bonsoir mon maître.

Jawaad répondit d'un autre sourire esquissé, observant le regard humide de Lisa, sur son visage transi d'envoûtement et d'émotion.

— Hé bien, qu'attends-tu ?

Cette fois-ci, Lisa ne comprit pas de suite. Elle afficha une moue penaude, écarquillant encore plus les yeux devant la question du maître-marchand sans réellement saisir ce qu'il demandait. Son instinct trouva la réponse à sa place. Il était juste au-dessus d'elle, son odeur devenue le parfum dont elle s'enivrait, le fait de le revoir enfin lui donnait brutalement l'impression de revivre. Son cœur s'affola brutalement et elle ne chercha pas à réfléchir. Elle tendit le cou, cherchant à enlacer Jawaad de son bras valide et vint prendre ses lèvres dans un gémissement de supplication. Il la laissa faire, mais attrapa son bras au vol et le plaqua au-dessus d'elle, la retenant fermement tandis qu'il appuyait maintenant sa caresse à son ventre, sa main glissant sur sa peau pour en frôler le mont de vénus et s'y attarder.

Lisa avait l'impression de brûler. Les lèvres de Jawaad lui semblaient fraîches comme une eau de source ; le goût de son baiser comme une saveur de miel ; elle s'abandonna à son étreinte avec une langueur qui rendait futile ce qui aurait pu lui rester de ses souvenirs des extases de l'héroïne. Elle sentait la caresse rugueuse de sa paume sur son ventre lui arracher des frissons de désir et sa poigne rude retenir son bras au-dessus de sa tête en l'incitant à s'offrir à son autorité. Elle voulait juste que cet instant ne cesse jamais ; et s'il venait à la prendre, elle se donnerait de toute son âme sans hésiter. Il n'y avait plus rien qui importait que ce moment, cette langueur si lascive qui la berçait, et l'abandon où elle réalisait trouver une sérénité qu'elle avait depuis si longtemps renoncé à même entrevoir fugacement. Une petite voix protesta pourtant contre tant d'émotions qu'elle savait bâties uniquement sur un conditionnement qu'on l'avait contraint à subir. Mais cette révolte intérieure lui parut soudain si futile et vaine qu'elle la chassa sans regret. Rien n'avait plus d'importance que ressentir et aimer de tout son cœur cet instant.

Mais Jawaad quitta ses lèvres après avoir profité longuement et avec plaisir de la bouche de son esclave. Sa main caressante ne descendit pas plus bas que la naissance de son pubis, et il se redressa un peu pour la fixer à nouveau. Il souriait, le regard doux.

— Je t'avais posé une question...

Lisa laissa courir un frisson violent qui parcourut toute de son échine, avec une moue de regrets. Mais elle reprit sa respiration, fixant son maître. Elle cligna des yeux le temps de la réflexion, avant d'esquisser un sourire paisible :

— À quoi sert un nom, mon maître. Je... ça... ça sert à beaucoup de choses.

Jawaad acquiesça d'un faible mouvement de tête, mais son regard noir redevint dur en fixant la jeune fille ; il attendait une réponse claire. Lisa reprit, toujours confiante :

— Avec un nom... on... on existe, mon maître.

— Tu existais pourtant sans en avoir un. A quoi d'autre ?

— Ce... cela sert ... à être appelé, mon maître...

Jawaad esquissa un sourire et se pencha sur son esclave. Lisa crut à un autre baiser, et voulut venir offrir ses lèvres, mais non, le maître-marchand lui en déposa un sur le front, ce qui arracha brièvement une autre petite moue déçue à la jeune femme. Jawaad la fixa un moment avant de demander :

— Tu as encore peur ?

— N... non, mon maître... pas... pas vraiment. Encore un peu, mais... Mais pas maintenant.

— Que tu aies peur de moi me déplaît. Veilles-y.

Jawaad se redressa en relâchant Lisa sans attendre de réponse ; en quelques gestes, il retira sa tunique qu'il vint loger contre l'oreiller de son esclave, tandis qu'elle le regardait faire un peu étonnée. Mais elle comprit de suite le sens du cadeau qu'il venait de lui faire et en répondit d'un sourire lumineux. Le maître-marchand se pencha à nouveau sur elle en la fixant, le regard aussi calme et doux qu'il pouvait être intimidant et insondable :

— Tu es trop fragile encore pour m'accompagner. Tu vas rester ici quelques jours, je passerai te rendre visite. Soit sage et guéris vite !

Lisa n'avait pu s'empêcher d'attirer à elle la tunique et adressait à Jawaad un sourire toujours aussi tendre et ému en murmurant un remerciement étranglé. Elle venait de céder sans

résister à ce manque qui l'avait hanté durant ces trois derniers jours. Elle avait conscience qu'une part d'elle s'en serait sans doute voulu de laisser ainsi gagner le maître-marchand. Mais elle réalisait qu'elle comprenait et ressentait ce qu'Azur exprimait quand elle lui avait parlé de cet homme. Ho, elle le craignait toujours, et savait qu'elle devrait le craindre encore. Mais maintenant, elle comprenait. Elle hésita avant de répondre.

— Oui mon maître... S'il... s'il vous plaît... je... peux vous demander quelque chose ?

— Je te l'ai déjà dit : tu ne sais pas, tu poses la question.

— Pou... pourquoi m'avez-vous appelé Anis ?

Jawaad lâcha un bref sourire joueur et attendri, posant sur son esclave ses pupilles noires et insondables, mais qui à cet instant laissaient toujours percer la même douceur paisible.

— L'anis est une plante modeste aux petites fleurs discrètes et qui ne payent pas de mine. Mais son parfum est riche, profond et entêtant dès qu'on peut le humer. Maintenant, dors !

Lisa fut surprise et attendrie de la réponse, mais l'ordre de Jawaad ne se discutait pas. Il se redressait déjà pour quitter la chambre, torse nu, ayant seulement remis son gilet. Elle se blottit dans le lit, serrant sa tunique contre elle, en fixant l'homme qui quittait la pièce, sans pouvoir retenir un dernier soupir de bonheur et de regret mêlés.

— Et nous l'avons pris par le travers, du côté où son mât avait ravagé le bastingage. En deux passages, on lui refaisait tout le bâbord ; le temps de lui expédier deux tonnelets ardents pour parachever le travail, il finissait de dériver vers les récifs. On l'a regardé se perdre dans les flammes, et j'ai fait sortir la gnôle pour fêter ça !

La taverne du port était bondée. Baptisée Le Chien Salé, elle jouxtait le comptoir commercial de la Guilde des Marchands et partageait avec elle les mêmes portes d'entrée. Une foule dense s'y pressait, occupant le moindre siège ou tout ce qui pouvait en tenir lieu, malgré la vastitude de la grande salle où se pressaient une douzaine de serveurs libres et esclaves. C'est que l'arène était ouverte, à la veille des messes de l'Église qui le lendemain soir rassembleraient

pratiquement tous les citoyens de Mélisaren dans ses temples. Tout le monde venait assister aux combats entre volontaires qui avaient déjà commencé dans la large enceinte grillagée occupant tout le centre de la grand-salle. Les règles qui y présidaient étaient réduites au plus simples : pas de coups mortels, affrontements aux cannes et bâtons ou à mains nues et combat jusqu'à abandon ou KO. Et ce qui y tenait lieu d'arbitre était un vieux docker à la retraite et son énorme chien, dont le rôle, hormis annoncer la fin des paris, le début des combats et les vainqueurs, se cantonnait à balancer des seaux d'eau froide et éventuellement lancer son molosse sur celui des deux combattants qui ne saurait pas s'arrêter si son adversaire était de toute évidence hors de combat.

Depuis cinq tours consécutifs, un homme envoyait ses adversaires au tapis l'un après l'autre avec une facilité insouciant. Aucun n'avait tenu plus de trente secondes. Le gaillard était un colosse bâti comme un guerrier des légendes antiques, aux traits aquilins, qui dépassait tous ses voisins d'une à deux têtes et aurait sans mal fixé Abba droit dans les yeux. Et il souriait tout le temps, y compris quand il se battait. Entre sa beauté, son regard doux, mais assuré et joueur face à ses adversaires, et enfin sa longue et brillante crinière noire et laissée détachée, il suscitait un engouement grandissant au sein de la gent féminine de la soirée, présente en nombre. Et pour cause : tout l'équipage d'Erzebeth la capitaine-corsaire était là pour fêter leur dernière victoire navale, et plus de la moitié de celui-ci était composé de femmes. La plupart avaient décidé de soutenir avec force cris et compliments l'apollon qui trônait dans l'arène, qui se prenait au jeu de leur répondre de révérences et de sourires séducteurs en plein milieu de ses combats.

Forcément, tout cela piquait au vif la fierté des hommes présents qui avaient la nette impression de passer pour des ploucs dont le colosse se moquait, et qui s'attirait d'autant plus l'affection et les encouragements des femmes qui ne les regardait plus. Même les esclaves de service avaient du mal à dissimuler leur admiration pour le combattant aux si beaux cheveux noirs de jais.

Il n'y avait guère qu'Erzebeth qui paraissait insensible au charme du beau brun dans l'arène. Appuyée dos au comptoir, elle racontait comment elle avait envoyé par le fond un galion pirate de l'Imareth venu se perdre près des côtes entourant la baie de l'Etéocle dans l'espoir d'y faire réparation. Elle n'avait guère besoin de toute évidence de puiser dans ses talents de conteuse pour captiver ses spectateurs. Ils étaient d'ores et déjà suspendus à ses lèvres et conquis, et sans aucun effort, elle faisait montre de talents d'oratrice aussi envoutants que son allure pouvait l'être elle-même.

Jawaad était attablé près du comptoir, avec Damas, et quelques-uns des hommes de la Callianis qui n'avaient pas décidé d'écluser tout ce qu'ils pourraient trouver d'alcoolisé en compagnie des dames de toutes vertus de la taverne, ce qui ne manquait pas. Malgré les interdits particulièrement sévères de l'Eglise du Concile sur la prostitution, le port de Mélisaren comptait une petite demi-douzaine de maisons closes assez peu inquiétées par les autorités locales, en plus de deux maisons de houris, abritant des esclaves des plaisirs formées sommairement, dont une appartenait d'ailleurs à l'Eglise de la ville. Et il y avait nombre de catins venues rejoindre les hommes au spectacle de l'arène pour la soirée et les attirer dans leurs loges pour le reste de la nuit.

Mais Jawaad s'en souciait peu. Il fixait, le regard sombre et l'air aussi impassible que de coutume, la capitaine-corsaire qui continuait le récit de ses exploits à quelques pas de lui. Damas écoutait lui aussi d'une oreille distraite, tenant Sonia en laisse, qui avait retrouvé la permission de porter quelques vêtements, bien que ces derniers, pagne de soie et boléro ouvert, ne cachaient pas grand-chose de sa ravageuse nudité, mais fixait l'arène, sourcils froncés à voir l'incroyable audace et le génie martial du combattant qui envoyait à terre son sixième adversaire.

Erzebeth reprit le récit en répondant aux questions de ses nombreux spectateurs, joyeuse et souriante, juste légèrement enivrée par le vin des coteaux locaux, mais elle fut interrompue après deux phrases par une voix claire et forte.

— Tu ne devrais pas t'attribuer tout le mérite d'une victoire qui n'est pas la tienne.

L'intervention impromptue créa un silence, même si dans le brouhaha et les cris de la grand-salle, il était très relatif. Erzebeth se tourna avec un air contrarié, ses boucles de cheveux noirs suivant le mouvement dans une cascade qui accentuait la beauté de sa moue. Jawaad n'en fut d'ailleurs pas plus indifférent que ne l'étaient les hommes alentour à voir l'allure noble et magnifique de la capitaine-corsaire. Mais comme toujours, il n'en montrait rien. Erzebeth toisa le maître-marchand sans hésiter :

— Et qui est donc l'homme qui prétend que mon équipage aurait volé une victoire navale que j'ai menée moi-même ?

— L'homme est capitaine de la Callianis, qui a affronté et vaincu un galion pirate de l'Imareth en le laissant mâts dévastés dans la tempête dont tu dis l'avoir vu sortir en piteux état. Celui que tu prétends avoir vaincu l'était déjà. Il est présomptueux de s'écrier vainqueur d'une bête qui agonisait déjà.

— Jawaad le maitre-marchand. Je vois ; j'ai entendu parler de toi et j'ai vu au port ton frêle navire aux formes si peu communes, qu'on remettait en état. Mais c'est toi qui avances des prétentions discutables ici. Ton bateau fait le tiers du galion que j'ai envoyé se perdre. En deux canonnades, il aurait pulvérisé ton esquif, et en aurait abordé les ruines pour se servir sur les cadavres de ton équipage. Tu l'as peut-être mis à mal. Peut-être. Mais tu ne l'as pas vaincu.

Damas interrompit ses réflexions sur le talent martial peu commun du guerrier dans l'arène aux derniers mots de la capitaine-corsaire. Sa réaction fut partagée par les membres de l'équipage du navire attablés, qui commençaient tous à fulminer. Jawaad leva simplement la main dans un geste nonchalant pour retenir ses hommes.

— Si la Callianis ne l'a pas vaincu, c'est alors que toi non plus. Cette victoire ne t'appartient pas. Tu vu juste : ils nous ont abordés. Et ont perdus en se faisant massacrer. Vingt de mes hommes ont sacrifié leur vie pour que tu achèves ce navire mourant. Veux-tu encore prétendre que cette victoire est la tienne ?

Il y avait maintenant pas mal de monde debout, entre les marins de la Callianis notoirement remontés, et l'équipage d'Erzebeth qui lui aussi sentait monter la moutarde au nez. Si dans le brouhaha de la soirée, il y avait bien d'autres centres d'intérêt captivant l'attention des fêtards, la confrontation ne passait malgré cela pas inaperçue. Sonia fixait les deux groupes qui se faisaient face en souriant, appréhendant avec amusement l'instant où cette tension se transformerait en pugilat généralisé.

Jawaad vit Azur revenir des cuisines avec son thé, et l'appela à ses côtés d'un simple regard. La psyké hésita une brève seconde : elle ressentait mieux que personne la montée de l'hostilité grandissante qui s'installait entre les deux équipages et qui commençait à contaminer toute la salle. Elle fila se réfugier dans le dos de son maître, posant la tasse de thé chaude devant lui, lui rendant un simple regard où il put lire toutes ses craintes. Il y répondit d'un sourire calme. Il n'avait pas l'intention de laisser la situation finir en bagarre généralisée. Mais si Erzebeth elle-même n'avait guère envie de voir la soirée finir de cette manière, il n'était pas question pour elle de lâcher quoi que ce soit.

— Je suis navrée d'apprendre les vies que ça t'a coutées, Jawaad. Mais ton navire n'aurait eu aucune chance face à un tel galion. Remercie la Mer de vous avoir donné l'opportunité de si bien vous en tirer, mais la victoire reste notre, et je ne changerai pas mon récit pour toi.

— Pourtant, tu le feras, car tu mens, et tu le sais.

Il y eut brusquement une montée de tension, et les premiers éclats de voix de part et d'autre des deux équipages réunis autour de Jawaad et Erzebeth. Pratiquement tout le monde était levé, et Azur qui n'en menait pas large se collait contre le dos de son maître, resté assis quant à lui. Il fixait impassiblement la capitaine-corsaire qui le toisait avec orgueil, flanqué de son second, Caldia, qui en effet, ne pouvait passer inaperçu. C'était presque une géante qui dépassait son capitaine d'une tête et dont la carrure apparente était à l'avenant large, puissante et musclée. La prudence devait rendre les hommes plutôt mesurés face à une telle force de la nature. Elle fulminait, et son regard en disait long sur son envie de faire taire le maître-marchand d'une baffe. Jawaad le savait, et l'avait provoqué à dessein, et il savait aussi que Damas devait lui rendre un regard lugubre qu'elle ne prendrait pas à la légère si elle était aussi prudente que forte.

Mais cette fois, le silence pesant sur la confrontation se ressentait d'un bout à l'autre de l'auberge, et réussit à s'imposer, pour un bref instant, soudain interrompu par un éclat de voix aussi puissant qu'incongru :

— Bon, c'est dans l'arène qu'on se bat, ou en dehors ? C'est que je m'ennuie, moi !

Tout le monde défiait tout le monde du regard. Mais impossible d'ignorer la saillie que venait de lâcher d'une voix de stentor le combattant à la flamboyante crinière de jais qui souriait d'une oreille à l'autre, appuyé contre le portail d'accès à l'arène, bras croisés et goguenards, tandis que son septième adversaire tentait encore de se relever après la rouste magistrale qu'il venait de subir. Humiliation supplémentaire pour ce dernier, il était tombé au moment où plus personne ne s'intéressait vraiment au combat, sauf les rares parieurs qui venaient de réaliser que leur espoir de voir perdre l'apollon avait été vain.

Damas fut piqué au vif à voir la nonchalance désinvolte de l'homme qui par son coup de gueule venait pourtant de désamorcer la tension qui ne se serait, sans autre intervention du même genre, pas finie autrement que par une bagarre générale. Sonia, joueuse, ajouta d'une voix suave, assez basse pour faire croire à sa discrétion d'esclave, assez forte pour être sûr de ne pas l'être :

— Il n'a pas tort, mon maître. Le combat est au moins plus loyal et autrement plus spectaculaire dans l'arène. Une bataille rangée dans l'auberge ne serait en comparaison de ses exploits que bien fade et triste non ?

— Et tu suggères quoi ?

— Tu l'as admiré se battre toute la soirée, curieux de te mesurer à lui. Tu ne vas pas laisser le défi qu'il lance sans y répondre, non ?

Jawaad entendit l'échange et retint un sourire que seul Azur put remarquer. Il ne lâchait toujours pas Erzebeth du regard, et reprit :

— Ce voyageur a raison ; nous n'allons pas nous battre, ce serait nuire à cette soirée et au plaisir de mon thé.

— Je ne laisserai pas passer l'injure que tu m'as jetée au visage ! On ne me traite pas de menteuse impunément, Jawaad.

— Je m'en doute, tu ne pourrais tenir ta place si tu laissais passer telle une injure. Dois-je donc conclure que tu me défies ?

Tout le monde attendait le dénouement de la scène, mais les esprits se calmaient un peu. Le combattant à l'entrée de l'arène observait ce qui se passait goguenard, attrapant au passage une choppe que portait un des serveurs qui s'était immobilisé, paralysé par le moment de tension palpable, pour la vider sans manière.

— Oui, tu conclus bien, dois-je supposer que tu relèves le défi ?

Jawaad eut un petit sourire et hocha imperceptiblement la tête :

— Mais puisque c'est moi le défié, permets que je choisisse mes armes. Et ce sera mon bateau.

— Ton bateau ?... Tu veux répondre à un défi par une bataille navale ?!

— Non, Erzebeth. Je n'aime guère la violence. Mais tu prétends que la Callianis n'avait pas la force de vaincre un galion. Je te propose un défi. Une course aérienne, en remontant le fleuve Etéocle, au-dessus des eaux, sur une journée. Comment se nomme le premier bourg à un jour de Mélisaren le long du fleuve ?

— Erasthiren, pourquoi ?

— Ce sera donc le but à atteindre. Un défi pacifique, sur la performance de nos deux vaisseaux et équipages. Acceptes-tu ?

La capitaine-corsaire fixa pensivement le maître-marchand pour un bref moment. Tout le monde attendait sa réponse. Il y avait ceux qui en auraient bien décousu ici et maintenant, mais aussi ceux qui n'avaient guère envie de devoir en venir aux mains ce soir. Erzebeth trouva l'idée finalement satisfaisante, et elle était pratiquement sûre de triompher.

— Soit, je suis d'accord. Le perdant devra donc admettre son tort publiquement, en présence du vainqueur, nous sommes d'accord ?

Jawaad refit un oui de la tête à peine visible.

— Je rajoute en condition, que des deux capitaines, le perdant devra accepter d'offrir une pleine et entière journée de son temps au vainqueur. À ce dernier tout loisir d'en user comme il le souhaitera, dans les règles de l'honneur.

— Je vais trouver très amusant de me faire servir tout un jour par un maître-marchand !

— Donc nous avons un accord. Dans deux jours, à l'aube, devant le port.

— Cela me va !

Erzebeth afficha un large sourire qui en disait long sur la victoire qu'elle était persuadée lui être assurée, et leva son verre vers le maître-marchand. Son second fit de même bien que la géante dut se forcer, puis finalement les deux équipages trinquèrent ensemble. Jawaad saisit sa tasse de thé et se joignit au geste d'alliance, hochant la tête sans rien ajouter.

Damas fit de même, puis se décida. Lâchant la laisse de Sonia, il se dirigea vers l'arène, lançant à son esclave : soit sage, toi.

Le combattant qui cherchait du regard une autre choppe pour apaiser sa soif vit approcher le Jemmaï :

— Ha... Un courageux qui se décide enfin à une franche petite bagarre amicale ?

— Exactement. L'affaire avec mon patron se termine bien, mais il me semble que tu fanfaronnes beaucoup. Il te manque un adversaire...

C'est en approchant du combattant que soudain Damas réalisa que cet apollon était sans doute aussi grand et large qu'Abba, voir même plus, même si cela paraissait presque improbable :

— ... à ta taille.

L'homme aux cheveux de jais tira un sourire, amical, et même doux :

— Tu voulais dire plutôt à ma vaillance, non ? Parce que coté taille, va te falloir des échasses.

— On va dire cela, oui. Mais quand tu finiras à genoux et vaincu, on reparlera de taille, l'ami.

— Ça promet, mais j'ai hâte de voir cela !

Sonia suivit du regard Damas en jubilant, puis retira la laisse de son collier, pour simplement se débarrasser de la gêne qu'elle pouvait occasionner, tout en s'approchant tant qu'il restait encore de la place autour des parois grillagées de l'arène. Car il commençait à nouveau à se rassembler du monde pour le huitième tour du combattant vaincu. Jawaad suivait lui aussi la scène des yeux, mais sans un mot, il invita Erzebeth à s'installer à sa table face à lui. Elle déclina l'offre, mais s'approcha, suivie par une partie de son équipage, presque entièrement féminin.

— Il n'a pas froid aux yeux, ton homme, dis-moi. L'autre doit faire deux fois son poids.

— Non, il n'a pas froid aux yeux.

Un des marins de Jawaad intervint, avec un sourire vantard :

— C'est Damas. À lui seul il a massacré un tiers des pirates parvenus sur notre pont ! Il n'y a pas dix hommes qui le valent au combat dans tout Armanth, le géant va se faire rosser comme une mauviette.

— Un tiers à lui seul et quelques jours après il s'en va défier en arène un géant ? Ça a quand même des allures de fables, sans vouloir douter de tes mots, hein.

Jawaad tira un sourire en prenant une gorgée de thé :

— C'est pour cet homme et tous les marins de mon bord, les vivants et les morts, que j'ai relevé ton défi. Maintenant, regarde Damas se battre et tu jugeras toi-même.

Le maître-marchand attrapa doucement le bras d'Azur et sans un mot, la guida pour venir s'installer sur ses genoux, lui faisant une place pour admirer de loin le spectacle, la main glissée à ses reins.

Damas retira son long manteau avant d'entrer dans l'arène où attendait son adversaire. Voyant que Sonia avait suivi le mouvement et était proche de lui, il le jeta vers elle, faisant suivre son baudrier et son sabre, que la San'eshe attrapa agilement. Il y avait des endroits, même à Mélisaren, où on aurait très mal vu qu'un homme confie ses armes, dont un pistolet impulseur, à une esclave. Mais ici, tout le monde s'en moquait clairement ou faisait mine de n'y attacher aucune importance, même si Sonia eut le temps de capter quelques furtifs regards désapprobateurs, ce qui ne faisait que nourrir encore ses sourires de morgue arrogante. Mais elle se garderait bien de tout geste inconsidéré avec le barda de son maître dans les bras, qu'elle cala devant elle contre le grillage de l'arène, pour suivre le spectacle.

— Quel est ton nom, étranger ? Je n'aime guère rosser un homme sans avoir été présenté.

Le géant tira un sourire joueur en regardant Damas le rejoindre sur le plancher couvert de sciure, ce qui fit fondre instantanément la moitié des cœurs des spectateurs féminins, et agacer la moitié de ceux masculins :

— J'en ai beaucoup, tu sais sans doute ce que c'est quand on voyage. Mais tu peux m'appeler Thanlan.

— Hé bien Thanlan, je suis Damas d'Armanth. Heureux de te connaître.

— Je me demande si je n'ai pas déjà entendu ton nom, l'ami.

Le vieil arbitre coupa court aux présentations, alors que déjà les premières exclamations de voix des parieurs autour de l'arène faisant s'amplifier brutalement le brouhaha de l'auberge :

— Vos armes sont les bâtons et cannes posés contre le grillage, et vos poings. On frappe pas pour tuer, on évite de casser des os ou faudra payer le soigneur de sa poche, et on ne tape pas quand l'adversaire est à terre. Le perdant est celui qui abandonne ou ne peut plus se relever. Et si vous oubliez les règles, je lâche Maera qui vous les rappellera de ses crocs.

Tout en expliquant, le vieil homme secoua un peu la laisse de cuir de son molosse qui devait bien dépasser les cinquante kilos. C'était à lui seul un argument pour respecter ses consignes.

— Compris, ancien. On va savoir se tenir. Tout en répondant, Damas saisissait le bâton à sa portée, et en mesurait l'équilibre en le faisant tourner d'une main à l'autre, maintenant en bras de chemise. Il rajouta : enfin, autant que possible.

Thanlan saisissait quant à lui une canne dans chaque main, toujours torse nu. De près Damas pouvait voir l'imposant symbiote ancré à son épaule droite et qui dessinait un tatouage aux allures tribales sur tout son puissant bras. Il nota au passage le nombre de cicatrices marquant la peau du colosse.

— Moi je vais me tenir aussi ; de toute manière quand ce chien grogne, on n'a guère envie de le contrarier.

— Alors, en garde messieurs !

Aux dernières secondes, les cris des derniers paris lancés couvrirent toute voix, et l'arbitre pour annoncer le début du combat cogna vigoureusement une grande poêle de fonte contre les montants de bois de la cage de l'arène. Immédiatement, Damas lança ses premiers assauts pour tester de visu la maîtrise martiale de son adversaire.

Il ne fut pas déçu.

Le géant était rapide, mais surtout terriblement précis et réactif. Chaque feinte du Jemmaï était immédiatement parée et suivie d'une contre-attaque habile et surtout puissante. Damas ne fut pas dupe longtemps : il n'avait pas à faire à un simple joueur d'arène. Au bout d'une dizaine d'échanges, les deux combattants se remirent en garde, face à face. Et au regard de Thanlan, il était évident que lui aussi était en train de jauger son adversaire.

La petite pause d'observation fit monter d'un cran les cris excités des spectateurs qui se changèrent en un mugissement hystérique et des hurlements d'encouragement et d'injures fleuries quand ils relancèrent tous deux l'assaut, dans les claquements secs et assourdissants de bois contre bois de leurs armes. Mais pour Damas la phase d'estimation était passée, il en avait assez vu et décida de dévoiler ses talents martiaux.

Thanlan ne fut pas le premier surpris quand soudain, son adversaire planta son bâton au sol pour s'en servir comme support d'un coup de pied aérien redoutablement rapide. Il le prit en pleine tête, mais pivotant sur lui-même, il frappa la base de l'arme du Jemmaï, et le repoussa d'un violent coup de coude pour le projeter de deux bons mètres. Ce n'était pas vraiment la première fois qu'on lui faisait un tel tour, mais il en avait rarement vu d'aussi bien exécuté. Quant aux spectateurs, ils réalisaient avec enthousiasme qu'ils avaient jusqu'ici assisté à des combats sommaires où le géant avait toujours dominé sans effort, ce qui n'était plus le cas. Le duel promettait un spectacle rare.

Le géant lança un nouvel assaut, soudainement bien plus rapide et agile que sa masse pouvait le laisser paraître, usant non seulement de ses cannes, mais aussi de coups de pieds sautés et d'attaques des coudes et des genoux. Damas parait et répondait de fentes acrobatiques et de balayages aériens sans qu'aucun des deux adversaires ne semble à un moment avoir le dessus. La foule hurlait de plus belle, et dans les spectateurs, ceux qui avaient parié sur Thanlan commençaient à s'exciter en réalisant que leur mise n'était plus si assurée.

— Il est rapide ton Damas !

Jawaad tira un sourire vers Erzebeth, alors qu'à la table, tous les marins hurlaient en prenant le parti de l'un ou l'autre des combattants, et ceux de la Callianis n'étaient pas les derniers à encourager leur champion. Même Azur se prenait au jeu, en sautillant et gesticulant d'excitation sur les genoux de son maître.

— Tu n'as peut-être pas choisi le bon guerrier sur qui parier ?

— Je ne t'ai pas vu miser, Jawaad. Si tu es si sûr que ton homme va gagner pourquoi n'avois pas parié ?

La seule réponse du maître-marchand fut un bref sourire. Il donna une légère claque derrière la tête d'Azur pour la faire se tenir tranquille, avant de reprendre une gorgée de thé en se concentrant sur le spectacle. Il ne pariait jamais. Mais comme toujours, il ne voyait aucune raison d'avoir à le préciser.

Dans l'arène, le duel devenait de plus en plus violent et rude. Damas réalisait que sa faiblesse ici, c'est que son adversaire jouait à l'usure. Sa force physique le dépassait complètement, et il ne pourrait pas concurrencer le colosse sur la durée. Il fallait non qu'il l'harasse, mais qu'il tente de le neutraliser le plus vigoureusement possible.

Il n'eut guère le temps de réfléchir à une stratégie. Thanlan dans un puissant coup de canne venait de briser son bâton, et tentait une poussée habile pour tenir le Jemmaï au corps afin de l'empoigner. Damas l'avait vu faire précédemment, et il savait que si le géant l'agrippait, c'en était fini. Suivant la poussée, il en exploita l'élan pour littéralement courir à la verticale de la cage de l'arène, et se propulser sur le colosse, atterrissant sur son dos en écrasant sous son poids sa clavicule et tous les muscles de son trapèze.

Il y eut un hoquet de la foule. Sonia, aux premières loges, se régala de l'opiniâtreté et de la ruse de son nouveau maître. Elle aurait presque admis qu'elle l'admirait à cet instant. Mais elle

aussi fut effarée : le géant ne tombait pas, il avait seulement tressailli là où n'importe qui aurait fini à genoux. Damas lança une volée de coups frénétiques en s'agrippant des jambes au torse de son adversaire, visant les tempes et les oreilles, martelant sans relâche avec une précision redoutable. Thanlan commença à saigner immédiatement, l'arcade sourcilière ouverte. Mais en deux tentatives et en lâchant ses cannes, à défaut d'attraper Damas, il le fit basculer pour le projeter violemment contre la grille de la cage, faisant pousser d'autres hoquets d'effrois aux spectateurs les plus proches, qui s'étonnèrent qu'il n'y a pas d'os cassés dans la chute.

Les deux combattants se firent face à nouveau. Le géant saignait et avait clairement dérouillé, mais Damas avait du mal à se tenir en garde, le souffle coupé et sans doute une côte froissée par la projection. Mais ils ne se jugeaient plus, ils ne jouaient plus. Thanlan avait perdu son sourire, et Damas affichait une mine encore plus patibulaire qu'elle l'était de coutume. Les deux adversaires venaient de comprendre que l'un pouvait vaincre l'autre. La pause, autant que leur constat commun, ne dura pas.

Damas donna l'assaut. Thanlan l'anticipait. Le géant vit la feinte, quand le Jemmaï glissa sur la sciure pour arriver sous la taille de son adversaire, s'apprêtant clairement à un coup bas. Thanlan le reçut d'un balayage puissant de la jambe, mais Damas ne s'attendait pas à autre chose, et d'une impulsion surprenante, prit appui sur celle-ci pour se projeter jambe par-dessus tête sur le colosse, le frappant du talon en pleine mâchoire, dans un bruit d'impact terrible. Thanlan en chancela brièvement. Mais il ne tomba pas. Et à peine Damas eut-il posé pied à terre après son acrobatie, que le géant replia son bras droit, avant de le propulser de toute sa force, paume ouverte, sur la poitrine du Jemmaï.

Ce qui se passa à cette seconde ferait encore parler et questionner longtemps ceux des spectateurs qui avaient eu le temps de le voir. Ce n'était pas qu'une contraction ou un frémissement qui avait fait gonfler tous les muscles du géant. Son bras avait bel et bien semblé pour un instant doubler de volume et devenir inhumain. Mais surtout, il y avait cette bioluminescence qui avait brièvement éclairé tout l'entrelacs de tatouage tribal de son symbiote. Et enfin, il y eut le bruit de l'impact, envoyant voler le Jemmaï si puissamment contre le grillage de la cage, que le poteau à quelques mains de lui en fut brisé.

Il y eut un grand silence. La question qui flottait dans l'air était : le Jemmaï était-il encore en vie ? Thanlan, qui avait la lèvre méchamment ouverte et se frottait douloureusement le menton, alla le vérifier, en piquant le seau d'eau froide de l'arbitre :

— Tu permets ? Je crois qu'il en a plus besoin que moi.

Depuis sa table, Jawaad observait. Toujours aussi impassible, on eut pu supposer qu'il n'avait à cet instant pas le moindre sentiment à l'égard de son ami à terre et à vrai dire, seule Azur put lire sa soudaine tension, et l'hostilité qu'il dissimulait à fixer le géant. Erzebeth elle-même gardait le silence, hésitant au moindre commentaire tant que le sort du second du maitre-marchand n'était pas assuré.

Le seau d'eau fit son office, et quand Damas toussa et cracha en protestant, ce fut une ovation générale pour le spectacle offert par les deux duellistes, où l'annonce du vainqueur beuglée par l'arbitre passa totalement inaperçue, suivi des cris, exclamations et interpellations entre les gagnants et les perdants, et bien sûr les preneurs des paris.

Damas saisit la main que lui tendait le colosse.

— Ouille. Il m'est rarement arrivé de me faire rosser comme cela.

Thanlan afficha à nouveau son éternel sourire amical :

— J'en ai autant pour toi, crois-moi. Tu n'es pas tendre quand tu te bats. T'es au courant que c'était un duel amical ?

— Un duel est un duel l'ami ! Mais tu m'as bel et bien battu, je t'offre la tournée. Sonia ! Donne-moi mes affaires !

L'éducatrice approcha de l'entrée de la cage pour rejoindre son maitre, avec un sourire amusé et enjôleur. Tout en tendant son attirail à Damas, elle admira le colosse juste à ses côtés d'un regard qui promettait clairement tout ce que le guerrier pourrait fantasmer à cet instant. Thanlan en sourit de plus belle en se régaland, mais Sonia s'en détournait déjà :

— Aurais-tu besoin de soins mon maitre ?... Ou de mes soins ?

— Pour le moment, trouve-nous une table et à boire à tous les deux. Nous verrons ensuite.

La féline San'eshe tira un sourire ambigu, mais obtempéra en se dirigeant vers le bar de l'auberge, ondulant sensuellement à travers la masse compacte des spectateurs.

—Whow. C'est à toi, cette beauté ?

— Oui, mais non, je ne vais pas te la prêter ce soir si tu t'apprêtais à demander. Et avec elle, c'est d'autre genre de corps-à-corps, mais facilement aussi épique.

Le géant éclata d'un rire bruyant tandis qu'il fendait la foule en train de féliciter les deux combattants. Damas évita de l'imiter. Il avait encore la douloureuse sensation de s'être fait piétiner le torse par un ghia-tonnerre, et soupçonnait qu'il avait quelques côtes froissées, au mieux.

Jawaad n'avait ni crié, ni applaudit, il n'avait même pas vraiment eu un de ses sourires esquissés aux lèvres. Il fixait les deux hommes qui approchaient en devisant, il ne les avait plus lâchés des yeux. Azur était soulagée de voir que Damas allait bien, mais elle avait vu, elle aussi. Et si la psyké savait que son maître avait tout noté de ce bref moment où le géant avait fait une chose fantastique, elle avait aussi réalisé que la capitaine-corsaire l'avait aperçu clairement elle aussi.

Le Jemmaï tira un sourire vers son patron :

— Bon, bha j'ai donc pris une dérouillée.

— J'ai vu cela. Tu voulais mesurer ce que valait cet homme, tu as vu.

Thanlan salua la tablée, en s'attardant avec respect surtout vers les femmes du côté d'Erzebeth, un geste qui n'était pas si courant dans les Plaines d'Étéocle :

— Ha c'est pour ça qu'il a essayé de me mettre une telle raclée ? Thanlan, pour vous servir mesdames. Mais pas de suite, je crois que je vais commencer par boire et me débarbouiller ; ça pique un peu quand même.

Erzebeth hochait la tête :

— Vous pissiez même le sang, en effet. Mais grâce à vous, j'ai gagné un joli lot. Si vous permettez, c'est moi qui vous offre, à vous deux, vos boissons et vos victuailles pour ce soir.

— Hé bien madame, je ne vais pas dire non ; et toi, Damas ?

— Pareil. Tu es en bonne compagnie Jawaad, je vais aller profiter de l'invitation, à plus tard !

— Fais-toi soigner.

— T'en fais pas, je ne vais pas oublier ce détail !

Damas s'éloigna, suivi par le colosse, qui malgré ses blessures et son état un peu déplorable ne perdait rien de sa superbe et salua à nouveau toute la tablée, avec une insistance respectueuse vers les femmes. Azur, intriguée, l'avait suivi du regard, imité par Jawaad, toujours aussi illisible.

Erzebeth interrompit l'observation du maître-marchand :

— Je vous aurais cru plus enthousiaste et soulagé de voir votre second en bon état. Mais je peux l'avouer, il est en effet impressionnant et valeureux, même s'il a été vaincu.

— Il a choisi son combat, il en assume les conséquences.

— Vous êtes donc toujours aussi froid ?

Jawaad leva un sourcil en fixant la capitaine. Elle reprit :

— Vous n'avez pas encouragé votre ami, vous êtes resté silencieux, et je ne vous ai même pas vu vous passionner pour le combat ; pourtant, il était impressionnant. On me dit être souvent froide, mais là...

— J'observais, et Damas n'a pas besoin que je lui montre ce qu'il sait. As-tu vu ce qu'il y avait de plus intéressant à ce combat, Erzebeth ?

Azur écouta, soudainement très intriguée. Jawaad la retenait toujours contre lui, sa main lui caressant la hanche.

— Le dernier coup du géant ? C'est allé très vite, je ne suis pas sûr de ce que j'ai vu, mais c'était perturbant.

— Oui. Et je pense que je sais qui est ce guerrier, ce qui rend dès lors nettement moins surprenante sa victoire.

10- *La Rage*

— Raconte-moi alors : comment es-tu arrivé sur Loss, si tu t'en souviens ?

Duncan était penché sur Lisa, elle-même assise en tailleur sur un tapis épais dans un coin du bureau des médecins de l'hospice. Depuis la veille, elle avait enfin la permission de se lever et quitter le lit. Si les premières heures avaient été un peu difficiles, elle avait l'équilibre encore mal assuré et devait gérer quelques vertiges, cela allait bien mieux. Depuis son réveil, elle accompagnait le vieux physicien, qui avait commencé par lui montrer ce qui avait pour la jeune femme des allures de trésors : sa bibliothèque. C'est ainsi penché sur un livre qu'il avait retrouvé Lisa après sa visite matinale des patients du jour.

Elle stressait un peu, la moue inquiète, fixant l'épais ouvrage posé devant elle. Elle n'eut pas le temps de répondre à la question de Duncan qui examinait son épaule et pouvait sentir sa mal son angoisse. Il reprit :

— Tsk tsk, cesse d'être apeurée ; tu as ma permission pour lire tout ce que tu voudras ici, Anis. Les ouvrages que tu ne dois jamais toucher sont sous clef, tu ne risques donc pas de faire une bêtise.

Lisa répondit d'un hochement de tête, la moue penaude, ce qui fit rire le vieux médecin :

— Tu as une bouche pour répondre. Prends ton temps, mais tu avoueras que c'est plus pratique pour discuter si tu en uses, non ?

Le rire fut mutuel, cette fois-ci. Lisa se détendait toujours plus facilement et acceptait aisément la proximité de Duncan, qui avait vite compris d'une part comment procéder pour rassurer la jeune femme, d'autre part qu'il pouvait considérer cela comme un petit privilège. Lisa avait une peur des hommes presque phobique, et même sans l'avertissement de Jawaad, il avait pu le constater de lui-même.

— Je... j'avais peur que... que toucher à vos affaires ne vous mette en colère, maître. Je... je sais que... en fait je ne sais jamais ce que j'ai permission de faire ?

— Tout ce qui n'est pas une bêtise évidente, ou qui peut abîmer mes affaires, mettre le feu ou encore provoquer un accident. Et bien entendu rien qui pourrait gêner les personnes libres

de mon hospice : il te suffit pour cela de les éviter avec politesse et respect. Azur a trouvé ses marques ici, tu les trouveras à ton tour. Ton épaule guérit bien ; je pensais t'implanter rapidement le symbiote que Jawaad a choisi pour toi, mais il m'a dit vouloir le faire lui-même. Tu vas cependant pouvoir commencer à aider un peu aux tâches ménagères... si bien sûr tu t'ennuie de lire ?... Mais tu ne m'as toujours pas répondu, Anis.

Comment Lisa était-elle arrivée sur ce monde ? Elle se souvenait à peine des dernières semaines de sa vie terrestre ; elle avait simplement encore le souvenir de ce suicide lent et programmé qu'elle avait embrassé à bras le corps, tandis que défilaient les seringues d'héroïne à ses veines tellement usées qu'elle avait commencé à se piquer à la cuisse.

— Je... je prenais.... des... des drogues. Je ne connais pas le mot pour la chose que je prenais, mais cela me tuait à petit feu. Quand... quand je me suis réveillée dans une petite cage, la première fois, au fond de... d'une cave sombre, je pensais que je venais de mourir, et que c'était... l'après.

— L'après ?... L'après-quoi ?

— L'enfer. La vie après la mort. Cela... cela n'existe pas chez vous, maître ?

— Ho !... Non, pas tel que les terriens qui m'en ont parlé y croient en tout cas, Anis. Nous venons des étoiles. C'est des étoiles que les lossyans ont mis le pied sur ce monde, c'est d'elles qu'ils naissent avant de pousser leur premier cri à la vie, et c'est vers elles qu'ils repartent à leur mort. Si l'âme a été vertueuse toute sa vie, si elle a fait preuve d'honneur, de courage, de sagesse, alors elle prend place dans les étoiles parmi tous nos ancêtres, sous la protection du Concile Divin qui règne sur la voute céleste. Mais l'ascension est ardue ; si l'âme n'a pas été assez vertueuse, elle peut ne pas avoir la force de s'élever et elle retombe. La nuit, les étoiles filantes sont ces âmes qui en tombant s'embrasent et disparaissent à jamais dans le néant. La notion d'un monde qui punit de mille souffrances les pécheurs, les êtres sans vertu, nous échappe. Il y a cependant d'autres croyances, plus barbares ou hérétiques où cela existe. Peut-être les Hemlaris ont-ils un enfer pour leurs criminels, mais je ne m'y connais guère, et leurs croyances sont condamnées par l'Eglise.

— Et... et vous, maître... vous y croyez ?

— Y croire est un grand mot. Je suis un savant, j'aime comprendre, et me poser des questions, et on dit que les étoiles filantes sont en fait de petits rochers flottant dans la voute

céleste et qui retombent sur Loss en s'illuminant de flammes tant leur chute est rapide. Mais j'aime pourtant à croire que nos vertus sont importantes et que sans elles, nous n'iront jamais vers les étoiles. Mais ce que je crois n'est guère important pour toi. Par contre, tu te dois de respecter ces croyances et de ne jamais montrer que tu crois en autre chose ou que tu doute, devant les personnes libres. Ici, comme à Armanth, tout le monde croit en l'Eglise, peu ou prou et celle-ci ne tolèrera pas qu'une esclave prétende croire autre chose qu'en ses Dogmes. Tu aurais de très gros ennuis, et ton maitre aussi, tu comprends ?

Lisa répondit en hochant la tête, ce qui fit encore rire Duncan, qui reprit avec patience :

— Un oui, maitre serait mieux, mais tu vas t'y faire. Tu t'es donc crue dans un monde de souffrances et de punitions ?

— Oui, maitre.

— Tu vois que tu y arrives ! Oui, je comprends aisément que tu aies pu l'imaginer au vu des premiers temps qu'endurent les Terriens perdus qui survivent à notre monde. Tu n'as aucuns souvenirs clairs de ce qui s'est passé quand tu es arrivé sur Loss, c'est cela ?

— Non maitre. Je me souviens juste... de cette cage, de la cave, du manque de drogue, et d'avoir été malade à vouloir en mourir des jours entiers, en croyant que.... que j'étais morte et que ce qui arrivait était une punition.

— Tu crois en ces choses ; l'enfer, la vie après la mort ?

Lisa fit non de la tête, et ne répondit pas de suite, fixant songeuse le livre ouvert devant elle, qui abordait l'anatomie humaine.

— Je... non... non, maitre. Mais ça y ressemblait tant que... que c'était difficile de croire à autre chose. Je... je n'ai vraiment admis la réalité que... que depuis peu. Quand... quand j'ai commencé à comprendre que ce monde n'est pas peuplé que... que de monstres.

Duncan lâcha un rire en se redressant, fixant tendrement la jeune femme.

— Ni plus, ni moins, je pense, de monstres que sur le monde où tu es né. Mais des coutumes et des lois plus rudes, et qui sont cruelles pour une jeune Terrienne rousse née libre dans un monde sûrement plus tendre avec les femmes que le notre. Mais la douceur, l'amour, la compassion, et les moments beaux et chaleureux existent autant pour nous que pour toi.

Lisa acquiesça :

— Je le sais... je... je commence à le voir, maintenant, maitre. Ca... ça ne peut... me consoler de tout ce que j'ai vécu.... du sort réservé à ma sœur. Et du mien. Mais...

— ... Mais tu commence à comprendre que l'espoir n'y est pas vain, n'est-ce pas ?

— Oui... mais... je ne sais toujours pas lequel...

— Eïm le Voyageur ?!

Jawaad fit un de ses habituels signes de tête à peine discernable en réponse à la question de Damas, avant d'écartier de son visage une de ses nombreuses mèches rebelle que le vent secouait trop. La Callianis filait à bon train en remontant le fleuve, à plus de dix mètres au dessus des berges.

— Tu dis donc que je me serai battu avec Eïm le Voyageur, l'Immortel, le Tueur de Draekyas ? Celui que cent personnes à travers le monde prétendent avoir tué et qui, dit-on réapparaît toujours sans jamais aucune blessure ou cicatrice ?

Jawaad esquissa un sourire et fit un second oui de la tête à peine visible :

— Tu as donc éventuellement tenu tête à une légende vivante. Je ne l'ai jamais rencontré, mais il correspond assez aux descriptions les moins fantasmées qu'on fait de lui.

— Et tu ne m'as rien dit ?

— Avant ton duel, je n'avais pas de raison de me poser la question. Après, c'était une information qui ne t'était plus utile.

— Et pourquoi tu me le dis maintenant ?

Jawaad répondit d'un regard au sourcil amusé. Damas éclata d'un rire bref

— Je vois... pour rire de la tête que je fais à apprendre la nouvelle ! C'est réussi !

Damas s'agrippa un bref instant au bastingage. Une rafale de vent venait de donner une courte embardée à la Callianis qui dévorait les milles à pleine vitesse au dessus des champs, des villages fortifiés et des prés de la vaste plaine fluviale.

— Pour revenir à plus sérieux... enfin non, ton pari n'est guère plus sérieux que mon duel avec Thanlan, enfin Eim, si tu as raison. Mais Erzebeth nous a devancés. Son Défiant est un sacré galion et son équipage n'est pas manchot. Alors c'est quoi ton idée derrière la tête ?... Parce que je serai prêt à parier sans risque de perdre qu'il n'est pas question pour toi de te mettre au service d'une femme et de ses caprices pour toute une journée, ait-elle attiré ton attention à ce point là.

— Tu vois juste. Nous sommes sur son terrain. Elle connaît les reliefs et les courants, où et comment tirer les voiles. Mais elle ne connaît pas la Callianis.

— Sur mer, je suis d'accord. La Callianis aurait toutes ses chances, mais son galion a beau être lourd, de ce que j'ai vu, il a au moins six moteurs à loss. Il se tient léger sur les airs et son équipage connaît son affaire. Et comme tu le dis, elle connaît tous les vents et les reliefs ici. Elle a du nous prendre trois heures, et poursuit son avance à mon avis. C'est quoi ton idée ?

Jawaad ne répondit pas, il se contenta d'étaler la carte des plaines sur le gouvernail et montrer à son second un vaste massif boisé que la Callianis atteindrait au soir. Damas conclut immédiatement.

— Elle va devoir le contourner en longeant le fleuve et ses méandres. Les arbres dépassent forcément les dix mètres, aucun navire lévitant ne passerait.

— Oui. Aucun qui n'ait été prévu pour cela.

— Sauf que la Callianis peut s'élever à presque quinze mètres, en restant stable, elle.

Jawaad acquiesça.

— Et tu avais bien choisi le parcours quand tu lui as proposé ce défi, n'est-ce pas ?

Jawaad esquissa un sourire en coin :

— J'ai déjà remonté le fleuve, il y a quelques années.

Damas lâcha un sourire à son tour, bien qu'un peu gâché par une ecchymose à la mâchoire :

— Tu n'avais aucune intention de prendre le moins risque de perdre ce pari. C'est presque trop facile ; elle va perdre son avance à contourner ce massif toute la nuit et au matin, elle ne pourra qu'à peine voire nos voiles devant elle à la lunette. Si elle les voit ! Alors, comment vas-tu profiter de ta victoire, hm ?

— D'une manière qu'elle appréciera.

— Tu savais que tu ne perdrais pas, Jawaad. Et tu aurais tout aussi bien pu te moquer de ses propos dans l'auberge. Alors pourquoi l'avoir poussé au défi ? Elle te plaît ?

Jawaad ne répondit pas de suite, repliant la carte pour savourer le thé qu'il s'était préparé, avant qu'il ne refroidisse. Les esclaves du bord, Azur et Sonia, avaient été laissées en ville. Bien que dans le cas de Sonia, c'est surtout parce que Damas ne l'avait pas retrouvé au matin du départ. Non qu'il s'en soit inquiété, mais cela l'avait agacé : elle connaissait l'ordre de ne pas le quitter d'une semelle et il se promettait de le lui faire payer à son retour.

— Erzebeth est intéressante. J'apprécie les femmes intéressantes.

Damas lâcha un rire, avant de finir sa coupe. Il profitait d'un verre de vin de Mélisaren, plutôt réputé dans ce domaine :

— Quand tu dis cela, c'est qu'une femme t'a tapé dans l'œil et que tu as décidé qu'elle sera à toi !

Jawaad n'ajouta rien, Damas le connaissait bien, il savait donc qu'il avait raison, et il n'y avait pas à épiloguer.

Lisa se glissa timidement dans les grandes cuisines du rez-de-chaussée de l'hospice, où travaillaient une demi-douzaine de personnes, dont Azur, chapeautés par le maître des lieux, un bonhomme gras et rougeau dont on aurait pu s'étonner ailleurs de l'hygiène irréprochable. Lisa avait dévoré les livres les uns derrière les autres depuis le matin, mais elle culpabilisait de ne servir à rien et s'ennuyait un peu dans le silence des bureaux de Duncan. Elle ne se faisait toujours pas à l'absence quasi totale de musique, si omniprésente chez elle, sur Terre.

Azur l'accueillit en lâchant son épluchage de légumes, pour se précipiter vers elle tout sourire :

— Anis ! Mais que fais-tu là ? Tu es encore blessée !

— Je... je voulais me... me rendre un peu utile...

La voix grave du chef de cuisine interrompit Azur :

— Les malades ne bossent pas aux cuisines, petite ! Alors si tu veux rester, tu te mets dans un coin, tu regarde et tu laisse travailler les gens ! Allez, au boulot, ici, on se bouge !

Il y avait avec Azur les esclaves de l'hôpital qui faisaient le service du midi pour les patients, ainsi que les aides du cuisinier. La psyké lâcha un sourire rieur à vers le chef des lieux, en acquiesçant joyeusement :

— Oui, maitre ! Voilà, vient avec moi, Anis et tu nous regarderas cuisiner ; n'hésite pas à me poser des questions, tu va commencer à apprendre !

Lisa emboita de suite le pas d'Azur. Trois seaux étaient pleins de légumes tuberculeux, et si la jeune terrienne supposait que certains devaient être des carottes, ou tout du moins y ressemblaient beaucoup, elle n'aurait pas pu donner de nom aux autres. Il y avait peut-être des patates, mais elle les trouvait d'allure bien étrange. Bien sûr, la psyké comprit de suite : à défaut d'être aisée à lire et percer en profondeur, Lisa avait un visage si expressif qu'il lui était enfantin d'en capter les interrogations de surface.

— C'est le moment de commencer tes premières leçons sur la cuisine. Les choses rondes et grises, avec des petits tubercules, c'est des qasits.

— Comme... des pommes de terre ?

— Je ne sais pas ce que sont les pommes de terre, mais c'est une bonne manière de les appeler, oui. C'est un peu sucré et on peut les rôtir, les frire, ou les faire bouillir pour accompagner les ragouts, ou dans la soupe. Mais il faut bien les nettoyer et les éplucher.

— Et... ça, ce... ce sont des carottes ?

— Oui, celles-là sont rouges; il y en a des blanches, des vertes et même des noires. Les blanches et les noires, on doit les faire cuire pour les manger, mais les autres, crues, c'est bon, on en garnie les salades.

Lisa loucha sur le petit couteau court qu'Azur employait pour éplucher les légumes. C'était aux antipodes de ce que pouvait être un économiste, et de toute manière Lisa n'avait vraiment jamais tenté d'apprendre à cuisiner. C'était le truc d'Elena, mais même elle préférait les plats préparés, les conserves et les fast-foods.

— Je vais te montrer ! C'est facile, il faut juste apprendre à être précise et ne pas se couper. Si tu fais des copeaux trop épais, le cuisinier sera fâché et tu gâcheras des légumes. Regarde !

Joignant le geste à la parole, Azur se mit à éplucher méthodiquement, sous le regard de Lisa qui suivait ses gestes et s'évertuait à retenir la technique. La psyké était précise et habile ; et elle riait, amusée de faire la professeure. C'était peu commun pour elle de se retrouver en cuisine sauf pour donner un coup de main en cas de grand afflux. Sa tâche était d'accompagner et suivre Jawaad partout où il allait sauf exception, et au domaine, la cuisine était souvent bien assez fournie de personnel. Et puis c'était un peu le terrain réservé à Joran.

— Tu aides aux cuisines... tu fais d'autres, heuuu... corvées aussi ?

Azur devina de suite le sens caché de la question, mais elle fit comme si de rien n'était :

— Oui, bien sûr, c'est notre rôle, tu sais, de nous occuper des tâches ménagères. Et puis nous sommes assez nombreux pour que cela ne soit pas bien fatiguant. Ici, j'aide aux cuisines, au ménage, à servir les libres...

— Et on... heu... personne ne te demande... heu... rien de plus... intime ?

Azur se tourna avec un regard tendre sur Lisa. Elle avait bien entendu vu juste immédiatement :

— Tu t'en effraies ?... Nous ne sommes pas dans une maison de plaisirs ou un Jardin des Esclaves. Et j'appartiens à Jawaad. La propriété, c'est une chose que tout le monde respecte. Ici, seul Duncan pourrait me demander de rejoindre sa couche et a permission de notre maître de m'utiliser pour son bon plaisir. Et il ne l'a pas fait. Seul un fou userait de nos corps sans en avoir demandé le privilège à notre maître. Tu n'a rien à craindre, Anis.

— Per...personne ne va... vouloir alors, heu... nous utiliser, ni toi, ni moi ?

— Pas dans l'hospice en tout cas. Et en dehors, il n'y a guère plus de risque si nous sommes un tant soit peu prudentes. Mais je t'encourage quand même à ne pas quitter l'hôpital sans être accompagné d'une personne libre, petite sœur. Tu es jolie, et une rousse aux yeux verts est une rareté qui donnerait des envies à certains hommes malavisés de te voler à notre maître, pour te garder pour eux... ou te revendre fort cher !

Azur éclat de rire devant la moue à la fois de crainte et de soulagement que fit Lisa à cet instant, ce qui valut aux deux jeunes femmes un grognement mécontent du cuisinier.

— Tu es un peu étrange pour une petite languiren sortie d'un Jardin des Esclave ! Ne t'en fais pas, je le sais, cela se voit comme le nez au milieu du visage que tu n'es pas vraiment faite pour les plaisirs des hommes. Notre maître te gardera pour lui, et ne te prêtera que quand il sera sûr que tu lui feras honneur.

— Je... j'espère... que... que ça n'arrivera que le plus tard possible.

Azur répondit en ébouriffant la chevelure de feu de sa jeune consœur :

— Cela arrivera quand tu commenceras à montrer que tu apprécies que cela puisse arriver, alors cesse de t'angoisser à ce sujet. La psyké lui tendit le petit couteau, et une carotte : Tiens, tu veux essayer ?

— Heuuu...

Le résultat ne fut pas exactement brillant. Azur avait attrapé un autre couteau et poursuivait sa corvée tout en regardant faire Lisa, qui ne s'y prenait pas si mal, mais à une vitesse qui demanderait à ce rythme une ou deux bonnes journées pour vider le panier. Son bras en écharpe ne l'aidait pas à être habile ou efficace, mais ce n'était pas le but. Elle souriait. Elle n'en avait peut-être pas vraiment conscience, mais à cet instant, elle était détendue et calme, dans une cuisine remplie de monde, bruyante et animée. Une cuisine où un chef braillait toutes les trois minutes, et où des hommes allaient et venaient à moins d'un mètre d'elle. Ho, Lisa sursautait et avait encore des regards angoissés et craintifs. Mais elle souriait et pour la psyké, il était évident que malgré sa tristesse, elle reprenait véritablement goût à la vie.

La leçon fut interrompue quand Lilandra déboucha dans la cuisine, hélant les deux jeunes femmes :

— Azur, Anis, venez avec moi, j'ai besoin de vos bras. Puis se tournant vers le cuisinier : Je vous les emprunte pour la journée, Desisios. De toute manière vous avez bien assez d'aide, n'est-ce pas ?

Le cuisinier grommela quelque chose qui devait être un oui, madame suivi de jurons étouffés. Qu'il soit d'accord ou non, il n'allait pas défier le médecin, princesse en titre des Aklimidès, alors que lui-même n'avait qu'un prénom pour toute particule et que sa famille logeait à l'hospice par la générosité du maître des lieux. Azur attrapa la main de Lisa, lui retira son couteau, et l'entraîna vers Lilandra :

— Oui, maîtresse, nous vous suivons.

Celle-ci tira un sourire, mais elle ressortait déjà, en soulevant l'épais amoncellement des précieux jupons de sa robe noire et or, sachant très bien que les deux esclaves lui emboîtaient le pas. Elle se tourna vers elles quand le trio franchit les limites de l'allée couverte :

— Nous allons faire des courses ! Je suis en panne de kumat, mon garde-manger est atrocement vide et mon serviteur est au chevet de sa fille.

Azur pencha un peu la tête de côté, tandis que Lilandra se dirigeait vers le portail de l'hospice, au fond de la cour :

— Est-elle malade, maîtresse ?

— Non, rien de cela, elle accouche. Mais Venandh se rongea les sangs d'attendre, je l'ai renvoyé près d'elle. Azur, il y a deux paniers, tu les porteras. Anis, tu nous aideras un peu et tu nous accompagneras mais je t'interdis de porter quoi que ce soit. De toute manière, je ne vais pas vous changer en baudets.

Lisa, qui talonnait de près Lilandra et Azur, pour sa première sortie hors de l'enceinte de l'hôpital, posa timidement la question qui la préoccupait et qui fit éclater deux rires en réponse :

— C'est... c'est quoi.... du kumat ?

Abba se demanda un bref instant, l'esprit embrumé, ce qui venait de le réveiller désagréablement. Le temps d'émerger du sommeil, il constata que d'une part il faisait nuit noire, car de lourds nuages masquaient pratiquement tout Ortentia, et que d'autre part, Joran se tenait au dessus de lui, le visage inquiet. Elle avait tiré sur une de ses tresses pour le sortir de son sommeil. Voilà bien une chose qu'elle ne ferait jamais et qui aurait pu lui valoir, elle le savait, une punition désagréable.

Abba n'étant pas idiot se dit immédiatement qu'il y avait quelque chose d'important pour que son esclave le réveille ainsi en pleine nuit. S'il avait encore eu un doute, le fait que Joran fasse chut avec le doigt, avant de murmurer à l'oreille de son maître acheva de mettre l'esclavagiste en mode vigilance extrême :

— Mon maître.... il y a des bruits. Je crois que des gens sont en train d'entrer par les terrasses...

Le géant noir fronça les sourcils, et repoussant un peu Joran, se redressa sur sa couche, tournant la tête dans la pénombre vers la terrasse ouverte. Il entendait bien quelque chose, perplexe au fait que les chiens du domaine n'étaient pas en train d'aboyer féroce­ment contre des intrus.

Il n'eut pas le temps de se poser plus de questions : une ombre se dessinait derrière les voiles légers des tentures de la fenêtre, tentant d'approcher tapie et discrète. Abba ne vit pas d'arme apparente mais il ne se posa pas plus de questions. On osait s'introduire chez lui et son sang ne fit qu'un tour. Oubliant son genou blessé, il se rua vers sa cible, qui n'eut pas le temps de réaliser qu'elle était chargée par un colosse frôlant les cent-cinquante kilos : elle fut attrapée promptement par l'arrière de la tête, puis projetée contre la plus proche colonnade. Le bruit mat que fit le front casqué de l'intrus en percutant le marbre fit frissonner Joran, cachée de l'autre côté du lit.

Elle cria. Mais pas de peur. Une autre ombre fonçait sur Abba, qui se maudit de son imprudence : forcément ils allaient par deux, il aurait du y penser !

Le géant noir était nu, désarmé et handicapé par son genou blessé. Il attrapa l'homme qu'il venait d'assommer avant que ce dernier ne finisse de s'affaler au sol et le balança devant lui tel un vulgaire sac de jute, en guise de bouclier improvisé. Il hurla vers son esclave :

— Réveille tout le monde ! Vite !

A un étage de là, Alterma avait capté le cri de l'esclavagiste. Il aurait fallu être sourd pour ne pas l'entendre : tout le monde dans la villa de Jawaad devait être en train de se réveiller. Elle ignorait la nature du cri, mais comprit de suite qu'il y avait péril imminent en voyant que deux hommes longeaient discrètement la terrasse mitoyenne à ses appartements. Elle remercia silencieusement les Etres du Concile que toutes les fenêtres du rez-de-chaussée soient pourvus de barreaux, et se faufila hors de sa chambre en attrapant au passage une ombrelle, dont le solide manche de bois pourrait tenir lieu d'arme improvisée.

Dans le grand hall qui s'ouvrait après une volée de marches sur l'entrée principale de la villa, il faisait nuit noire, et Alterma n'entendit pas un bruit. Des cuisines, la porte s'ouvrit timidement sur une fine silhouette que la comptable reconnut sans mal. Elle siffla doucement pour attirer son attention. C'était Améria, une des filles du Jardin des Esclaves d'Abba, suivie de près par Airain qui tenait fermement un large couteau de cuisine.

— Pas de bruits, suivez-moi !

— Maitresse, que se passe-t-il ?

— Des gens tentent d'entrer dans la maison, je n'en sais pas plus que vous.

— Il ne faudrait pas rejoindre notre maitre ?

Alterma fit un non de la tête, tandis qu'elle poussait les deux filles à retourner dans la cuisine :

— Comme il a crié, ce n'est pas la meilleure des idées. On va à la cave !

— Mais...pourquoi faire maitresse ?

— Parce que Raego va nous être utile. Si on attaque la maisonnée, nous sommes finies vous et moi !

Les deux filles suivaient Alterma en robe de chambre, filant vers les escaliers menant au sous-sol de la villa. Airain fermait la marche, de toute évidence prête à en découdre si jamais elles étaient attaquées :

— Maitresse, comment lui faire confiance ?

— Je ne sais pas qui veut s'attaquer à la Maison de Jawaad, mais celui qui ose a forcément prévu ne pas laisser de survivants. Et je suis sûr que Raego a envie de vivre autant que toi et moi. Fermez la porte !

La comptable n'attendit pas vraiment de savoir si les deux esclaves la suivaient. Elle n'avait pas pensé à prendre une chandelle, mais les couloirs souterrains menant au cellier et aux réserves étaient ornés à intervalles de petites dalles de Mellia bleu, qui fournissait une lumineuse suffisante pour ne pas avoir à tâtonner. Depuis les incidents qui avaient conduit Jawaad à apprendre qu'il avait un ennemi déclaré au sein de l'Eglise du Concile, et à prendre quelque distance avec Armanth le temps que l'Elegio et la justice des Pairs ne statue sur les événements, Raego était enfermée dans un des réduits de la cave. Un emprisonnement qu'Abba avait, contre toute attente, veillé à rendre relativement confortable. L'espion avait été soigné par un bon et discret médecin de ses contacts, une couche agréable lui avait été aménagée, il avait de quoi boire et manger et comme il en avait réclamé et s'était montré fort coopératif, il avait même quelques livres et du nécessaire d'écriture pour s'occuper.

Raego fut tout de même surpris de voir débarquer dans sa cellule Alterma en robe de chambre, flanquée de deux esclaves de toute évidences effrayées, dont une armée d'un couteau de boucherie. Il lorgna sans gêne sur les trois femmes :

— Heuuu... si c'est pour venir me tuer en pleine nuit, j'avoue que je m'attendais à autre chose... Pas que je me plaigne hein ?

— Gardez vos commentaires pour vous, j'ai une proposition à vous faire, et cela presse !

L'espion fut soudainement toute oui.

Abba avançait péniblement en boitillant et sautillant, maudissant son genou qui le trahissait au pire instant. Son énorme sabre Frangien à deux mains en bandoulière, il tenait en main son arbalète mécanique, et longeait le péristyle en terrasse du premier étage. Et laissait derrière lui des gouttes de sang. Il y avait eu de la casse, et il avait été touché au flanc, ce qui n'arrangeait guère sa douloureuse claudication. Il verrait plus tard la gravité de la blessure : il pouvait entendre au loin des cris et des appels effrayés qu'il soupçonnait être ceux des palefreniers du domaine, et plus près, des bruits plus étouffés venant des appartements de

Jawaad. Il se demanda brièvement si Joran avait pu alerter tout le monde ou si elle n'était pas tombée sur des intrus.

C'était l'Eglise. Il n'en était pas tout à fait certain et il n'avait pas pris le temps d'aller vérifier en détail. Mais il était pratiquement sûr que la villa était prise d'assaut par des Ordinatorii, et il avait vaguement idée de pourquoi. Le géant ravala une bouffée d'angoisse à l'idée de commettre le sacrilège de tuer des représentants du Concile Divin : ils étaient chez lui, et hommes saints ou pas, ils venaient de commettre un crime eux aussi, qu'il leur ferait payer de son mieux.

Un coup d'œil rapide dans la pénombre lui assura que du côté du péristyle et des terrasses, il n'y avait nulle menace en vue. S'appuyant contre la double porte des appartements de Jawaad, il pu entendre qu'on était clairement en train d'y fouiller son bureau. Le géant savait ce que des Ordinatorii pouvaient espérer trouver chez son patron. Le maître-marchand était le genre d'homme à collectionner les artefacts des Anciens et tous les traités interdits écrit sur le sujet ; de quoi, même à Armanth, faire peser sur sa tête le risque d'un procès en hérésie qu'il aurait du mal à gagner.

Le géant souffla lourdement, ce qui en général face à qui que ce soit n'était pas bon signe. Il se glissa de côté, observant toujours prudemment les alentours, jusqu'à atteindre une mosaïque murale en trois panneaux. Lâchant son flanc ensanglanté, il pressa sur un des motifs, ce qui fit coulisser dans un chuintement presque inaudible une porte dérobée qui, depuis les appartements de Jawaad, était dissimulée par une tenture translucide où l'on pouvait tout voir en ombres chinoises. Et comme il s'y attendait, trois silhouettes se trouvaient dans le bureau du maître-marchand, deux d'entre elles fouillant avec une discrétion relative, maintenant que l'alerte avait été donnée dans le domaine, à la lumière tamisée d'une lanterne rouge, tandis que le troisième faisait le guet.

Trois intrus. Cela en faisait un de trop pour la stratégie d'attaque du géant. Voire dans son état, peut-être même deux de trop pour parvenir à les neutraliser sans prendre de risques. Mais il ne lui frôla même pas l'esprit l'idée de se replier et abandonner la maison à ces pillards, qu'ils soient Ordinatorii ou pas. Il se ferait abattre sur pied plutôt que de leur céder le domaine et fuir lâchement.

Levant sa lourde arbalète mécanique, il ajusta sa première cible. Elle ne verrait rien venir.

La stratégie de Jawaad avait réussi. Aux premières lueurs de l'aube, la Callianis était en vue d'Erasthiren, petit bourg fortifié bâti autour d'une douce colline verdoyante et plantée de vignes, à quelques milles des premières frondaisons que le voilier avait survolées toute la nuit. La cité douillettement blottie dans ses murs se devinait en nuances de pastels derrière les lourds bancs de brume matinale rampant mollement entre la forêt et le fleuve.

Damas bailla un grand coup et déplaça sa lunette. D'ici une petite heure à son estimation, la Callianis pourrait se poser sur les eaux de l'Étéocle et s'amarrer au port d'Erasthiren. Il jeta un coup d'œil à la longue-vue par simple précaution, avant de sonner le premier quart du matin.

Et fronça les sourcils. Quelque chose n'allait pas.

Jawaad se réveilla immédiatement en entendant toquer de manière insistante à la porte de sa cabine. L'instant d'après, et habillé -il n'avait guère vu l'intérêt de se dévêtir la veille- il se retrouvait devant Damas :

— Hm ?

Celui-ci tendit la lunette à son ami, l'air grave.

— Faut que tu regardes.

Le maître-marchand fronça un sourcil, mais ne posa pas plus de questions, se dirigeant vers le château avant, en ratissant de ses doigts sa tignasse noire emmêlée. Il ajusta donc la longue-vue pour observer vers Erasthiren. Cela dura peut-être une minute, avant qu'il se ne tourne sur Damas, l'air cette fois particulièrement grave en plus d'être comme de coutume maussade :

— Réveille tout le monde. Branle-bas de combat, fait distribuer les impulseurs et prépare une chaloupe de sauvetage. On va mouiller en plein fleuve, dans le courant, par précaution. Fait-nous descendre à six mètres du sol !

Damas fila sur le pont, et commença à crier ses ordres en faisant tonner la cloche de bord, ce qui eut pour effet de réveiller tous les hommes de repos dans un chaos un peu vaseux, mais qui ne dura pas. En quelques instants, tout l'équipage était armé et sur le pont et l'une des deux chaloupes de bord hissé contre le bastingage, avec trois volontaires prêts à se porter au secours de qui que ce soit. Et qui se demandaient tout de même bien ce qui pouvait se passer.

Mais alors que la Callianis filait vers Erasthiren dont le vent matinal chassait les brumes, la réponse vint d'elle-même se jeter à leurs yeux.

La ville était en feu.

Lisa avait des yeux ouverts grands comme des soucoupes, ce qui faisait rire Azur et afficher de grands sourires à Lilandra. La jeune Terrienne regardait partout, avec étonnement et curiosité, même si elle avait du mal à retenir quelques petits sursauts de crainte ou de surprise. C'était jour de marché, et Lilandra avait entraînée les deux esclaves qui se tenaient la main sur la grand-place encombrée de monde et surchargée d'étals qui envahissaient jusqu'aux ruelles alentours. A Mélisaren, la population était nettement moins bigarrée qu'à Armanth, mais, jusqu'ici, Lisa n'avait jamais vraiment pu observer de visu le monde où elle vivait désormais. C'était comme revivre un second choc culturel, mais cette fois-ci en y étant un peu mieux préparée que le jour où elle avait traversé la cité des Maitres-marchands à cheval avec Jawaad. Elle-même réalisait qu'elle pouvait au moins désormais raisonnablement gérer sa peur, et sans doutes était-ce parce que tout ce qu'elle pouvait voir lui était aussi étrangement familier qu'exotique. Les atours des hommes et des femmes vaquant à leurs courses, discutant les prix, s'interpellant à grands coups de harangues, s'apparentaient à ce qu'elle aurait pu décrire d'une scène citadine de la Renaissance qui se serait déroulé quelque part en Méditerranée. Ce qui différait particulièrement n'étaient pas les quelques autres esclaves, toutes reconnaissables à leur collier d'un seul tenant de métal, souvent du bronze et à des tenues courtes et nettement plus dénudées que les vêtements parfois lourds et couvrants des femmes libres, même en ce chaud matin de fin d'été, mais à leurs symbiotes, souvent visibles. Tous n'en portaient pas ; Lisa put estimer qu'une personne sur cinq ou six en arborait un visiblement. Il devait y en avoir plus, en comptant les symbiotes cachés par les vêtements. Les plus visibles avaient des allures de

diadèmes précieux, semblant mêler la beauté biologique de fleurs précieuses et chamarrées, et l'éclat de métaux iridescents et de bijoux flamboyants ; les autres, le plus souvent arborés par des hommes, ressemblaient à des bracelets d'entrelacs raffinés et complexes courant de l'avant-bras à la naissance de la main. Mais il y avait aussi des symbiotes semblables à des boucles d'oreilles précieuses, et d'autre semblant être entrés en fusion avec la chevelure de leur hôte pour créer des filaments et des tresses chatoyantes jouant avec la lumière et les couleurs.

Lisa constata rapidement que plus les gens semblaient vêtus richement, plus il était fréquent qu'ils arborent un symbiote, et d'autant plus beau. Elle chuchota donc sa question à Azur qui lui répondit en souriant :

— Oui, c'est parce que les symbiotes coutent assez cher. Mais je crois que notre maître m'avait dit un jour qu'environ une personne sur quatre en porte un quand même. Mais les plus jolis, on les appelle des Greatis. C'est ceux qui ressemblent à des bijoux, il faut être assez aisé pour en posséder un.

— Et ceux... à la cuisse des... des esclaves, c'est des Linci ? J'en ai vu une qui n'en portait pas.

— Oui, ce sont des Linci, mais eux aussi coutent assez cher. Alors certains maîtres s'en passent, parce qu'ils n'ont pas les moyens.

— Et les Greatis... ils ont le même effet que... que les Lincis ?

Azur éclata de rire :

— Non, bien sûr. Ils soignent et protègent leur hôte seulement, mais ils n'ont pas d'odeur particulière qui attire l'attention des chiens. Les Greatis sont juste sélectionnés pour être de beaux bijoux. Il y a des symbiotes élevés pour créer des parfums permanents, les Jasmynes. Mais c'est un luxe qui coute assez cher.

Lisa hocha la tête pour arrêter là ses questions, notant qu'elle se jetterait sur les livres de Duncan pour en apprendre plus sur ces étranges créatures qui vivaient avec les lossyans et dont elle porterait bientôt à nouveau un autre spécimen. Et alors que Lilandra s'arrêtait devant l'étal d'un épicier pour acheter du kumat, Lisa sursauta brusquement, surprise par des grognements stridents.

L'autre chose qui rappelait inmanquablement qu'elle n'était pas sur Terre, c'était les animaux vendus au marché, sur pied. Depuis le début de leur visite, elle avait pu voir des cages où caquetaient poules et canards, mais aussi d'autres volailles qui n'avaient clairement pas grand point commun avec ce qu'elle connaissait sur Terre, ou éventuellement et avec une certaine imagination, des dodos ou des sortes de grosses pintades. Il y avait aussi des sortes de rongeurs marsupiaux à la fourrure courte, et au corps partiellement caparaçonné, que Lilandra avait appelé des Esqiris. Mais il y avait aussi des animaux d'agrément, principalement des oiseaux en cage, mais aussi des sortes d'insectes parfois de la taille d'une main, aux allures de papillons bioluminescents qui rivalisaient de beauté avec les Greatis, et des animaux qui firent songer à Lisa à un croisement entre un félin et une loutre, aux oreilles surdimensionnées et au dos partiellement couvert d'une armure aux couleurs éclatantes, qu'elle apprit se nommer les Loris.

Mais ce qui l'avait fait sursauter, c'était des Moras. Et si elle avait appris que cela semblait s'apparenter aux cochons de la Terre, face à eux pour la première fois, elle trouvait que la ressemblance n'était franchement pas si convaincante. Les moras évoquaient plutôt des sortes de gros phacochères gras et courts sur pattes, à la gueule pourvue de huit défenses, ici soigneusement limées, à la tête ornée d'un bouclier frontal effrayant, et dont toute la partie supérieure du corps semblait n'être qu'une armure osseuse si rugueuse qu'elle donnait l'impression que simplement la frôler vous déchirerait la paume. Ceux enfermés dans l'enclos étaient tous plus effrayants les uns que les autres, et la présence de solides cordes qui les entravaient ne paraissait pas superflue à la jeune femme. Mais apparemment, à part deux ou trois enfants en bas âge qui eux aussi fixaient ces bêtes avec fascination, elle était la seule qui semblait en avoir peur. Les badauds et les vendeurs discutaient autour des bêtes de leur prix et les tâtaient comme Lisa imagina qu'on l'aurait fait avec de simples porcs. Mais la comparaison s'arrêtait là. Ces animaux pesaient sans doute pour les plus gros plus de trois cent kilos, et faisaient les deux tiers de sa hauteur au garrot.

Lisa détourna vite les yeux au moment où elle réalisa qu'à quelques dizaines de pas de là, derrière l'enclos, se trouvait le carré d'abattage des bêtes, et que le grognement strident venait d'un mora suspendu par les pattes arrières, qu'on égorgeait au dessus d'un grand baquet où il se vidait de son sang dans un flot puissant et visqueux. Elle eut un haut-le-cœur immédiat et se détourna de suite pour aller se réfugier près d'Azur, qui avait observé elle aussi la scène, et sourit tendrement à la jeune femme sans commenter.

Lilandra venait de terminer son achat et se pencha en souriant vers Lisa, ouvrant sa main pour montrer de petits grains noirs, semblables à de l'avoine :

— C'est cela le Kumat, Anis. Tu peux sentir, l'odeur est très agréable.

Le parfum capiteux évoqua tout de suite quelque chose à Lisa, qui reniflait avec curiosité. Le mot, en français, lui échappa de suite :

— Du café ?

— Du... quoi ?

— Heu... il y a quelque chose qui... qui a une odeur très proche sur mon monde, maitresse. On le broie en fine poudre, et on le boit en décoction, bien chaud. Cela tient éveillé.

— Ho ?... Hé bien, c'est pareil ici. Le Kumat est un grain dont on fait des farines et des pâtisseries, mais qu'on peut aussi torréfier pour en tirer une boisson agréable et qui tient éveillé. Lilandra lâcha un rire en laissant les grains retomber dans le sac de son achat : j'en fais grand usage, trop selon Duncan.

Le médecin se pencha à nouveau sur Lisa, fronçant les sourcils, en murmurant :

— Mais plus jamais je ne dois t'entendre dire mon monde, ou employer un mot de la Terre, en public, Anis. Tu demanderas à ton maitre pourquoi t'ai-je donné cet ordre, mais crois-moi tu regretteras l'erreur si jamais tu recommence.

Lilandra se redressa tout sourire, laissant Lisa à sa moue perplexe et un peu intimidée :

— Bien, j'ai presque tout ce qu'il me faut, nous allons faire le tour du marché pour vous laisser l'occasion de le découvrir toutes les deux, et faire quelques provisions pour ce soir. Vous cuisinerez pour Duncan et moi.

Lisa reprit la main d'Azur, et le duo se remit en marche, à travers la foule dense, en suivant Lilandra. Le marché se prolongeait encore vers la ville-basse, et au loin, Lisa aperçut des estrades où la marchandise mise en vente était cette fois-ci des hommes et des femmes. Les enchères y battaient leur plein autour d'un colosse aux traits fins et à la peau couleur de café, durement entravé. Il ressemblait un peu à Sonia, et Lisa devina qu'il devait être issu du même peuple. Il tirait vainement sur ses liens, le visage grimaçant de colère sourde. La jeune femme serra les dents en tremblant, et se réfugia prestement contre Azur pour venir se cacher, la faisant involontairement trébucher.

Azur lâcha un cri en basculant, pour venir s'effondrer un peu en vrac contre un homme de haute stature, vêtu de riches apparats noirs et blancs, comme le reste de la petite troupe qui le suivait, à l'exception d'une esclave tenue en laisse qui le talonnait, bien obligée, de près.

Lilandra lâcha un hoquet, mais elle n'eut pas le temps de retenir Azur. L'homme qui avait manqué tomber flanqua un impitoyable coup de pied dans les côtes de la psyké qui vint s'écraser aux pieds de la femme-médecin. Lisa allait hurler, mais son cri s'étouffa brutalement. Lilandra venait de lui saisir la chevelure sans pitié, et tirer violemment pour la faire tomber à genoux au sol.

— Veuillez pardonner la maladresse de ces esclaves, votre grâce, elles étaient distraites par mes paroles qu'elles écoutaient assidument !

L'Ordinatori, un prêtre-officiant de toute évidence, peut-être un prêcheur de légion, toisa avec mépris la femme-médecin, tandis que soudainement, dans le marché, la foule s'écartait dans des révérences serviles de la scène. Il n'y avait guère que quelques courageux ou curieux, à rester non loin.

— La faute en incombe à ta nature, femme, tu ne peux tenir des esclaves, aucune femme ne le peut ! Mais je vais te montrer comment on corrige l'insolence de ces animaux !

Lilandra tira plus brusquement sur la chevelure de Lisa, comme pour devancer toute rébellion de la part de la jeune femme. Le prêtre, qui tout à sa colère outrée tendait la main vers sa garde pour exiger un fouet sur l'heure, n'avait de toute évidence pas pris attention qu'il y avait à deux pas de lui une jeune fille rousse aux yeux verts. Et si la femme-médecin avait clairement expliqué à Lisa ce que cela voulait dire sur Loss, elle avait passé sous silences certains risques supplémentaires à la couleur si rare de ses cheveux. Comme la propension de l'Eglise à exiger régulièrement des offrandes de femmes rousses. Et à se servir parfois elle-même. Elle reprit à l'adresse de l'Ordinatori, affichant un savant mélange entre la noblesse de sa lignée, et l'humilité respectueuse nécessaire devant l'homme qui lui faisait face :

— Je ne puis que respecter votre décision, ô votre grâce, et vous remercier humblement de l'exemple que vous allez donner. Mais cette esclave appartient à un Maître-marchand, Jawaad d'Armanth. Et il n'est guère coutume dans nos murs de châtier une esclave sans l'accord ou au moins la présence de son propriétaire.

Au vu du regard soudain curieux, bien que toujours noir de colère, du prêtre, Lilandra réalisa qu'elle venait sans doute de dire une bêtise. L'homme tendit d'un geste sec la lanière du fouet qu'on lui avait fourni, après avoir jeté vers un de ses gardes la chaîne de la laisse de sa propre esclave, qui était étrangement d'un calme presque apathique :

— C'est un nom qui ne nous est pas inconnu, femme. Mais ce Maître-marchand t'a confié ces esclaves, tu en es responsable et tu en réponds, je n'ai donc nul besoin de quelque autre accord que ce soit !

Azur tentait de reprendre son souffle après le terrible coup de pied reçu. Elle fixait tour à tour et suppliante le prêtre et Lilandra, mais n'implorait pas. Elle savait que cela ne servait à rien. Son regard finit par se poser sur Lisa, tétanisé de terreur, les pupilles dilatées. La psyké fit un non de la tête, alors qu'elle pressentait que quelque chose allait se passer.

Lilandra frémit quand le prêtre posa brièvement un regard sur la fille rousse à ses pieds. Pendant une seconde, elle eut l'impression de tout le poids du châtiment divin du Concile en train de la juger, mais l'homme se contenta d'une moue de mépris hautain, une rousse..., avant de se tourner sur le sujet de sa colère :

— Présente-moi ton dos animal, et remercie-moi de la leçon d'humilité que tu vas apprendre !

Azur étouffa une plainte de terreur, en obtempérant pourtant. Elle savait parfaitement ce qu'elle risquait à ne pas obéir. Quoi qu'elle fasse, elle perdrait et le paierait un prix d'autant plus cher qu'elle tenterait d'y échapper. Sur les dix années depuis lesquelles elle appartenait, pour son plus grand bonheur, à Jawaad, jamais rien de tel ne lui était arrivé. Elle avait bien été fouettée deux fois auparavant, mais pour des raisons graves et elle y avait été préparée à l'avance. Et malgré la leçon cuisante, les coups avaient été retenus. Là, elle le savait, l'ordinatori serait sans pitié et son long fouet à lanière lui déchirerait sûrement la peau.

Lilandra était paralysée. Ne pouvant admettre de montrer une faiblesse à un instant si critique, elle fixait le prêtre de toute sa noblesse, aussi impassiblement que possible, en oubliant les regards de son escorte qui pesaient sur elle. Elle resserra encore ses doigts sur la chevelure de Lisa, plus par réflexe d'appréhension que pour s'assurer de la retenir.

Le premier coup siffla, avant de claquer sur le dos d'Azur, qui parvint contre toute attente à ne pas crier de douleur. Mais la lanière du fouet venait de déchirer sa tunique et laisser une

marque sanglante. Elle avait le souffle coupé, et immédiatement des larmes de souffrance et d'horreur noyèrent ses yeux.

Lisa eut l'impression que le claquement du fouet faisait écho dans tout son être. Le bruit lui avait arraché un hoquet de nausée, et cette dernière grandissait. Comme si un serpent se nouait dans ses entrailles pour remonter à sa poitrine et sa gorge, elle ressentait soudain l'irrépressible besoin de laisser s'échapper un son de ses lèvres. Elle comprit immédiatement, presque intuitivement ce qui se passait. Car elle réalisa brutalement qu'elle ressentait avec une acuité terrible tout ce qui l'entourait. Et surtout la présence, comme une résonance qui chantait à l'unisson de son esprit, du loss-métal. Il y en avait non loin. Sans même regarder, elle aurait pu montrer exactement où il se trouvait, et combien : quelques grammes, dans l'ensemble des lances-impulseurs de l'escorte du prêtre. Elle le ressentait qui commençait à vibrer avec elle, comme s'il voulait lui parler. Elle voulait Chanter avec lui. C'était presque irrépressible.

La petite foule amassée autour de la scène avait elle aussi tressaillie au coup de fouet. L'Ordinatori ne faisait pas semblant, et même les plus indifférents au sort des esclaves songèrent qu'il valait mieux qu'il n'y ait pas plus de cinq ou six coups de cette force, sans cela la victime risquerait de ne pas s'en remettre. Parmi les spectateurs, plusieurs gardes observaient sans chercher à intervenir. Le prêtre et son escorte faisaient partie de personnalités en visite arrivées au matin. Et ce qui se passait ne les concernait pas.

Cependant, leur présence arrangeait Sonia, qui se faufila avec aisance dans la foule pour rejoindre Lisa et Azur. Elle avait observé de loin la balade du duo avec Lilandra, et n'avait trouvé aucune raison de s'en mêler, plus occupée à rendre chèvre les hommes et les femmes autour d'elle en jouant de son érotisme sulfureux et provocant. Mais dès qu'elle avait vu l'Ordinatori décidé à punir la psyké, elle s'était approchée rapidement. Elle savait parfaitement ce que Lisa risquait de faire.

Le prêtre leva le bras pour un second coup, après avoir cruellement pris le temps de laisser sa cible endurer la douleur terrible et irradiante du premier coup. Sonia se faufila dans un mouvement contre la femme-médecin au même instant, pour plaquer vigoureusement sa main sur la bouche de Lisa au moment même où cette dernière renonçait à résister. Lilandra sursauta doublement. D'abord au second coup de fouet et au cri strident de souffrance qu'Azur ne pouvait contenir, ensuite à l'intrusion brutale de Sonia près d'elle. Cette dernière, penchée derrière Lisa en la bâillonnant toujours murmura à l'adresse du médecin :

— Navrée de m'en mêler, maîtresse, mais dès que vous pourrez, filez avec ces deux idiots. Je vais vous en fournir l'occasion.

Lilandra eut le temps d'ouvrir la bouche, les yeux ronds, désarmée par l'effronterie de Sonia, mais celle-ci, après un regard à dessein assassin vers Lisa, vint en un pas rejoindre la psyké, à l'instant où le prêtre levait le fouet plus haut encore pour frapper une troisième fois. Azur cria de terreur à l'arrivée du coup. Lisa se meurtrit la main en frappant le sol du poing alors que s'était éteinte l'impulsion qui avait voulu la faire Chanter. Mais le fouet ne toucha pas sa cible.

Sonia trembla de tout son être, dans une grimace partagée entre souffrance et extase, hoquetant violemment. Elle s'était volontairement interposée et venait d'offrir son dos nu, maintenant zébré de rouge, à la terrible lanière de cuir.

Son intervention sema un moment de flottement. Elle se retourna, faussement naïve vers l'Ordinatorii, avec un sourire :

— Oups ?

Deux de moins.

Abba pria brièvement esprits et divins de lui pardonner les meurtres de deux hommes saints, mais c'était plus un réflexe de prudente superstition que de dévotion sincère. Au défaut de les abattre à l'arbalète mécanique, il les aurait, s'il avait été en meilleur état, écrasés de ses mains nues. Le soucis, c'est qu'il était loin d'être au meilleur de sa forme et le troisième intrus dans les appartements de Jawaad était toujours vivant, lui. Ce dernier ne prit pas de gants. La balle de son impulseur défonça dans un grand fracas une partie du panneau derrière lequel Abba tentait de s'abriter, tandis que depuis les terrasses, le géant entendait courir vers lui la cavalcade des renforts des assaillants.

Cela commençait à sentir de plus en plus le roussi, mais il avait encore quelques surprises à réserver à ses adversaires. Un cri strident interrompit ses pensées : Joran, au rez-de-chaussée, courait à toutes jambes vers la cuisine, talonnée par deux intrus.

Le sang du géant ne fit qu'un tour. On osait attaquer sa maison, s'en prendre aux siens, et maintenant agresser et terrifier son inoffensive esclave. Sans plus songer ni à sa blessure ni à son genou qui le portait à peine, Abba sauta de la terrasse dans un hurlement de rage, son énorme sabre dans une main, l'arbalète mécanique dans l'autre. La colère du géant anéantissait toute douleur et toute hésitation, et les deux hommes n'eurent que le temps de s'étonner, alors qu'ils les chargeaient de front. Sans doutes des vétérans eussent-ils eut le temps de réagir et esquiver l'assaut, mais ils n'en étaient pas. Le premier fut tranché en deux par le sabre, le second déchiqueté par l'impact de l'arbalète mécanique qui se brisa contre son crâne.

Joran qui tentait de courir vers la porte des cuisines se tourna et cria :

— Mon Maître !

Trois autres hommes dévalaient les marches des appartements du rez-de chaussée, et encore quatre autres arriveraient sous peu depuis la terrasse du premier étage. Ils étaient tous armés de longs poignards et de pistolets impulseurs. Abba savait exactement ce que cela voulait dire. Il ne s'en sortirait pas.

— Joran, court !

Il n'attendit pas de vérifier si elle obéissait à son ordre. Abba eut juste le temps de s'abriter derrière une colonne que les premiers tirs fusèrent. Une violente douleur le fit basculer de côté, en lui labourant le bras, mêlée à d'autres impacts. Il était mort, et il le savait. Il ne pourrait pas tenir seul tête à tant d'hommes, même s'ils se dispersaient, et même s'il avait été en pleine forme, et c'était loin d'être le cas alors qu'un voile rouge commençait à envahir son champ de vision. Prestement, il jeta l'arbalète démolie vers le premier groupe qui serait sur lui dans la seconde. Ce qui déclencha autre salve d'impulseurs. Abba songea qu'avec un peu de chance, au moins ses adversaires avaient tous vidés leur pistolet, et qu'il mourrait ainsi dans une dernière mêlée, et pas abattu à distance comme un chien.

Ils furent sur lui, mais deux des hommes du second groupe fonçaient vers les cuisines, et le géant n'y pouvait plus rien. Surgissant tel un énorme démon des légendes de derrière la colonne qui l'abritait, il frappa, aveuglément, dans des moulinets de son sabre colossal. Il y mettait tout ce que lui restait encore de rage et de force, tranchant et écrasant dans des gerbes de sang, mais cela ne suffirait pas, pas pour autant d'adversaires qui maintenant fonçaient eux aussi à la rescousse de leurs camarades.

Et l'un d'entre eux tomba net, contre toute attente, sans qu'Abba, aveuglé par l'inconscience qui le saisissait, et le sang qui lui trempait le visage, comprenne d'où cela venait.

Depuis la porte de la cuisine où gisaient deux intrus morts, Raego, éclaboussé de sang, fonçait s'abriter derrière une colonne, la main gauche chargée de longs couteaux de cuisine, dont un venait de faire mouche mortellement. Derrière lui, Alterma, cachée contre le montant de la porte repoussait Joran à l'abri, et mettait en joue avec un long fusil impulseur, tandis qu'Airain tentait d'extraire son grand couteau planté dans le poitrail d'un des deux cadavres.

Raego souffla un grand coup, fièrement :

— Bon, je ne suis pas si rouillé, après tout !

La Callianis toucha l'eau pratiquement au milieu du fleuve, et immédiatement son équipage jeta l'ancre. La petite ville qui abritait quelques milliers d'âmes, était à seulement deux cent mètres. Et c'était un spectacle de ravages et de désolation ; les flammes dévoraient toutes les maisons et s'attaquait aux structure du petit temple et des bâtisses de l'agora. Et partout, semblable à cette distance à des fourmis affolées, des gens courraient en tout sens en proie à une terreur indicible.

— Bordel, mais que s'est il passé ?

Damas tentait de déterminer une cause à ce chaos, observant à la lunette. Les foyers d'incendie dévoraient tout mais personne ne tentait de les éteindre. Il ne voyait aucune armée, aucune bande de pillard qui eut put être responsable de ces ravages, seulement des gens en proie à la terreur, fuyant un ennemi que Damas ne parvenait pas à identifier.

Jawaad était juste à ses coté au bastingage. Les fanions d'alerte avaient été hissés et Erzebeth, depuis son galion, avait déjà du les apercevoir. Ses voiles étaient visibles au sud, au dessus de l'horizon et elle rejoindrait la Callianis d'ici peu. Le Maître-marchand observait lui aussi, tandis que sur la chaloupe, une poignée d'homme nerveux attendaient de savoir ce qu'ils devaient

faire. Pour beaucoup, le spectacle de cette panique mortelle et de ces flammes dévorantes, même vu de loin, était difficile à soutenir.

— Damas, regarde vers les quais, à droite, le groupe serré qui tente d'embarquer sur une péniche.

— Oui, je vois... attends... mais ils se battent ? Ils se battent contre quoi ?

— Contre les leurs.

— Contre les leurs ? Ne me dit pas que c'est ?...

— La rage, oui.

Jawaad se redressa et se tourna vers le pont, faisant ce qu'il faisait rarement. Il cria ses ordres :

— Personne sans symbiote ne monte dans la chaloupe de sauvetage ! Que ce soit vous, ou ces gens ! Remontez l'ancre, et armez vos fusils, nous allons les secourir !

Un des marins comprit de suite, d'autres se demandaient ce qui se passait, certains commençaient à devenir clairement nerveux. Damas fixa Jawaad :

— Il faut leur dire.

Le Maître-marchand acquiesça, mais répéta vers ses hommes son ordre avec une voix plus dure et noire qui ne souffrait pas de discussion.

— Nous partons sauver des survivants de la rage ! Tirez sans hésiter au moindre doute et que nul homme ou animal sans symbiote ne monte à bord ! Les Enragés sont condamnés, alors tuez-les sans regret !

Un des hommes à bord de la chaloupe en sortit précipitamment, soudainement blême, rapidement remplacé par un des canonnières de bord. La plupart des hommes de Jawaad avaient un symbiote, mais il savait que certains refusaient de vivre avec ces choses étranges que quelques obscures croyances disaient dangereux. Rapidement, l'ancre fut remontée, et la Callianis manœuvrée vers le port fluvial. Plus le voilier s'approchait, plus les détails du drame devenaient évidents. Environ trente personnes luttèrent contre une masse désordonnée pour en protéger le

triple, femmes en enfants entassés dans une péniche qui déjà alourdie de sa cargaison, tanguait dangereusement.

Tout le monde connaissait la rage sur Loss. De toutes les maladies épidémiques frappant les lossyans, elle était la pire. Elle envahissait insidieusement les communautés humaines en inoculant ses victimes à travers les contacts physiques, que ce soit humains ou animaux. Une petite plaie, un postillon, suffisaient. Et deux ou trois semaines plus tard, aucun autres signes avant-coureur que quelques fièvres, les animaux familiers et les gens devenaient soudain pris de folie : la rage les rendait violents, paranoïaques, délirants, ravagés par l'instinct de frapper et mordre leur entourage. Personne ne savait pourquoi la crise de folie semblait à chaque fois simultanée, comme si les Enragés se synchronisaient pour déclencher fureur et destruction. Mais par le passé, les Enragés avaient détruit des villes entières, des armées, et même mis fin à la grande Croisade de l'Eglise contre les Apostats, quand chaque camp en avait été réduit à se battre contre ses propres hommes pour simplement survivre.

Il n'y avait aucun remède, même si étrangement, les oiseaux et les mammaliens semblaient immunisés. Et la seule protection efficace pour les hommes était les symbiotes. Mais ceux-ci, en empêchant l'infection, mourraient souvent.

Damas ajusta ses poignards, regrettant ses récentes blessures qui l'incommodaient, et arma un grand fusil impulseur en se tournant sur Jawaad :

— Tu dois rester en arrière. Si jamais ton symbiote attrape la rage...

— Je sais. Fait-moi confiance.

Damas hocha la tête, mais son regard insistant tint lieu du reste de discours. Il retourna à la manœuvre pour rapprocher la Callianis de la berge, et quelques instants plus tard, le voilier longeait les quais du port d'Erasthiren. La chaloupe fut mise à l'eau, entraînant avec elle des amarres pour solidariser la Callianis et la péniche qui menaçait de chavirer. Les hurlements de terreur, les pleurs et les cris ne parvenaient pas à couvrir l'assourdissant vrombissement des flammes qui dévoraient toute la ville. Mais maintenant que l'équipage du voilier était au plus près de la scène, l'horreur leur sauta brutalement aux yeux. Jawaad n'attendit pas que la terreur saisisse ses hommes.

— Feu !

Quinze pistolets et fusils impulseur crachèrent leur balle de cuivre dans des éclairs bleus pour faucher aveuglément la première ligne des assaillants. Mais il n'y avait pas d'ennemi parmi les morts et blessés qui gesticulaient et tombaient dans les eaux du fleuve. Ce n'étaient que d'autres hommes, femmes et enfants rendus fous et agressifs par la rage, aussi terrifiés et impuissants que les hommes tentant de les arrêter. Certains des malades avaient saisis le premier objet qui pouvait leur tenir lieu d'arme pour se battre, mais la plupart avançaient comme une masse aveugle, frappant, griffant et mordant contre le petit groupe qui tentait de défendre les survivants amassés sur la péniche. Seules les pires blessures les arrêtaient. Certains, le ventre ouvert et les entrailles répandues au sol ou d'autres un bras tranché et se vidant de leur sang continuaient en hurlant de souffrance à frapper, attraper et mordre.

Depuis les rues en flammes, des quantités d'autres silhouettes couraient en tout sens, certaines elles-mêmes embrasées, dans un ballet fou de fuite éperdue où repérer qui était Enragé ou pas était une gageure. Mais entre fuyards et malades, la masse grouillante qui tentait d'accéder à la péniche enflait de plus en plus.

Un second ordre de Jawaad donna le signe du feu roulant. Damas avait lancé son fusil à un marin, et courait vers la chaloupe, où se précipitaient déjà les premiers survivants de la péniche. La cohue menaçait déjà de faire tomber du monde à l'eau, et c'est suivi par plusieurs hommes de bord, que le Jemmaï commença à faire monter les rescapés à bord. Leurs cris et suppliques s'ajoutaient au vrombissement des flammes pour couvrir pratiquement tous les ordres de Damas, et les déflagrations des fusils achevaient de rendre sourd tout le monde :

— Les enfants en premier ! Personne de plus de trois ans sans symbiote ne doit monter à bord !

Sianos profitait de sa large carrure à la fois pour aider les premiers réfugiés à traverser l'espace mouvant de la péniche à la chaloupe jusqu'à la Callianis, mais aussi pour bloquer les mouvements de la petite foule qui, saisie de panique, essayait désespérément de monter à bord au plus vite. Mais même avec l'appui de ses camarades, la tâche s'annonçait ardue :

— Chacun son tour ! Montrez vos symbiotes ! Celui qui ne le montre pas finit à l'eau !

Malgré tous les efforts des marins, cela s'annonçait peine perdue. S'il n'avait fallu que quelques instants pour embarquer les jeunes enfants et quelques mères et sœurs aînées, la pression de la foule terrorisée devenait ingérable. Sur les quais, les derniers hommes et femmes à faire barrage contre les Enragés reculaient sous leur masse qui ne cessait de grossir. Le feu roulant

des impulseurs creusait sans trêve dans la foule démente des sillons de sang et de viscères, mais les tireurs eux-mêmes commençaient à être saisis d'horreur, tandis que leurs balles fauchaient à l'aveugle, tuant aussi bien malades que bien-portants.

Jawaad avait renoncé à la prudence pour venir prêter main-forte et attrapait les rescapés suppliants pour les hisser à bord, immédiatement entraînés par d'autres marins vers les ponts inférieurs et la cale, dans un brouhaha de pleurs et de panique. Mais Damas depuis la chaloupe, luttait maintenant corps-à-corps avec les autres réfugiés qui affluaient comme une marée humaine saisie de terreur. La péniche, totalement déséquilibrée, commençait à prendre l'eau, et déjà plusieurs personnes venaient de tomber et étaient emportés dans les courants.

— Jawaad ! On n'y arrivera pas !

— Je sais ! Sauvons-en un maximum !

Sur les quais, le rempart des derniers défenseurs cédait, ouvrant la voie à la marée démente des Enragés, provoquant une onde de panique de la péniche qui enfla jusqu'à bord de la Callianis elle-même secouée en tout sens. Sianos hurlait de plus belle, faisant rempart de sa masse avec l'aide de Damas et des marins de la chaloupe, mais ils étaient débordés.

C'est alors qu'une déflagration, roulant comme un coup de tonnerre prodigieux, vint écraser les hurlements, les cris et le mugissement des flammes. A la même seconde, l'entièreté des quais et de la masse des Enragé explosait en éclats de bois et en lambeaux de chairs sous les impacts des boulets qui venaient de les ravager.

Derrière la Callianis, dans le rugissement de ses moteurs à lévitation poussés à leur maximum, le Défiant dominait le port à près de huit mètres de haut. Secoué par la salve qu'il venait de lâcher, le galion tangua dangereusement. Mais son équipage, solidement arrimé au bastingage, lançait déjà un feu nourri sur ce qui restait de la masse grouillante des Enragés.

Le prêtre explosa de rage, alors qu'il venait d'abattre son fouet sur Sonia :

— Sale chienne ! Comment oses-tu, animal ?

Celle-ci, faisant remarquablement mine d'ignorer l'interjection de l'Ordinatorii, poussa du pied Azur, comme s'il s'agissait d'un sac, vers Lilandra, avant de se retourner.

— Ho, moi, voulez-vous dire, maître ? Hé bien, si j'ose, c'est pour accomplir la tâche que m'a confié mon maître.

— Quelle tâche peut bien te donner l'arrogance de te mettre entre moi et la fille que je châtie, esclave !

— Celle d'éduquer, ô maître. Je suis distraite, je n'ai pas du voir votre fouet, sans doute. Ces deux animaux sont sous ma charge, je suis éducatrice.

Lilandra cligna des yeux totalement décontenancée. Regardant autour d'elle, elle réalisa que les gardes étaient en train d'observer Sonia et discutaient entre eux assez vivement. L'éducatrice avait clairement réussi à distraire tout le monde, et la femme-médecin tira sur les cheveux de Lisa pour la faire passer derrière elle, tandis qu'elle se penchait pour attraper Azur de la même manière, attendant le bon moment pour s'éclipser.

Sonia entrevit le geste, et lâcha un sourire amusé et satisfait, faisant au passage un clin d'œil vers Lisa. Elle fut forcée de se retrouver à nouveau nez à nez avec le prêtre, celui-ci venait de saisir son épaisse chevelure noire et l'attirer à lui violemment.

— Et qui est donc ton maître ?

Sonia lâcha un soupire ambigu, qu'on aurait pu croire aussi bien de douleur que de plaisir alors que l'Ordinatori tirait encore :

— L'homme assez fou pour réussir à me tenir en laisse, ô maître. Et celui qui y parvient en ce moment se nomme Damas.

— Impertinente, arrogante et insultante ? Tu fais honte à ton maître, esclave et...

Sonia interrompit le prêtre d'une suave et vénéneuse :

— Ho non, bien au contraire. Il adorerait ce que je fais à cet instant !

Azur venait à son tour de se réfugier derrière Lilandra, assommée par les coups de fouets. Lisa l'attrapa pour la serrer contre elle et se redresser prudemment en la soutenant. Lilandra faisait mine de ne pas s'en occuper, concentrée à suivre l'échange entre l'Ordinatori et Sonia.

L'homme ne parlait plus, il hurlait, le visage empourpré de rage :

— Je vais te trancher la langue moi-même pour t'apprendre le silence, sale garce ! Un couteau !

Il tendait déjà une main pour attendre qu'on lui tende l'instrument, tenant toujours Sonia par les cheveux, tirant violemment pour la forcer à s'agenouiller. Et soufflant de douleur, mais sans jamais quitter son expression de morgue arrogante au sourire pervers, celle-ci lui résistait.

Lilandra sentit la moutarde lui monter au nez et renoncer à l'idée de s'éclipser furtivement. Elle aboya soudainement :

— Il n'en est pas question, Ordinatori !

L'homme fut si surpris de la réponse que pour une seconde, il en resta coi, complètement désarmé, avant d'exploser de plus belle :

— Tu ose me dire ce que j'ai le droit de faire, femme ?

Brutalement, la tension au sein de l'escorte du représentant de l'Eglise devint palpable. Les gardes civiles qui jusque là se demandaient si la féline esclave san'eshe n'était pas la fille qui avait quelque jours auparavant semé la zizanie au sein de la cité s'approchèrent eux aussi, soudainement sur le qui-vive, et les spectateurs commençaient à reculer prudemment.

— J'ose vous rappeler à la loi de notre cité, à laquelle tous sont soumis, y compris et surtout des invités dans ses murs, et dont je suis, moi, Lilandra de la Noble Maison Aklimidès, représentante ! Nul ne peut ni détruire ni abimer la propriété d'autrui librement sans encourir les foudres de notre justice. Cette esclave appartient à l'un des compagnons de Jawaad d'Armanth, Maitre-Marchand invité dans la cité de Mélisaren tout comme vous, et nos lois protègent ses propriété comme elles protègent les vôtres !

Le prêtre perdit immédiatement le peu qui lui restait de sang-froid. En un pas, il fut sur Lilandra, la giflant avec assez de violence pour que Lisa doive la retenir de chuter au sol.

— Dois-je te fouetter toi aussi pour te faire taire, catin ?

C'était une erreur, mais l'homme, complètement fou de colère, ne le comprit que trop tard. Les gardes avaient tout entendu, et eux aussi s'approchèrent vivement, mains sur leurs armes.

Leur chef, un sergent qui a cet instant aurait tout de même vraiment aimé être ailleurs s'interposa :

— Au nom de la garde, tout le monde se calme !

Le sous-officier se tenait campé devant toute l'escorte du prêtre, main sur la garde de son épée, toisant le groupe avec tout ce qu'il pouvait d'autorité :

— La loi est claire, et je suis ici pour la faire respecter, votre grâce ! La dame la citait à raison, et on ne frappe pas une princesse de notre honorable aristocratie ! Passez votre chemin sans insister, où je serai dans l'obligation de vous faire raccompagner aux portes de la ville par les armes !

Le sergent se sentit rassuré. Ses hommes le suivaient et l'un d'eux faisait reculer Lilandra et les deux esclaves qui l'accompagnaient. Seule restait entre les gardes et l'escorte de l'Ordinatore Sonia, que ce dernier avait lâchée, mais qui semblait se régaler d'assister à la scène.

Le prêtre tremblait de colère, les veines des tempes palpitantes mais il était au pied du mur :

— Soit, soldat. Mais je saurais me rappeler de vous et de cette femme et en faire mention auprès de nos instances. Quand à cette chose infâme, dit-il en désignant Sonia, j'exige qu'elle soit mise à mort !

Le sergent fit un non de la tête, tout en faisant signe avec autorité à l'éducatrice d'approcher :

— Je suis navré votre grâce, mais je ne peux pas accéder à votre exigence, et je ne tiens pas à répéter encore pourquoi. Jusqu'à ce que nous ayons signalé la faute à son propriétaire, cette esclave sera mise en cage à la capitainerie où un magistrat statuera avec son maître de la sanction à infliger et des réparations à honorer.

Sonia approcha, tirant un autre sourire inquiétant de satisfaction, jetant à peine un regard vers Lilandra, qui, quand à elle, lui fit un petit signe de tête de remerciement avant de suivre, avec Azur et Lisa, le garde qui se proposait à raccompagner. L'éducatrice se fit joueuse et enjôleuse devant le sergent :

— Mon maître va être fâché de la nouvelle, maître.

— Ca, c'est pas mon problème. Maintenant, tout le monde retourne à ses occupations, l'incident est clos. Quand à toi, tu me suis, et t'as intérêt à filer droit !

Les deux groupes d'assaillants gisaient maintenant dans leur sang, étalés sur les dalles du hall de la villa. Abba était affalée contre une des colonnes, Raego à ses coté. Le géant ne tenait plus debout. A la porte de la cuisine, Alterma rechargeait son fusil, flanquée d'Airain qui entassait des flacons d'alcool fort, une torche à la main, aidée par Joran qui tout en paniquant complètement, faisait de son mieux pour se rendre utile.

Raego, le souffle court, ne pouvait que constater que la force de frappe que constituait Abba, était hors d'état. Le colosse noir pissait le sang et son teint devenait grisâtre.

— Ce n'est pas pour vous démoraliser, mais s'il y en a d'autres, on est morts.

Abba grommela :

— Il y en avait d'autres. Mais j'ai entendu des cris dehors, du bruit, juste avant que ceux-ci ne nous tombent dessus. On devrait tous être déjà morts !

Alterma héla le duo :

— Ne restez pas là, venez !

— Impossible, répondit Abba. Je ne pourrais plus bouger. Raego, je ne sais pas ce que tu fous là, mais emmène Alterma et nos esclaves. La porte au fond de la cuisine s'ouvre sur le jardin potager, avec un peu de chance...

— Laisse tomber. Je serai eux, j'aurais bouclé toutes les issues et j'attendrais tranquillement le premier qui pointerait son nez. Et puis... On ne va pas te laisser là.

— Depuis quand tu te soucie de moi ?

— Hé bien, d'abord, ça ne se fait pas. Ensuite t'es pas un si mauvais hôte, finalement, et enfin si je te sauve la peau, tu me seras redevable, non ?

— Abba, Raego a raison, il n'est pas question de vous laisser là.

— Femme, ce n'est pas une demande c'est un ordre, arrête de...

Le géant fut interrompu par de puissants coups donnés à la grande double porte du hall. Des coups qui, de la manière la plus incongrue, étaient frappés comme si un visiteur cognait à la porte.

— Quoi ?

Raego fit une tête surprise :

— Ca c'est fort. Ca ne peut pas être eux qui viennent nous demander d'ouvrir ?

— Il n'y qu'un moyen de le savoir !

— Alterma non, je t'interdis ... !

Mais la jeune femme, tenant toujours son fusil en main, se dirigeait vers la porte d'entrée, en longeant prudemment le mur du hall. Raego commenta :

— C'est pas une mauvaise idée tu sais ?

— Ha toi, l'encourage pas, hein ! Joran ? Airain, non vous n'y allez pas !

Abba fulminait, mais pourtant, les deux esclaves suivaient la comptable pour venir si besoin lui prêter main-forte. Arrivée à la porte où cela tambourinait toujours, et alors qu'Airain tendait sa torche à Joran, Alterma leva un peu la voix :

— Qui est là ? Identifiez-vous !

La voix qui répondit, étouffée, était grave, et assurée, bien qu'un peu essoufflée :

— Vous n'avez plus rien à craindre, madame, nous sommes les secours ! Nous venons de neutraliser vos agresseurs !

— Je m'en fiche de savoir ce que vous avez fait, je vous remercierai après ! Identifiez-vous !

— Ce sont les Séraphins, madame !

